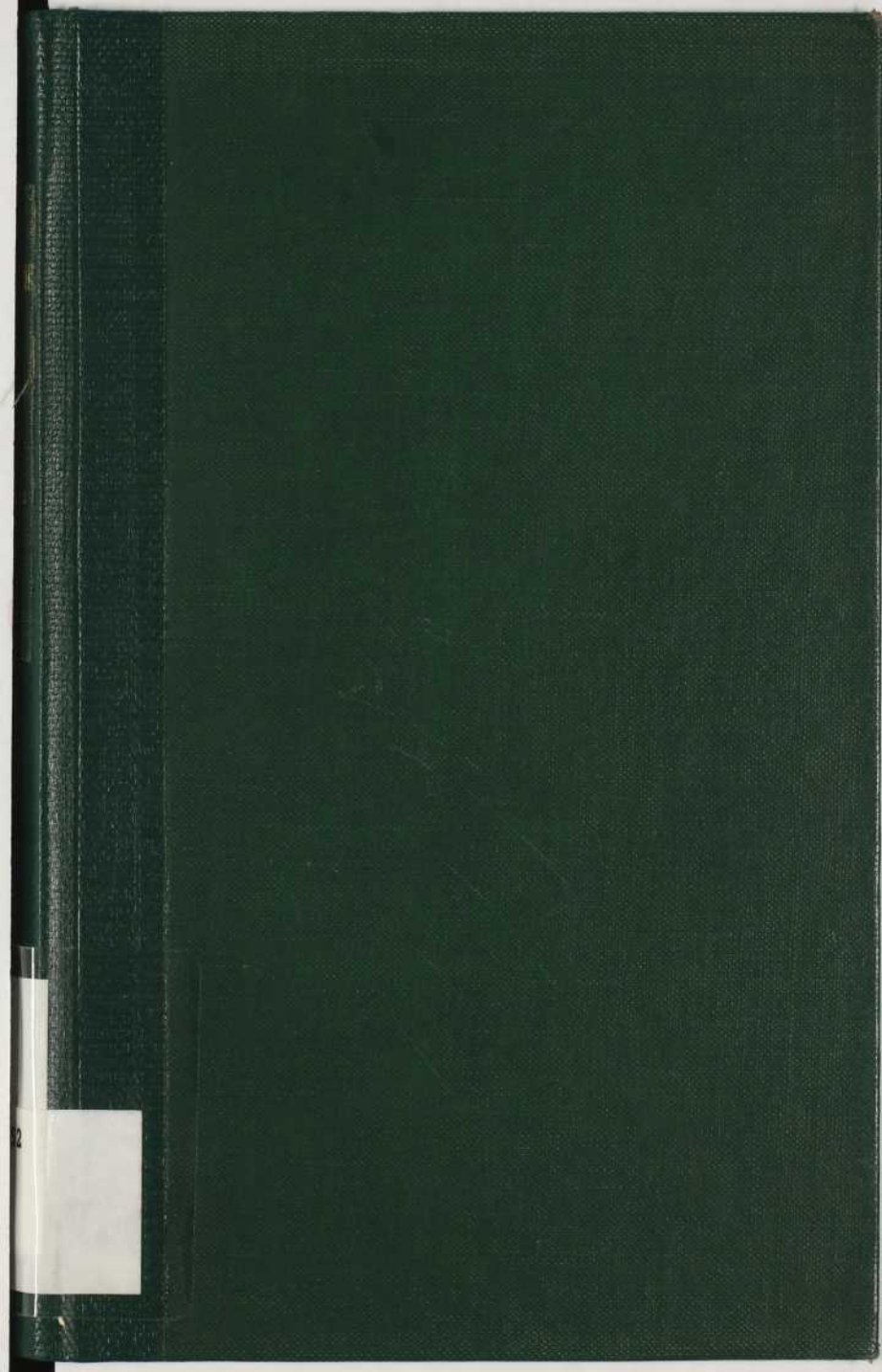
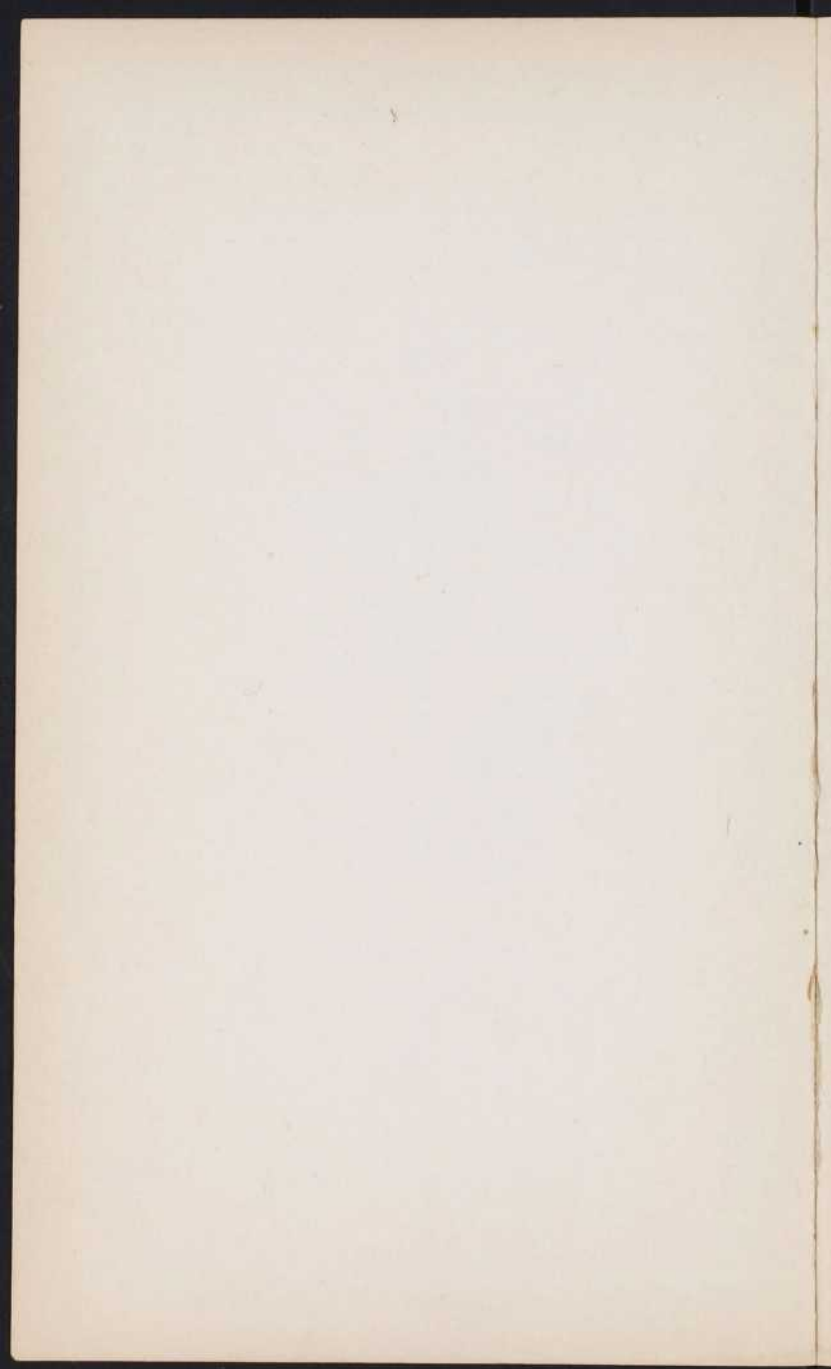


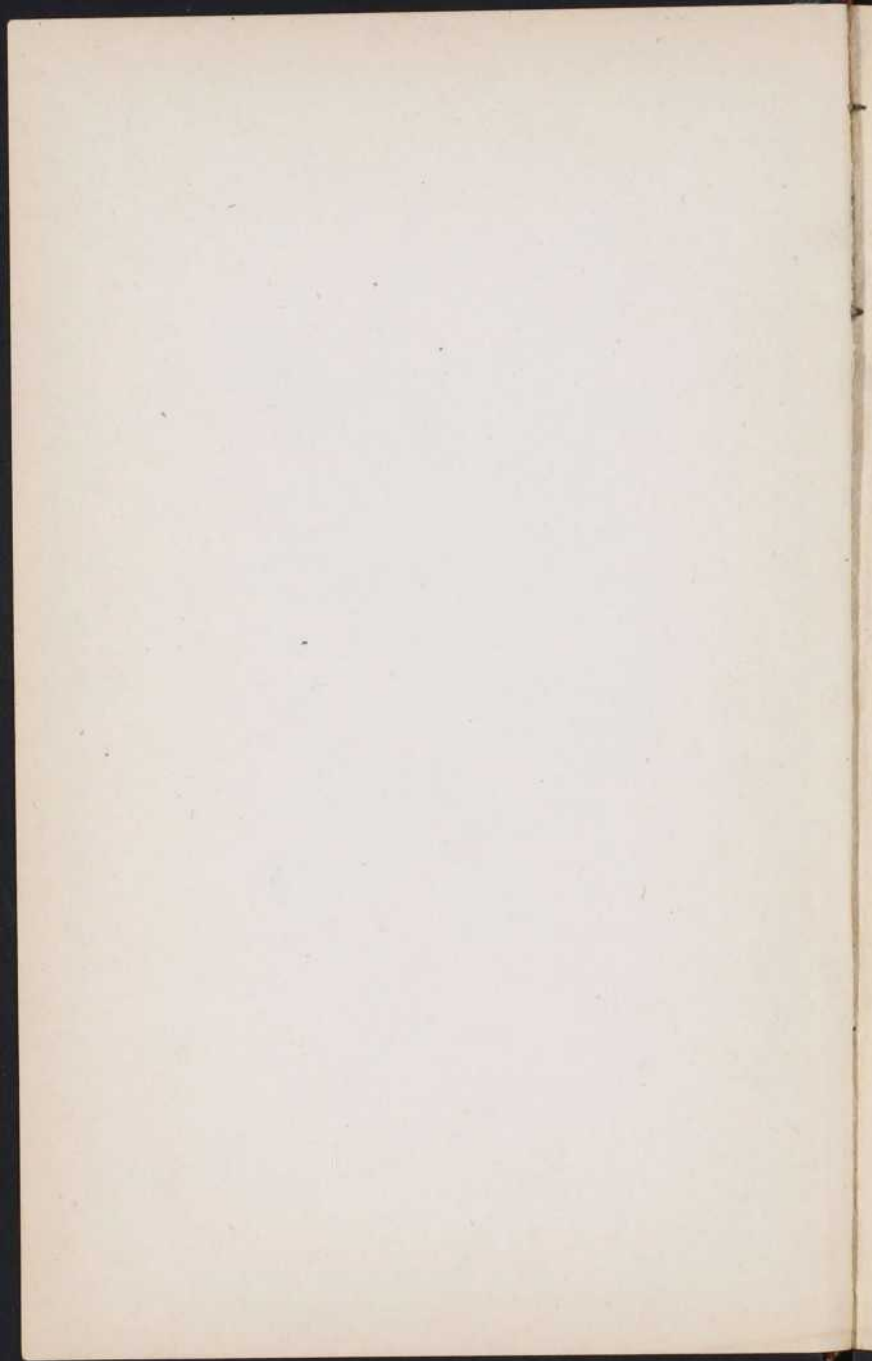




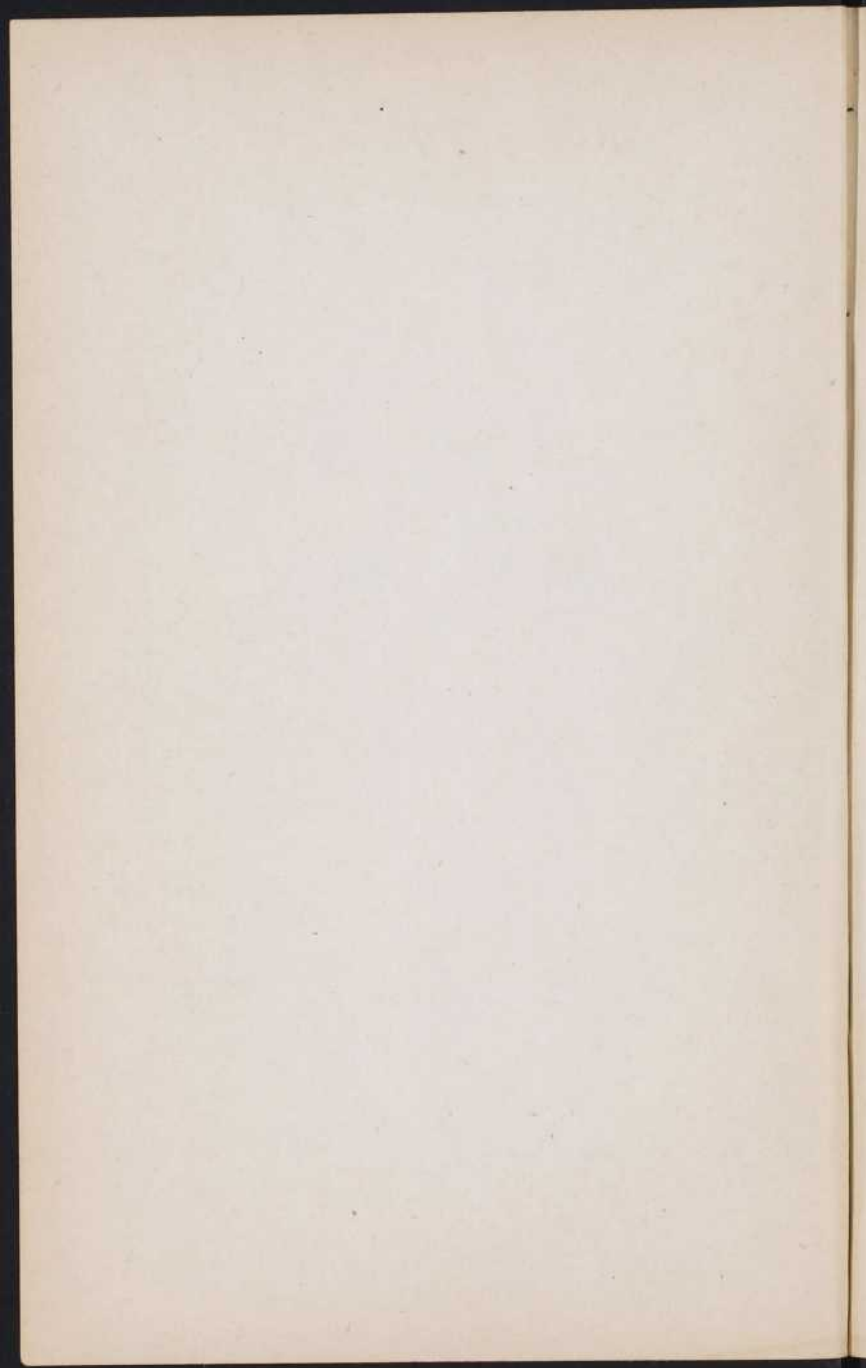
80
17
V.B.



Deon 29/1/44 .63



LE VERGER



CLAUDE DABLON

LE VERGER

ROMAN

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SUPLICE

LE MESSENGER CANADIEN
1961, RUE RACHEL EST
MONTREAL

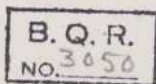
31011701.1818
3011102-11112

PS

9523

A73V4

fs





LES FLEURS

CHAPITRE PREMIER

LE PARADIS PERDU

2 Les yeux encore remplis d'obscurité, Jacques entraît au Verger par la porte de service; Marie, la vieille cuisinière des Richard, somnolait sur le journal du matin. La vieille Marie n'aime pas qu'on entre par sa cuisine. Jacques lui dit bonsoir et, sans bruit, écarte la portière qui sépare l'office du corridor. Sur la pointe des pieds, dans la noirceur retrouvée, il gravit le grand escalier de pin blanc. Du salon montent jusqu'à lui les exclamations des joueurs de whist, le friselis des cartes sur le tapis et le roucoulement de Madame Legendre:

— Mon doux, Monsieur Richard, que je n'ai pas de jeu!

A tout prix, éviter les Legendre, pense Jacques. Au Verger, il ne faut jamais médire des Legendre et, depuis quelque temps, moins que jamais. Monsieur Legendre est le conseiller juridique des deux frères Richard dans leur fabrique de chaussures, rue Saint-Vallier, et une négociation difficile alors en cours exige qu'on le respecte. Jacques ne médit pas, car Monsieur

Legendre est en outre le père de son ami, Maurice. Jacques n'en veut pas à Monsieur Legendre, encore que le personnage lui donne souvent sur les nerfs; Monsieur Legendre est le type de l'avocat intelligent, adonné à la politique, qui refuse son intelligence, quand ce n'est pas son attention, aux problèmes que la profession ou le parti ne posent pas.

Ce n'est pas que Jacques soit gêné. Les Legendre sont des amis de la famille et ne passent pas dix jours sans se voiturer à l'Ile d'Orléans; ils sont une institution comme la fabrique, et comme le Verger, et comme la vieille Marie. Et d'ailleurs, la gêne est un état d'âme que l'on exorcise avec de la bonne volonté. C'est autre chose qui a poussé Jacques vers la porte de service, quand, par une fenêtre du solarium, il a vu la face poupine de Monsieur Legendre et l'air résigné de sa femme. Les Legendre représentent ce que Jacques abhorre ce soir; alors, il est lâche et il fuit vers le silence. Il longe la chambre de l'oncle Paul, celle de ses sœurs, et pénètre dans la pièce qu'il partage avec le plus jeune de ses deux frères, André.

Jacques passa la main sous l'abat-jour et tourna le commutateur; une lumière bleutée coula de la lampe de chevet sur la table et sur la taie d'oreiller. André reposait sur son bras tendu une gamine tête de dix ans, une houppe mal réprimée de cheveux bruns, une carnation rose que le soleil et la brise avaient bistrée, et la joie de ses paupières closes. Jacques contemplait la figure aimée de son frère et, dans le silence, il écoutait.

C'était un apaisement de retrouver, jointe à la rumeur de la campagne endormie, la régularité de

cette respiration. Les souffles que le vent du sud déposait par andains sur les lits perdaient ce soir dans les ramures la limpidité cueillie au passage sur les eaux; le jeune homme respirait l'âcre senteur collante du peuplier. Près de la tempe, André portait comme un étendard la cicatrice de leur dernière bataille.

Jacques avait passé son pyjama. A genoux sur la catalogne, les coudes fichés entre les draps fleurant le gros savon de l'île, Jacques marmonnait quelques avé. Pourquoi était-il allé chez les Angers? A l'île, chaque soir ramenait la réunion des jeunes chez les parents de l'un d'entre eux. Les hypothèses des joueurs de bridge, les plaisanteries et les histoires des deux ou trois farceurs attitrés, le colportage des ragots, le retour sans rémission des soirées semblables et des visages vulgaires, tout ennuyait. Jamais début de vacances n'avait été aussi décevant.

Ce soir pourtant, Jacques s'était piété pour vaincre, comme sur le tennis ou l'hiver sur la patinoire. L'air emprunté, il s'était mêlé au groupe le plus tapageur. Peine perdue. Le vrai Jacques, le mécontent, l'avait rejoint et vaincu. Jacques était sorti sur la véranda et, les yeux sur la pointe Lévis et sur la ceinture lumineuse des Remparts, il s'était dépité comme un enfant qui ne veut pas pleurer. Il avait fui dans le raidillon qui descend au Verger, en fauchant du pied les épervières et les marguerites qu'une lumière blême, échappée à la frondaison, tirait par instants des jonchées de l'ombre.

Un organisme vigoureux expulsait à mesure de leur apparition les germes d'une lassitude prématurée. Consciemment Jacques ne redoutait rien tant que

d'être insociable. Tenir le coup, se disait-il, me plier comme Maurice à une discipline mondaine qui me sera nécessaire dans la vie. Il se rappelait les sermons du Père Dreux, au collège, et les petits coups de couteau, comme le Père Dreux sait en donner, dans ce qu'il appelait le narcissisme des jeunes gens.

Jacques avait pensé à un condisciple plus âgé, Saint-Denis, une espèce de poète, tout entier occupé de lui-même et puisant dans ses richesses subconscientes, comme il disait, des sonnets, des élégies et la prose sans retenue de son journal. Les camarades de Saint-Denis répétaient: « Depuis un an, on ne le reconnaît plus. » Et d'autres: « C'est un ours! » Saint-Denis n'est pas un gars que l'on puisse entraîner. Jacques le respecte. Et ce respect, pour une bonne part, est une concession à des manies inconnues dont, à sa plus grande confusion, Jacques se sent capable. Il ne dédaignerait pas de ressembler à Saint-Denis. Pendant longtemps, Jacques a craint le ridicule, le dégoût d'une âme en contact perpétuel et exclusif avec elle-même, une vie racornie. N'est-ce pas inhumain de se complaire dans la tristesse comme il fait depuis quelques jours? Mais le moyen de ne pas s'affliger quand on sent menacé de partout le peu de bonheur réfugié au fond de soi-même? Le coup viendra, c'est sûr, seulement on ne sait d'où.

Jacques demeurait penché sur son lit. C'était un garçon qui avait poussé trop vite et dans tous les sens. Au premier abord on aurait cru que le système nerveux s'était développé aux dépens de la musculature. Mais il suffisait de voir Jacques à la nage les jours de gros temps, à l'aviron sur le fleuve ou sac au dos sur les

sentiers de portage, pour admirer la souplesse et la résistance de ses longs muscles. Le visage mince, aux méplats cuivrés, le nez légèrement infléchi sur des lèvres d'un tissu serré, Jacques avait les yeux noirs et perçants, de ces yeux noirs traversés de grands éclats quand on les regarde sous un certain angle. Maurice, qui aimait dissenter sur l'hérédité, disait : « Tu trouverais des ascendants parmi les Hurons qui ont cabané à l'anse du Fort. » Jacques pour protester, cambrait la tête et riait en montrant une denture saine, éclatante.

Jacques tenait dans ses mains sa tête où repassaient les images ternes d'une soirée perdue. Il rompit, fit le signe de la croix et, après un coup d'œil sur André, éteignit la lampe. Il ne pouvait supporter le frémissement joyeux de ces paupières.



Le temps n'était pas si loin où Jacques passait des journées entières dans l'ignorance de lui-même, content de retrouver, après le baiser de sa mère et le bonsoir des siens, le grand album illustré parcouru plus de cent fois avant le sommeil et où l'on contait, en grosses lettres, les gestes héroïques du peuple français. Même lorsque le gamin était recru, il ouvrait les pages coloriées; bientôt les lignes s'emmêlaient et Jacques piquait du nez sur les soldats de Fontenoy; il s'endormait dans une splendeur d'épopée. Depuis, il entendait les questions d'André penché à son tour sur l'album (André possède des flottes de questions) : Pourquoi les Francs portaient-ils les cheveux longs ?

Pourquoi le bon Dieu avait-il choisi une femme pour sauver la France ? Qu'est-ce que cela voulait dire : Fors l'honneur ?

Un soir était venu (Jacques se le rappelait avec amertume) où, rentrant chez lui, il avait trouvé plusieurs visiteurs ; il avait gagné sa chambre à la dérobée, intimidé par une pudeur dont il ignorait le nom, sans même avoir reçu une caresse de sa mère.

Un malheur ne va pas seul. Un jour que de retour du collège, il quêtait un peu de tendresse, sa mère, occupée à vérifier les comptes de la vieille Marie, s'était laissé embrasser d'un air distrait et, du geste, elle l'écartait. Jacques en s'endormant avait, tout honteux, essuyé des larmes sur ses joues. Elle l'écoutait donc sans le comprendre ? Il céderait toute la place à André sous le grand châle beige de sa mère. A quelques jours de là, Madame Richard lui avait dit, comme ça, les yeux fixés sur le va-et-vient de ses aiguilles à tricoter : « Tu n'es plus comme autrefois, Jacques ; quand tu montais te coucher, tu donnais le bonsoir à tout le monde ». Jacques avait bredouillé une défaite.

A partir de ce jour, il avait cessé de narrer à sa mère ce qu'il ne contait à personne. Ses doutes, ses chagrins ne trouvant plus d'issue, se rétractaient et créaient dans sa conscience inexpérimentée un monde grouillant et obscur comme le limon noir des étangs où, gamin, il pourchassait les têtards entre ses pieds nus. Madame Richard insistait : « Qu'est-ce que tu as, mon beau Jacques ? Tu es bien triste ? » Il éludait de répondre. Il prenait ombrage d'un regard attardé sur lui. Ces attentions ne convenaient plus à son âge ;

elles l'irritaient. Il ne supportait pas un instant que sa mère connût mieux que lui des sentiments qu'il n'arrivait pas à s'exprimer. Il voulait lui demander de ne pas l'interroger ainsi devant les autres et même jamais, et de ne pas l'induire par là en des mensonges où ils finiraient par s'embourber tous les deux. Mais il aurait fallu parler. Son frère Guy, habituellement ménager de ses mots, avait proposé une solution à la famille : « Laissez-le, c'est l'âge bête. »

Jacques recrée dans son imagination fatiguée les épisodes de cette rupture déjà lointaine. Un serrement le prend au cœur quand il écoute la respiration d'André. André est heureux lui. Son départ pour le collège est chose décidée, c'est vrai. Mais André n'a jamais quitté avant le temps l'île et le Verger; il ignore, il ne soupçonne pas la solitude des premiers jours dans le vacarme des salles, les pot-au-feu et les galimafrées aqueuses où trempent quelques morceaux de viande hachée et de carottes. Jacques, de chez les grands, ne pourra certes pas empêcher toutes les brimades au petit nouveau.

Jacques changeait de position sans trouver le sommeil. Il ne réussissait qu'à exacerber son malaise. Autrefois il se serait endormi sur son dégoût; depuis la rupture, à travers ses joies et ses misères, il redécouvrait le monde. Non pas qu'il observât les choses et les hommes avec plus d'attention; il avait plutôt l'impression d'être enfermé en lui-même et de connaître les choses en aveugle, au toucher qu'elles exerçaient sur son âme. Son passé, les hommes, les choses, même lorsqu'il les fuyait, agissaient sur lui d'une manière nouvelle; une conjoncture, étrangère

au premier abord, se répercutait en lui à l'infini, comme la marée poussée par l'océan heurte les côtes et la pointe de l'île.

Un craquement de l'escalier tira Jacques de sa rêverie; Monsieur et Madame Richard se retiraient. Ce fut tout. La brise, libre de toute contrainte, s'insinuait sous les lames des persiennes et sous les portes avec le bruit soyeux du montant entre les herbes; des étangs montaient les coassements des grenouilles comme des bulles qui crèvent la surface de l'onde.

CHAPITRE II

UN DIALOGUE IMPOSSIBLE

Jacques se retrouva seul avec la nuit.

Comme il aimait, sur la pointe de l'île, face à Québec, la demeure achetée autrefois d'un paysan, décorée par sa mère dans le style local, conquise par les siens pendant plus de vingt saisons, et enrichie d'une légende nouvelle ! Il aimait son chez-lui comme un pensionnaire sait aimer les murs qui le recueillent à la sortie du collège : la propriété tout entière, les pelouses, le potager de la vieille Marie avec ses pois de senteur, le verger auquel le domaine empruntait son nom, les peupliers et les érables qui embrassaient les terres, festonnaient les allées, enserraient la maison de pierre, comme pour mieux dérober au passant l'histoire d'une famille heureuse qui redoutait le destin. Les familles avaient sans doute une histoire qui ressemblait à celle des hommes ; un jour, on les expulsait du paradis.

Par ses deux fenêtres, la chambre de Jacques et d'André plongeait sur le fleuve et sur la campagne. Les persiennes étaient closes et les lames baissées.

comme des paupières. Le mol abandon des branches, le frottement d'un rameau contre le toit, évoquaient à eux seuls la splendeur des nuits qui abritent le Verger. Dans les Laurentides, on frissonne en ce temps de l'année sous la lumière nocturne que reflètent les lacs entre la forêt noire. A l'île, l'or des constellations prend déjà la couleur des foin coupés et on dirait que le firmament participe à la ferveur des champs où il se mire. La flèche gris perle du clocher brille sur les marronniers du coteau, et le chemin de l'église luit entre les cerisiers.

Jacques imaginait sa tristesse enfuie à pas de loup, lorsque la corne d'une automobile rompit l'illusion: les Legendre tournaient le coin de l'anse aux Canots. André dormait toujours. Jacques se leva, enfila sa robe de chambre et ouvrit la porte sans bruit. Un souffle embaumé courut devant lui dans le corridor obscur. Un arôme mouillé de trèfle et de menthe mêlé au parfum d'un églantier en fleurs sous la fenêtre, s'agrippait aux vignes touffues et se hissait d'un bond dans la chambre. Ces émanations, on les retrouvait, le jour, blotties dans l'armoire de cèdre où Madame Richard rangeait le linge des garçons. Le jeune homme se laissait guider par elles, et la catalogne, devant les portes, lui claquait sous les pieds. Monique, la sœur aînée, n'avait pas encore éteint sa lampe.

Jacques était seul dans le solarium, installé devant l'appareil de téhessef, les portes vitrées bien closes; le tintamarre des cafés-concerts américains polluait la pureté de la nuit. Jacques s'aperçut qu'il avait allumé une cigarette et demeura quinaud devant cette nouvelle manifestation de son trouble; il fumait

rarement, c'était connu. Lui qui se moquait vertement de son aîné, Guy, un garçon étrange qu'il n'avait jamais bien compris. Aux heures sombres, Guy, calé dans son fauteuil de cuir rouge, tenait la bouche hermétiquement fermée sur le court tuyau de sa pipe, et n'entr'ouvrait les lèvres que pour émettre, selon un rythme inconnu, de gros nuages gris, seules confidences de ces jours troublés.

Jacques feuilleta un journal, se promena de long en large, et s'arrêta devant une photographie qui pendait au mur dans un cadre chromé. Un homme trapu, au regard fureteur, une pointe de cheveux blond fade à la naissance du front, une moustache aux pointes effilées comme des stylets sur une bonhomie de commande: c'était Lucien Voilard, le fiancé de Monique. Jacques n'aimait pas Lucien Voilard. Chaque samedi ramenait à l'hôtel l'industriel à l'échine solide, plus madré qu'un habitant de l'île, qui attendait, avec la main de Monique, la fusion de son industrie manufacturière et de la fabrique Cyrille Richard et Frère. Jacques, malgré les gestes coulants de son futur beau-frère, voyait le double contrat comme un étau auquel chaque semaine Lucien Voilard aurait donné un tour. C'était curieux ce ressentiment avant que les coups fussent portés.

Jacques éteignit le plafonnier et reprit le chemin de sa chambre. Il gravissait l'escalier lorsqu'il perçut distinctement le claquement d'une mule sur les marches; quelqu'un descendait, sa mère, une de ses sœurs peut-être. Jacques hésita. S'il se montrait brusquement, il effraierait la promeneuse. Il battit en retraite et s'accula au mur où pendaient les paletots de la

famille. Un grand peignoir rose troua l'ombre; c'était Monique. Jacques, indécis, les yeux écarquillés, allait sortir de sa cachette lorsque Monique aperçut le point rouge du mégot. Jacques crut qu'elle s'évanouirait.

— Ne crains rien! C'est moi.

Il s'élançait vers elle. Adossée aux boiseries, les poings serrés, elle avait à grand-peine retenu un cri de terreur. Ils pénétrèrent tous deux dans la salle à manger. Les yeux mal faits à la lumière, la jeune fille fixait un regard curieux sur son frère. Le sang revenait à ses joues tandis qu'elle secouait la tête et rejetait sur son dos sa chevelure brune dénouée pour la nuit. Elle avait les cheveux presque châains comme André, mais elle ressemblait plutôt à Jacques; les linéaments du visage étaient moins affinés, le teint plus frais, les yeux très vifs.

Jacques prit les devants:

— Tu ne dors pas? Toi qui me traites de nerveux!

— En ouvrant mes volets, j'ai aperçu une traînée de lumière sur le gazon. J'ai pensé que l'on avait oublié d'éteindre. Et toi?

— Moi? Je ne sais pas ce que j'ai.

Jacques allumait une deuxième cigarette. Il déboucha un carafon:

— Ma chère Monique, un verre de Porto pour toi et un pour moi.

Avec Monique, il ne trouve jamais les mots qu'il voudrait.

Monique, le verre aux lèvres, cherchait les yeux de son frère; les paupières baissées, il triturait la cendre de sa cigarette sur le bord nickelé du cendrier.

— Je ne t'ai pas vu entrer ce soir, Jacques. Tu es revenu de bonne heure ?

— Sur les dix heures.

— Tes amis m'ont dit que tu te faisais casanier.

— Ils ont raison. Ils secrètent un ennui capable de vieillir les plus robustes. Je te défie de passer une soirée avec eux.

Et il lui parle d'eux ; il les déteste. Seul Noël Angers échappe au massacre. Il a de gros défauts, Noël, que tout le monde connaît, mais il n'a pas les défauts des autres. Jacques aime parler de Noël.

Lorsqu'ils sont seuls comme ce soir, le frère et la sœur causent volontiers, elle, attentive à ne pas piquer la méfiance de son frère, lui, sur ses gardes, incapable de fuir ce que dans sa raideur il croit une occasion de faiblesse. Que de fois il était venu à deux doigts de parler, pour vrai ! L'affection très calme de sa sœur le dilatait.

Un jour, au collège, il avait reçu de sa mère une lettre annonçant les fiançailles de Monique. Jacques s'attendait à la nouvelle ; la nouvelle avait pénétré au fond de lui-même et blessait. Qu'est-ce que cette douleur signifiait ? Était-il si attaché à Monique ? Plus qu'il pensait, beaucoup plus. On ne verrait plus Monique, le vendredi, aller aux emplettes pour la maison, pour les garçons, préparer les bouquets et résoudre avec Madame Richard les menus problèmes du Verger ; c'était fini. Ce départ était triste comme une première faute grave. Les vieilles demeures, lorsqu'elles commencent à céder, on ne sait pas jusqu'où ça peut aller. Jacques avait prolongé sa méditation sur ce thème. Sa pensée battait dans le vent mauvais

comme une persienne courroucée dans la bourrasque, la nuit, lorsque la vieille Marie, pour voir aux croisées, circule par les chambres et que l'on entend sur le fleuve le meuglement des navires épeurés. Monique partait au moment où le Verger, où Jacques, avaient besoin d'elle.

Pourquoi lui, Jacques, n'avait-il pas tiré davantage de l'affection de Monique ? Il maudissait les jours d'éloignement, les refus aux invites de sa sœur. Puisqu'il ne restait plus à vivre ensemble que deux ou trois mois, Jacques présenterait à Monique une âme neuve. Revenu du collège nanti de résolutions, il avait pressenti, dès les premiers jours de vacances, que son passé d'isolement, comme une hérédité, le paralysait ; au lieu de le rapprocher de sa sœur, des ouvertures trop rapides creuseraient entre eux un nouveau malaise ou, à tout le moins, quelque chose de plus difficile à sauter que cette légère incompréhension dont on pouvait, à la rigueur, s'accommoder. On approchait du jour où le jeune manufacturier de Pierrefeux ravirait Monique au Verger ; elle s'éloignerait aux mains de cet étranger, étrangère elle-même.

Monique ne savait trop quelle attitude prendre devant les rebuffades de ce grand garçon qu'elle aimait et dont elle entendait battre l'amour contenu et inquiet. Tous les garçons étaient-ils orgueilleux et défiants comme Jacques ? Monique songe qu'il est plus difficile de parler à son frère qu'à son fiancé, et elle attend de son cœur les mots que Jacques acceptera sans révolte. Leur affection du moins est plus

sûre que les mots et il ne faut pas, pour le plaisir des mots, risquer de l'anéantir.

Sur le chemin de table, les pivoines perdaient des pétales que Monique froissait d'une main distraite. Jacques embarrassé rompit le silence :

— Avez-vous terminé la liste de vos invitations ?

De la tête elle fit signe que oui, évitant d'aiguiller sur un sujet aussi banal.

— A quoi songes-tu ? demanda Jacques.

— A Marguerite Morand. Je l'ai rencontrée hier. L'entrée de Pierre à Saint-Benoît leur a causé bien du chagrin, tu sais.

Jacques répondit, le ton rogue :

— Ils auraient peut-être moins de chagrin si Pierre avait persisté à courir la prétentaine. S'ils savaient tout ce que leur Pierre s'est permis depuis deux ans ! Tu ne devrais pas t'émouvoir sur ces gens-là.

Il s'arrête et regarde sa sœur.

— Jacques, tu es grichu, mon homme. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu me grondes comme si je prenais parti contre toi. Tu me parles comme les Pères. . .

Une comparaison de trop dans cette phrase. Marguerite Morand avait rapporté à Monique une parole de Pierre : « Jacques Richard finira comme moi, par la corde. » Mais il était trop tard. Monique s'empressa d'ajouter :

— Je te concéderai que ce sont des parvenus détestables, les Morand. On éprouverait à moins le besoin de s'évader.

Jacques se tait. C'est à Monique de brusquer une question de tout repos, comme le timide qui apprê-

hende de trahir dans le silence le secret hébergé au fond de lui-même.

— Qui as-tu vu chez Noël Angers, ce soir ?

— Toujours le même groupe. Maurice Legendre est chez Noël pour quelques semaines; il voudrait que je les accompagne au lac des Monts. Noël serait de la partie.

— Maurice a toujours été un bon ami pour toi, n'est-ce pas ? Un peu prétentieux mais si fidèle. Depuis les jours de la rue Charlevoix. Te souviens-tu, Jacques, quand il faisait l'école buissonnière et qu'il nous arrivait, le matin, et balbutiait, les yeux dans le vague :

« J'étais en retard; la sœur avait barré la porte. »

A l'évocation des matins ensoleillés de la rue Charlevoix, l'âme de Jacques se détendit. Monique avait entr'ouvert, presque sans le savoir, la grille unique du jardin muré. Ils revoient ensemble les saules de l'Hôtel-Dieu, au printemps, les bourgeons que les branches tendent comme des fleurs par-dessus les murs gris de la cour; on entend l'eau chanter sous les regards, la cloche du monastère qui sonne tierce, et dans le port mal dégourdi les sifflements des premiers navires à toucher les quais.

— L'école n'a jamais été tendre pour Maurice. Maurice se croyait fort en catéchisme ! Lorsque nous avons subi l'examen avant la première communion, Monsieur le Curé de la Basilique a décerné le premier prix non pas à Maurice mais à Estelle Beauchesne, cette Estelle qui avait contracté la mauvaise habitude de pousser sur la rue en pente, vers les bouches d'égout, sans qu'il y parût, les billes de Maurice. Le matin de la cérémonie, nous avons reçu un cha-

pelet de Monsieur et Madame Beauchesne. Maurice ne peut dire son chapelet sans se rappeler son humiliation!

Il avait en parlant tiré de sa poche un petit chapelet noir.

— Sais-tu que depuis notre départ de la rue Charlevoix pour la rue de Bernières, je n'ai jamais revu nos voisins les Beauchesne, ni Estelle ni Louise?

— Ils demeurent rue Bougainville. Estelle et Louise accompagnent parfois Monsieur Beauchesne chez papa. N'as-tu pas entendu dire qu'ils auraient loué la maison aux saules près du phare?

— Je n'en sais rien.

Quel tintamarre sur les trottoirs crayonnés de rose et de bleu, quand elles arrivaient en patins à roulettes! Maurice et Jacques passaient et repassaient à toute vitesse sur leurs bicyclettes aux accessoires flamboyants. Ils s'appuyaient au parapet pendant des heures, sous le ciel d'un bleu de lessive. Les cargos des grands lacs appareillaient dans le bassin Louise et, de leur cheminée jaune sale, poussaient tout droit une fumée noire et cotonneuse; l'étrave pointée vers la sortie, les coques promises à l'aventure demandaient d'une voix enrouée le roulement du ponceau.

A quoi bon d'ailleurs? Les retours sur le passé ne font que rendre plus amer le fiel que le présent distille.

Monique se levait:

— Jacques, je voulais te demander un service. Conduirais-tu Lucien à Québec, samedi matin?

Jacques hésita, l'espace d'une seconde:

— Oui.

— Lucien n'osait te le demander.

Ils se dirigeaient vers l'escalier à pas comptés, comme des gens qui n'ont pas tout dit. Monique à mi-voix ajoutait :

— Tu sais, ce qui m'est échappé à propos des Jésuites... Je ne voulais pas te blesser, mon petit homme.

Jacques hochait la tête :

— Tu ne m'as pas blessé, ma pauvre Monique. C'est à cause des Morand. Tu ne sauras jamais comme ils ont empoisonné la vie de Pierre.

Elle était rendue chez elle :

— Bonsoir, Jacques.

Jacques se mit au lit. André n'avait pas bougé. On eût dit qu'il écoutait le grillon, un petit monde en liesse qui babillait, criait, s'ébattait entre les herbes, et se livrait sous les étoiles, à des cabrioles délirantes.

CHAPITRE III

LE FEU DE LA SAINT-JEAN

Le fleuve, comme les troupeaux qui descendent des pâturages à l'heure du souper, se retire en brouquant le sol avec paresse et par à-coups; des filets d'eau courent entre les cailloux et reflètent les rougeoisements du soir qui recule avec la mer.

Ce soir, c'est le feu de la Saint-Jean.

Aux premières heures du baissant, le petit monde du village, tel un vol de canards, s'est abattu sur la grève détrempée. Les plus vaillants parmi les hommes ont passé les salopettes du chauffeur ou du jardinier et ont descendu prêter main-forte. Ils traînent des caisses défoncées et des bouts de planches, et lancent sur la meule à brûler, en énormes gerbes rousses, les rameaux de cèdre et de sapin dont on a, cet hiver, abrié les fraisiers.

Les jeunes étendent des couvertures de voyages et de vieux imperméables entre les joncs en bourrelets des laisses sablonneuses, au pied du mur de soutènement. On prend des rhumatismes sur le sable, les aînés le chantent aux jeunes gens chaque année; mais

ils perdent leur peine, les jeunes gens ne comprendront jamais. Le crépuscule rosit la chaussée, transformée en promenade, où les villégiateurs dégustent à pas lents les derniers plaisirs d'une fête chômée. André se blottit frémissant près de sa mère qui l'appelle; Madame Richard saisit la tête du benjamin et plaque des baisers goulus à la naissance du cou; là-bas, autour de la pyramide en chantier, les galopins endêvés courent dans le flou du couchant comme des loups-garous.

Les avant-bras maculés de résine, Jacques portait d'énormes fagots qui lui éraflaient la figure. Il traversa la route; des estivants lui coupaient le chemin, face à l'escalier de grève.

— Pardon. . . Laisse-moi donc passer, Maurice!

Accoudé au parapet, Maurice étalait son nonchaloir. Il écoutait une jeune fille inconnue de Jacques; elle se retourna en s'écartant et le jeune homme passa. Où avait-il croisé ce regard? Un visage d'un ovale assoupli et plein de fraîcheur, des cheveux aux mèches mal retenues sous un étroit bandeau rouge. Les yeux avaient brillé, des yeux châains, dorés chaudement. Jacques, l'âme grande ouverte sur son émoi, mit le pied dans une flaque d'eau et jeta la brassée de bois à terre.

— On allume, Jacques?

André, près de lui, tombait de fatigue; Jacques ne lui répondit pas. Il songeait au moyen de repasser près de Maurice. Il partit en courant et inquiet de sa curiosité s'élança dans l'escalier, quatre à quatre. Maurice le saisit par la bouffissure de la chemise.

Vêtue d'une robe d'été toute blanche froncée à la taille, la jeune fille fixait sur Jacques un regard et un sourire partagés entre la gêne et l'ironie. Jacques remarqua une seconde jeune fille, un peu plus grande; les deux sœurs sans doute, tant elles se ressemblaient. Il cherchait en vain à se remettre l'expression pourtant connue du visage baigné d'ombre. Il allait dire leur nom, lorsqu'il entendit Maurice, sur un ton affecté:

— Mesdemoiselles Beauchesne, permettez-moi de vous présenter mon ami Jacques Richard. S'il feint de ne pas vous reconnaître, c'est qu'il faut toujours faire les choses en grand avec lui.

Louise tendait la main:

— Tu mets du temps à nous reconnaître, Jacques. Nous ne sommes pas si loin de la rue Charlevoix.

Le tutoiement, le nom de la rue Charlevoix et de Louise Beauchesne, émouvaient en Jacques des souvenirs rangés, qui poussaient des têtes comme les bourgeons des saules au printemps pour renaître tous ensemble.

— Je me souviens en effet, Louise.

Il ne put ajouter un mot, surpris d'avoir prononcé le nom de Louise et n'osant pas répondre au tutoiement de la jeune fille. Il allait rester court lorsque la compagne de Louise l'interpella:

— Tu seras toujours cérémonieux, Jacques Richard! Est-ce que j'ai tellement changé?

Elle avait beaucoup changé, mais non dans la manière autoritaire de s'exprimer. Estelle Beauchesne n'était plus la fillette aigrie dont les enfants portaient mal les airs soupçonneux. Une distinction précise relevait d'un bref éclat les mouvements et les regards

de la jeune fille; elle était belle, les traits réguliers et délicats, les yeux châains comme sa sœur, mais brillants et inaccessibles.

— Tu as changé, Estelle, plus que Louise.

Jacques eut l'impression d'avoir dit une sottise. Estelle ne prisait guère les comparaisons que l'on ne manquait jamais d'établir entre sa sœur et elle.

— Tu as... Tu as... tu n'es plus la petite fille qui poussait les billes de Maurice...

Devant le sourire de Louise et l'air défiant d'Estelle, Jacques éprouvait un afflux de sang au visage.

— Louise et Estelle n'ont jamais vu le feu de la Saint-Jean, dit Maurice pour tirer son ami de la confusion. Elles arrivent à l'île juste à point pour admirer...

— Maurice fait l'esthète, ce n'est rien de nouveau. Les artistes, ce sont les gamins, regardez-les!

On profitait des derniers instants pour ligoter l'amas de branchages. L'essaim des marmots grouillait autour de la ruche fauve dans un bourdonnement d'abeilles qui entrent la cueillette avant la nuit.

Jacques se sentit tiré par le bras. C'était André:

— On a oublié de placer l'étaupe.

— J'y vais.

Jacques plongeait dans la brune; son cœur en trépidation quêtait la solitude. Il était mécontent de ses réponses et de la partie de lui-même qu'il ne maîtrisait plus. Il écoutait en lui un bruit de débâcle; les images de la rue Charlevoix, lourdes d'impressions nouvelles, n'obéissaient plus au rythme sage qu'il leur avait connu. Il vaquait distraitement à sa besogne; André

le suivait avec une caissette d'étaupe et de copeaux; Jacques trempait des tampons dans le pétrole et les glissait sous les branches. Une goélette à moteur, ses bajoues grises noyées dans la fraîcheur du courant, taquetait vers le port, un de ces bateaux poussifs qui s'éternisent à l'horizon et que le gardien du phare appelait des bavasseuses.

La marée de la nuit submergeait les contours inférieurs de la vallée; des maisons au ras de l'eau scintillaient çà et là, que l'on confondait avec les bouées. Bientôt, de la citadelle à la rivière Saint-Charles, Québec se barda de lumière. Le donjon illuminé de la papeterie dressait au cœur de la ville basse un diadème de feu, comme si du haut de leurs créneaux des seigneurs eussent voulu se joindre au peuple en liesse.

Les petits sortent des allumettes. Mais les garçons n'écoutent rien et entassent bourrées sur bourrées.

Maizerets ouvre la fête. Une fusée rouge vif entaille le bleu et l'or du firmament, se brise contre une étoile et sème à plein ciel des embruns de fleurs rutilantes; les pétales pourprés retombent par milliers et attisent sur le fleuve des brasillements de vitrail. Une pause brève, puis la pétarade éclate. Les nervures colorées jaillissent de partout, se cherchent, se nouent, portent des lustres sous leur voûte et disloquent leur clef qui s'effondre en poussière étincelante. Des girandoles criblent l'horizon d'une poudre rose et dorée; on dirait l'explosion de gigantesques rosaces dans les renforcements des Laurentides.

Les gens ne circulent plus sur le trottoir; ils se laissent lentement gagner par le jeu. On entend des

éclats de fanfare et les petits moricauds battent des mains.

Voici que sur la côte enténébrée de Beauport, une flamme rampe vacillante, puis se relève, folle de joie. C'est le signal. Depuis Lévis jusqu'à Saint-Michel, de Montmorency à la Canardière, sur les battures et dans la campagne, les feux percent la nuit et entrent dans la ronde. Vingt reflets messagers courent sur les eaux en sandales de vermeil et chantent à tous les vents que le feu venu de France brûle toujours au pays de Québec.

Le paysage renaît.

Les enfants reçoivent l'ordre de s'éloigner. On entend un bruit sec; les flammèches pointent entre les branches et lapent l'odeur d'orage qui suinte de la grève entre les marées. Les crépitements se fondent en un tourbillon; des papillons d'or, par milliers, survolent la pointe de l'île et s'évanouissent comme une poudrerie. Les étoiles se sont éteintes et une nuée pourpre s'appesantit sur les rochers.

Jacques se déprend de cette féerie et revient vers la route. Des aurores et des ombres mordorées sara-bandent sur le mur de béton, sur les costumes d'été, dans la profondeur des visages brunis. Le silence a déferlé sur la foule et noyé les derniers murmures; il dessille au fond de l'âme des yeux que la brutalité du monde a fermés. Jacques penche la tête sur sa chemise déchirée, sur son pantalon de treillis, et lance un regard vers le parapet; il croit entendre Maurice causer à mi-voix, avec esprit; les mots ne lui ont jamais manqué à Maurice, c'est un fait. Maurice est un bon ami tout de même. Jacques se détourne

de peur que ses yeux trahissent les étincelles de joie qui brillent au fond de lui-même et qu'il pèse déjà comme des joyaux.

Une clameur retentit derrière lui :

— Mon oncle Paul ! Mon oncle Paul !

L'oncle Paul, en tenue de golf, dévalait l'escalier de grève ; il reployait ses mains noueuses sur les chevilles et les poignets d'un mioche à califourchon sur sa nuque. Les garçonnetts s'étaient abattus sur lui et lui éperonnaient les côtes de leurs doigts pointus. Des fillettes sautillaient tout autour sur leurs jambes hâlées de sauterelles, battaient des entrechats et poussaient des cris aigus. L'oncle Paul chantait :

A Saint-Malo, beau port de mer,
A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois beaux navires sont arrivés,
Nous irons dans l'île, nous y prom, promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Et les enfants reprenaient avec lui :

Nous irons dans l'île, nous y prom, promener,
Nous irons jouer dans l'île, dans l'île, dans l'île...

L'oncle Paul étend les bras vers ses plus proches voisins ; des mains soudent autour du brasier les mailles d'une chaîne mouvante et frêle. Des grandes personnes aux pieds lestes crient de les attendre et, la face écarlate, enfouissent dans leurs paumes humides les menottes des petits. On alimente la flamme qui claque pour stimuler les danseurs ; une épinette embrasée s'abat avec fracas et l'ambre des bluettes gicle dans une senteur roussie de gomme et de résine. Les diabolotins s'adonnent à des frétilllements de feux-follets pris au canif sur les pieux de clôtures.

L'oncle Paul entonnait le chant de l'île d'Orléans :

C'est notre terre d'Orléans,
Qu'est le pays des beaux enfants.
Toure-loure, dansons à l'entour,
Toure-loure, dansons à l'entour!

Le cercle entier s'ébranla au rythme de la chanson.

Venez-y tous en survenants,
Sorciers, lézards, crapauds, serpents!
Toure-loure, dansons à l'entour,
Toure-loure, dansons à l'entour!
Venez-y tous en survenants,
Impies, athées et mécréants!
Toure-loure, dansons à l'entour,
Toure-loure, dansons à l'entour!

L'oncle Paul mis en verve improvise des couplets sur les vieilles filles du village, sur le gardien du phare qui « allume toujours en retard », sur Monsieur le Maire qui « fait toutes les choses à l'envers ». Les trouvailles de l'oncle Paul provoquent des cabrioles, des sauts de carpe, des gambades fantastiques et talonnent toute la ronde. La flamme ronge les visages, torture les ombres et allume une patine de bronze aux flancs du dévidoir affolé. On entend souffler les plus vieux mais les lutins sont sans merci. Il faut que l'oncle Paul intervienne; il a des tours plein ses poches.

Le mot passe de bouche en bouche. On agrippe un tison ou une branche: un fusil, un tomahawk, une lance. Des polissons se mâchurent la peau avec des bouts de bois carbonisés. En deux minutes, tout est prêt. On va savoir ce que cela veut dire, une incursion des Iroquois contre les Hurons établis à l'anse du Fort.

— A l'assaut! cria l'oncle Paul. A mort les alliés des visages pâles!

Un cri sauvage lui répondit et la bande hurlante se rua vers le trottoir. Elle bondit dans les escaliers, escalade à la courte échelle le mur de soutènement, enjambe le parapet, émeut un flottement parmi les spectateurs. Les petits drôles filtrent entre les parents, qui tentent en vain de les happer au passage; ils vocifèrent comme des démons, détachent des bourrades à gauche et à droite, et s'engagent avec vigueur dans un ultime corps à corps.

Il s'agit de bousculer l'oncle Paul vers le débit de bonbons. Lui fait mine de ne pas comprendre; il a même allumé sa pipe comme un homme qui a fini de jouer. Il cède du terrain toutefois sous la fourche des gripettes; il leur échappe deux ou trois fois mais ce n'est pas pour longtemps, il est perdu. Les vieilles gens protestent et dénoncent ces criailleries; aux réclamations des parents, l'oncle Paul oppose l'impassibilité du sachem.

On sait comment cela finit avec l'oncle Paul. Il défraya les Iroquois de guimauve et de caramel qui collent aux dents, et le tumulte s'apaisa.

Il se faisait tard. Les vaguelettes du montant se déplaient vers le feu et on entendait suer les branches vertes jetées par les gamins avant l'attaque. Maurice et les deux jeunes filles, les yeux brûlants, venaient à la rencontre de Jacques; Louise était rouge de plaisir :

— Oh! Jacques, dire qu'Estelle ne voulait traverser à l'île qu'au début de juillet. Nous aurions manqué le feu de la Saint-Jean.

— Au fond, disait Maurice, c'est Jacques qui a raison. Quand je le vois, chaque année, descendre sur la grève, je le traite de sentimental. Mais après, je me

dis toujours comme ce soir que nous ne serions plus les mêmes si, une fois, le feu de la Saint-Jean ne brillait pas sur la pointe de l'île.

Estelle sourit. Elle était très positive. Elle avait étendu sa mante sur le sablon et s'était assise. Les autres l'imitèrent. Plus d'enfants, plus de cris; un murmure courait d'un groupe à l'autre au bas du mur, et sur le trottoir, le chuchotement des vieilles gens qui se disent bonsoir. Une souche se consumait sur un rocher que l'eau cernait d'un cercle mauve, et les flambées des côtes et des battures berçaient, comme une mélopée, une flamme timide dont le rais dédoré reculait sur le fleuve.

— Où sont les Remparts, Jacques ?

Estelle avait posé la question sans esquisser un mouvement.

— Nous ne voyons pas la rue Charlevoix ?

— Moi, je la vois, et les saules, et le jardin de l'hôpital qu'on ne devait pas contourner après huit heures.

Ils se turent un moment.

L'onde soulevait les braises comme des taches de naphte autour d'un cargo engravé; elles ondulaient et, lentement absorbées par le flot, semblaient dans un dernier scintillement.

— J'étais une méchante petite fille, Jacques, en ce temps-là; j'espère que j'ai changé. J'avais mauvais caractère. Je ne suis pas venue au monde l'âme sereine et faite pour le bonheur, comme Louise.

Louise protestait. Maurice crut bon d'ajouter:

— Estelle pouvait évoluer, elle était assez forte pour modifier sa nature. Ses colères sont maintenant

sans tumulte; ce sont des colères rentrées, entretenues avec persévérance. Est-ce que je me trompe ?

— C'est cela ! C'est cela !

— Louise, continuait Maurice, n'a pas changé. C'est une jeune fille heureuse.

— Elle n'a fait que s'enrichir, interrompit Estelle. Vous verrez comme Louise est charmante.

Jacques se tourna vers Louise; elle inclinait la tête en balbutiant :

— C'est un conte de fées. Nous nous retrouvons après des ans et des ans. Combien, Jacques ?

La marée battait son plein. Quelques minutes encore la poussée du montant retiendrait à grand-peine les masses liquides, lasses d'un long effort; la nappe d'eau étale brisait sur la grève le halètement argentin de ses dernières ondulations.

Louise dit à Jacques :

— Il ne faut pas croire Estelle, tu sais.

Elle regardait le jeune homme. Et comme tout à l'heure sous l'éclat et la chaleur de la flamme, les ombres s'animaient dans son visage. Jacques ne répondit pas, il ne détourna pas la tête; il avait son suffisant. Il avait besoin du silence pour se protéger. Il avait besoin de la nuit pour dérober la joie qui l'envahissait, plus fraîche et plus puissante que le flot des grandes mers; la joie recouvrirait tout, la joie culbuterait et emporterait comme des joncs les chagrins qui s'étaient accumulés en son âme depuis des mois. Le présent était encore plus beau que le souvenir dont il s'enrichissait.

CHAPITRE IV

L'INTRUS

L'oncle Paul, les paupières mi-closes sous la toile bise de sa casquette, se chauffait au creux d'une chaise longue et chassait, d'une main paresseuse, une mouche que tentait l'épiderme tendrelet du cou et des avant-bras. Un arôme de sucre bouilli et de fraises des champs filtrait par les fenêtres grillagées de la cuisine où la vieille Marie cuisait les confitures. L'oncle Paul bougonnait :

— Mouche de mouche !

A deux pas, derrière la pergola, Jacques observait.

Les vacances de Monsieur Paul Richard ne comportaient aucun imprévu. Le matin, sauf les jours de pluie où il se plongeait dans *la Petite Illustration* et dans des livres interdits aux enfants par Madame Richard, l'oncle Paul, après un quart d'heure de somnolence sous la caresse du soleil, chaussait ses brodequins cloutés et partait en promenade à travers les pacages et les friches. Il chantait à pleine mâchoire les chants de marche appris au front en 1917 (des airs peu convenables, au dire de Madame Richard),

et se récitait, non sans les mêler un peu, des vers d'*Andromaque*, dernier souvenir de collège. Ces soliloques rythmés avaient fait dire aux paysans que Monsieur Paul n'était pas toujours tout à lui, réputation qui ne déplaisait pas à la fantaisie et à la verueur de l'ancien sergent. Accointé avec la marmaille du canton qu'il émoustillait, il coupait court aux jérémiades par une phrase de l'*Émile* qui résumait sa pédagogie de célibataire: « Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons. » L'oncle Paul n'avait d'intérêt que pour l'industrie qu'il gérait avec son frère Cyrille. Les relations avec le père de Jacques n'étaient pas des plus faciles. Au conseil d'administration, devant les contremaîtres et les dactylographes, Paul Richard renonçait à sa jovialité et aux élans généreux de sa nature; il était alors précis et coupant. Hors de la fabrique, c'était le plus prodigue des oncles et, tant que les affaires ou les intérêts de la famille n'étaient pas en cause, au dire de Madame Richard toujours, le plus amène des beaux-frères.

— Jacques, Jacques, amène-nous à Québec, veux-tu ?

André et sa sœur Paule accouraient. L'oncle Paul souleva de son front basané la palette de sa casquette, et alluma sa pipe. L'oncle Paul comme un pilote à sa retraite allumait sa pipe du matin au soir.

— Tu vas à Québec ?

— Viens avec nous, mon oncle Paul !

Et les enfants prenaient leur oncle sous le bras. L'oncle Paul abandonna son râble à la profondeur de la chaise longue et mordit de ses grosses lèvres

le tuyau de sa pipe. C'était son attitude quand il minait quelque mauvais coup.

— Jacques, dis à mon oncle qu'il vienne avec nous!

— Jacques ne maîtrise pas sa voiture, dit l'oncle Paul gravement. Il érafle les poteaux dans les virages, et encore hier il a fauché les jarrets aux taures de Monsieur Chabot.

— Qui a dit ça?

André était indigné. L'oncle Paul roula de gros yeux colombins:

— Qui a dit ça? Petit marsouin!

L'oncle Paul l'avait empoigné et le hissait sur son épaule. Il se dirigeait vers l'auto.

— Allons, ouvre le panier, ma fille! Je le tiens par les ouïes comme le poisson de Tobie.

André se retrouva entre son oncle et sa sœur, et l'automobile démarra.

Devant l'hôtel, Lucien Voilard, en complet de toile blanche, le veston ouvert sur une chemise de soie, discutait avec un individu au cigare visqueux.

— Si j'étais de vous, disait Lucien, je n'hésiterais pas. Ces valeurs seront à la hausse dès lundi.

Il s'était assis près du chauffeur et avait tiré la portière sur lui; il dit, engageant:

— Mon cher Jacques, je regrette de te donner ce mal. Monique a insisté...

— Ce n'est rien. J'avais promis une randonnée à Paule et à André.

Les enfants ont demandé de prendre par le chemin des Prêtres, par le plus long. La voiture s'élance avec alacrité sur la route de Saint-Laurent. Le pied sur

l'accélérateur, les mains à plat sur le volant, Jacques éprouve de la volupté à sentir les mécanismes obéir sous lui avec intelligence; l'art a si bien agencé le jeu des organes, le chauffeur y insinue avec tant de précision et de confiance ses ordres multiples et entrecroisés, que l'automobile tout entière assume pour un temps cette vie venue d'en haut. Une longue habitude, une compréhension quasi mutuelle ont fait de l'auto une compagne, une amie du jeune homme.

L'oncle Paul regardait luire la Saulaie, en contrebas, comme un bouquet de fleurs blanches entre le chèvrefeuille. Il avait entrepris d'interroger Lucien, à mots couverts, sur le progrès des tractations; Lucien faisait sa tête et mâchonnait des formules commodes où revenaient les mots de lourde responsabilité, d'intérêts et d'actionnaires à ménager.

La route en sortant du bois frisait la roche à Maranda et filait entre des champs de fraises. Les grands chapeaux de paille des paysannes accroupies blêmissaient au soleil, entre les perches des clôtures; les femmes ne dérobaient pas un instant à la cueillette du fruit précieux.

Lucien se tournait vers Jacques pour lui poser des questions. Jacques, à l'échappée, voyait trembler l'arête de la moustache sur le gras des joues; il ne croyait pas une seconde à la sollicitude de son futur beau-frère. L'oncle Paul, dodelinant de la tête, avait repris sa sieste au rythme des ressorts; Paule rencongnée chantonnait, et André, le nez dressé à la façon d'un jeune chien, écoutait la route battre sous lui comme une courroie dont Jacques prévoyait les capri-

ces et les dérobadés. Le jeune homme tentait en vain de s'absorber dans les problèmes infinitésimaux de la conduite; les coulis d'air chaud et la stridulation de la cigale énervaient à la longue dans les silences de plus en plus tenaces.

— Tu ne laisses pas moisir tes pneus, dit Lucien. L'oncle Paul s'éveilla:

— Ton père ne t'a-t-il pas promis de te faire acquitter les frais de la prochaine contravention?

Paule crut opportun d'ajouter:

— Jacques, je vais le dire à maman.

Jacques en douce retirait le pied de l'accélérateur, et la bande chiffrée de l'indicateur glissait vers la gauche.

Une jument baie flanquée de son poulain jetait par-dessus la barrière d'un enclos un regard hautain. Le coude au bord de la portière, Lucien lui tenait tête et flairait la campagne. Il risqua une ou deux questions sur la beurrerie coopérative de Saint-Pierre, et ce fut tout. Ils quittaient le plateau. La voiture s'engagea dans la longue côte bleue cramponnée au flanc âpre de l'île et roula sur la chaussée dans l'odeur amère des ruissons argileux; un troupeau de vaches noires ruminait la fraîcheur des mouillères, près du pont. Le ruban de l'indicateur remonta vers la droite; Jacques se libérait au plus tôt de la promesse faite à Monique.

André et Paule poussèrent un cri. Les petits pris au collet se débattaient entre les bras velus de l'oncle Paul qui les avait surpris en plein rire, et qui rapprochait leur front sous la rude moustache taillée à mi-poil:

— Nous sommes à Québec dans cinq minutes, Lucien.

— Aie! Aie!

— Mes agneaux, voyez comme votre oncle vous aime.

Jacques appliqua les freins et se tournant vers Lucien:

— C'est ici.

Lucien descendit en comblant le chauffeur de remerciements. Il s'éloignait lorsque tout à coup il se ravisa:

— Que dirait Madame Richard si je gardais Paule et André? Ils dîneraient avec moi à l'hôtel; nous retournerions tous les trois en taxi avant cinq heures.

Les petits avaient bondi hors de l'auto et criaient leur enthousiasme. L'oncle Paul jaloux de cette popularité insolite approuva sans joie:

— C'est bien. Ne les laissez pas courir la galipote.

Il prit place près de Jacques et la voiture repartit. L'oncle Paul avait allumé sa pipe; à la première bouffée un peu satisfaisante, Jacques fit remarquer:

— As-tu vu Lucien Voilard? Il simule le bon naturel. Cette invitation à Paule et André, il y pensait depuis le départ.

— Tu n'y vas pas en petits bas, mon garçon.

— Cet obséquieux se sent plutôt mal accepté parmi nous. Il en est pour ses frais avec moi. Des sourires patelins sous le retroussis de la moustache, des confidences insidieuses avec une tape sur l'épaule. L'autre jour, il m'a demandé: « Que feras-tu plus tard, Jacques? Médecin? Industriel comme ton père? » Je lui apprêtais une réponse à l'eau claire

comme il nous en sert lui-même, mais il me devança, et dit d'un air entendu: « Ceux qui ne veulent pas avouer ce qu'ils feront plus tard, ce sont les futurs curés. » C'est idiot.

L'oncle Paul ne répond rien. Il regarde à travers les ormeaux dont les Pères Blancs d'Éverell ont planté la terrasse de leur postulat un vapeur chétif lutter, de son étrave, contre le vent et la marée; les vagues s'emmêlent dans le foin de grève et bouillonnent d'impatience sur les galets. La promenade fortuite avec Lucien Voilard a englouti la belle humeur de l'oncle Paul.

— Tu ressembles à ton père, dit enfin l'oncle Paul; tu te défies. Lucien Voilard est un homme d'affaires de grande lignée; sa manufacture de Pierrefeux, tu devrais voir ça. La fusion, c'est la sécurité, Jacques; nous réduisons les frais d'exploitation, nous triplons la production et quintuplons les revenus. Ce qui nous permet de grossir les fonds de roulement et les réserves. Et pourtant ton père balançait. Il a fallu attendre des mois, ne pas laisser une journée sans pousser l'affaire dans son cerveau revêché.

L'oncle Paul pense éblouir Jacques avec cette mathématique. Le jeune homme dit:

— Monsieur Legendre répète à qui veut l'entendre que ta prudence est une prudence de dimanche.

— C'est une plaisanterie. Rien de bien drôle.

— C'est parfois le seul moyen de sauver la vérité.

L'oncle Paul rallume sa pipe dans le creux de sa main et, sur un ton de confiance:

— Ton père a voulu m'obliger à freiner hier encore. Je ne sais pas si je devrais te conter tout cela. Tu n'es

plus un enfant. Sais-tu quel cadeau j'ai l'intention d'offrir à Monique ? La moitié de mes actions. Ton père s'est rebiffé à la seule idée de ce transfert.

— Je le comprends.

— Vous ne raisonnez pas juste. Il faut inspirer confiance à Voilard. Une association, c'est l'équilibre entre les parties. Ton père, moi, Guy et peut-être bientôt toi, ligüés contre Lucien, vois-tu son impuissance ? Ce n'est plus un associé, c'est un employé. N'oublie pas que Lucien ne manifeste aucun emballement ; la fabrique, il le sait, ne tourne pas comme autrefois ; il a ouvert les livres. La fusion nous tire d'un mauvais pas.

L'oncle Paul y met tant d'assurance que Jacques hésite avant de reprendre :

— Ne serait-il pas préférable d'attendre quelques années avant de céder tes droits ? Si Voilard profite de notre faiblesse et prend barre sur nous. . .

— Nous, nous ! Le clan, mon cher ! Comme ton père ; dès que vous sortez du Verger, au premier détour de la haie, vous n'attendez qu'un coup de matraque.

Voilà une réponse de l'oncle Paul. Quand on le presse sur certaines questions, l'oncle Paul rechigne, il piétine de ses gros pieds des sentiments qu'il connaît mal. A la fabrique, il soutient les réclamations du dernier des talonniers ; s'agit-il de la famille, il se cabre comme s'il s'exposait à un népotisme avilissant.

Jacques revoyait Lucien assis auprès de lui, aunant des yeux les champs de fraises et de betteraves, les érablières, les pâturages, les granges et les écuries. Lucien établissait le coût d'exploitation, il songeait à la main-d'œuvre, aux livres bien tenus qui indiquent

clairement les profits et pertes. Qui sait si le premier coup d'œil dont Lucien Voilard avait toisé le Verger n'empruntait pas sa pâleur blonde et glacée à des calculs mesquins d'inventaire ? On pourrait comparer Lucien à Monsieur Angers, le père de Noël, ce constructeur qui ne sort jamais de chez lui sans fourrer son pied-de-roi dans sa poche. Voilard se contenterait-il d'une entente de compte à demi ? Au fond, le bon sens de l'oncle Paul est court ; tripler la production ou les revenus d'une manufacture ne crée pas automatiquement du bonheur pour les actionnaires. L'oncle Paul, avec sa générosité étourdie de jeune prince, et Lucien Voilard, dansent du même pas ; gare au croc-en-jambe !

L'oncle Paul ajouta en ronchonnant :

— Tu jettes de l'émotion dans une affaire où il faut voir des faits, tu brouilles tout. Tu peux te fier à la sagesse de ton père et à la mienne. D'ailleurs Monique ne recule pas, que je sache, et Monique est une femme de jugement.

Jacques pense : A dire juste, elle hésite quand il n'est plus temps.

Ils arrivaient au Verger. Monique sur la véranda les regardait descendre. Ce regard grignotait Jacques au cœur ; un jour, devant les caresses de Madame Richard à André, il avait ressenti ce mordillement que l'on terre au fond de soi.

L'oncle Paul demanda :

— La maison blanche est ouverte, près du phare ; j'ai vu un jardinier. Sais-tu qui l'occupe ?

Jacques n'attendit pas la réponse et chercha l'ombre du Verger.

CHAPITRE V

PROMENADES VERS LA SAULAIE

Depuis le feu de la Saint-Jean, Jacques pratiquait des promenades solitaires, sans but avoué. Il embouquait des sentiers feutrés de feuilles mortes et piquetés, dans les bouts soleilleux, d'oxalides veinées de pourpre. Fredonner lui révélait une fêlure dans son exaltation. Le happement du silence par une automobile qui dévorait la montée, le craquètement du gravier sous le retomber d'un sabot, annonçaient à Jacques la proximité de la route qu'il cherchait. Jacques entrevoyait par une échappée de la vue, sous les cumulus assoupis dans la verdure des ormes, les dévalements ombrés de Beaumont et le fleuve qui respirait au rythme de la mer. Il feignait de s'intéresser à ces horizons lointains.

Le grand chemin jusque-là étale descendait vers Beaulieu par deux pentes sereines entre le cèdre et l'aubépine, et des seringas de loin en loin embauaient, de toutes leurs fleurs, un parfum qui troublait le jeune homme. Au bout d'une allée entre les saules, la villa des Beauchesne brillait de son badigeon neuf,

ses contrevents rouges rabattus derrière des haies de chèvrefeuille. A mesure qu'il approchait, Jacques se composait une attitude; il crachait son brin de mil, pressait le pas dans la crainte de rencontrer quelqu'un. L'écho d'une chanson, une porte qui battait, la moindre brisure de la solitude, lui étaient une menace. Il rejoignait bientôt le carrefour beige, et s'en voulait d'avoir forcé la marche. Il revenait au Verger, l'air absent, surpris de son audace. Il trouvait le jeu enfantin et recommençait aussitôt.

Un matin, après avoir vagué à travers un boqueteau d'érables où ramageait un invisible pinson à gorge blanche, Jacques atteignait le carrefour, lorsque l'émoi bien connu le ressaisit, tout de bon. Là-bas, sur la chaussée couleur de chaume, deux jeunes filles s'avançaient. Louise et sa sœur reconnurent Jacques et lui adressèrent un salut de la main. Il ne les avait pas revues depuis les quelques bribes de conversation sur le perron de l'église, à l'issue de la messe, le dimanche après la Saint-Jean. Estelle portait un gros pain sous le bras :

— Jacques, que fais-tu ? Nous ne te voyons plus.

Et Louise :

— Depuis le soir de la Saint-Jean !

Elle allait ajouter qu'elle l'avait aperçu devant la Saulaie, quelques jours auparavant, alors qu'elle cueillait des fleurs dans le jardin, qu'elle était trop éloignée de la route et qu'elle n'avait pas osé le héler. Ses idées s'embrouillèrent si bien qu'elle ne put ajouter un mot.

— Alors, dit Estelle, tu viens tout de suite visiter notre villa. Maman veut te rencontrer.

Ils s'étaient engagés sous les saules, entre les plants de capucines; la retraite devenait impossible. Le troglodyte sémillant s'abandonnait à l'ivresse de ses vocalises dans le sureau, et chansonnait ce grand garçon qui baissait la tête comme un collégien pris en faute. Ils franchissaient le vestibule, et pénétraient dans le vivoir au parquet luisant et qui sentait l'encaustique.

Estelle se dirigea vers la chambre de sa mère tandis que Louise enlevait son chapeau de soleil. Elle se retourna. Jacques balbutiait une parole aimable à l'adresse des décoratrices; ses mains stupides fourrageaient la portière derrière lui, car la jeune fille, remarquant soudain l'absence d'Estelle, faisait mine de remplacer des journaux et les pivoinés sur le guéridon, et perdait la maîtrise de ses doigts sous les fleurs; ses yeux craintifs cherchaient une figure amie dans la pièce déserte. Par bonheur Estelle revenait avec sa mère.

— Jacques Richard, dit la petite femme en le dévisageant, venez un peu dans la lumière.

Et fichant dans les broussailles grises de sa tête les grosses montures de ses lunettes, elle l'entraîna. Jacques, empourpré, gagnait la porte-fenêtre aux cretonnes assorties. Louise tenait dans l'ombre son visage brûlant, et n'entendait pas Madame Beauchesne qui disait :

— Non, mais est-ce qu'il ressemble à sa mère!

Ils se retournèrent. Éventant de son chapeau son crâne bosselé, Monsieur le notaire Beauchesne entra. Il portait l'air placide d'un homme qui trouve à la vie une saveur modérée. En pleine lumière, soumis

à l'observation minutieuse de Madame Beauchesne et des jeunes filles, Jacques voudrait se terrer au plus profond du boqueteau.

— Papa, c'est Jacques Richard. Vous souvenez-vous ?

— Le garçon qui se querellait avec Estelle, rue Charlevoix ? Sais-tu que tu ressembles à ton père ? N'est-ce pas, Florida ?

Il tendait une main avenante. Sa grosse voix qui ne faisait peur à personne étouffait la stridulation des sauterelles.

— Il ressemble beaucoup plus à sa mère.

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir plus tôt ? Il faut revenir souvent, n'est-ce pas Florida ?

* * *

Le lendemain, Jacques mena les jeunes filles au terrain de golf ; le long des perchis, le pinson à couronne rousse leur tint compagnie d'un pieu à l'autre. Ils s'assirent sur un banc rustique, au numéro quatre ; aucune brusquerie dans les pelouses emportées, comme une rivière, entre des rives boisées, et contenues au bord du plateau par un barrage de pins blancs. La route de Lauzon, que signalent entre les granges chaulées les haies des ormes et des peupliers, rayait de son écharpe ombreuse les rectangles vert tendre des avénières ; des pannes de nuages s'immobilisaient au ras de l'horizon comme des pommiers en fleurs.

Estelle disait à Louise :

— Cette côte me rappelle l'été que nous avons passé à Neuville.

Jacques rageait. Neuville ! mais pas du tout, c'était saugrenu ce rapprochement.

Louise n'entraît pas toujours dans les sentiments de sa sœur.

— Il n'y a pas grand-chose de commun entre Neuville et cette pointe de l'île. Neuville était joli ; ici, il y a plus, mais je ne pourrais dire quoi, ni comment. . .

Jacques exultait. Il aurait voulu vanter les sites de son île, promettre à Louise de les lui montrer. Il ne se sentait plus de verve, il redoutait l'afféterie ou craignait de se révéler dans le pays de son enfance ; d'ailleurs, avant trois phrases à Louise, l'embarras de la jeune fille le paralyserait net.

Ils s'étaient tournés vers la gauche, attirés par le grondement de la chute Montmorency. L'éminence qui leur servait d'observatoire marquait l'extrémité de cette longue arête qui traverse l'île d'Orléans dans sa longueur comme le dos d'un esturgeon. Leur regard dévalait le long des prunelaies, des luzernes et des sarrasins, retrouvait le fleuve coincé à marée basse entre les accrues des battures ; la côte de Beaupré, éventrée en son milieu par la faille blanche du saut, servait de socle aux déclivités massives des Laurentides.

— Ce paysage ne vous suggère-t-il rien ? demanda Jacques. Pour moi, c'est comme une belle vie faite de souvenirs et de labeur, et d'espoir aussi.

Louise approuvait timidement :

— Peut-être en dirons-nous autant quand nous le connaissons mieux. . . Tu ne penses pas, Estelle, que nous préférerions ce coin de pays à Neuville ?

— C'est trop grandiose.

— Peut-être, Estelle, reprit Jacques. Il faut se familiariser avec lui à force de le regarder, comme on lit un livre bien fait, comme un maître un peu austère qui cache des trésors. Il n'y a pas au Canada un coin de terre si profondément humanisé. Les cultures maraîchères et les graminées, là-bas, savez-vous que c'est la seigneurie Talon ? Il y a le château Bigot dont on parle dans *le Chien d'Or*, Estelle, puis le domaine de Robert Giffard, puis la maison où Montcalm avait établi ses quartiers généraux, et les batailles où les Français repoussèrent les troupes de Wolfe le 31 juillet. Et les Laurentides ! une houppelande grise qui protège les coteaux et les vallons de Québec quand le vent nordit ; elles n'ont rien de grandiose, Estelle, ni la côte de Beaupré réduite à une enclave fertile que le travail des hommes arrache aux contreforts des montagnes. Le grandiose est au delà : la forêt, les lacs, le mystère d'un pays montueux dont on n'a pas achevé la découverte et la conquête.

Estelle l'écoute d'un air que Jacques lui a vu le soir de la Saint-Jean :

— Est-ce vrai que tu écris des vers, Jacques ? André m'a dit que tu cachais deux ou trois cahiers de poèmes dans tes tiroirs.

Jacques interloqué murmure :

— Le petit bougre me paiera cela !

Il avait plu et la rivière Montmorency, comme une cardé, poussait vers le gouffre la peignée floconneuse de ses crues. Louise et Estelle demandèrent à Jacques de leur narrer *la Dame blanche de Montmorency*, une légende qu'il tenait de la vieille Marie.

La fiancée d'un soldat du Royal-Roussillon tué au combat découvrait le cadavre du jeune troupier, sur la berge, et se précipitait dans l'abîme, qui la recélait à jamais; les soirs de brume, son ombre errait, navrée, dans l'anse de Saint-Pierre.

On parla lecture. Estelle et Louise en étaient à Delly.

Ils franchirent le ruisseau sur des schistes noirs fichés dans l'eau claire, et descendirent par le chemin de traverse et la pinède. Un vieux paysan, qui butait des pommes de terre, les entretint quelques instants dans son langage poli, incorrect et d'une forte saveur terrienne.

Quelques jours plus tard, le jeune homme portait à la Saulaie des livres de Pesquidoux, *le Chien d'Or*, *l'Ile d'Orléans* de Pierre-Georges Roy. Madame Beauchesne examina les volumes; elle guignait par-dessus les feuillets l'expression amusée de Jacques. Elle déclara, en retirant ses lunettes, qu'elle parcourrait les principaux chapitres avant d'en permettre la lecture à ses filles. Monsieur Beauchesne, dans un fauteuil bas sur pattes, pliait son journal:

— Ma femme se défie moins des musiciens que des poètes; c'est la même engeance au fond. Sais-tu, jeune homme, que ma femme est un Prix d'Europe?

— Est-ce que vous aimez la musique, Jacques? demandait Madame Beauchesne. Je ne parle pas de la musique moderne; je n'en saisis encore rien de rien.

— Votre question m'embarrasse, Madame. Je vous avoue que j'en suis encore aux valse de Strauss; mais je pourrais faire mieux, beaucoup mieux.

— Vous êtes modeste, Jacques. Vous devez aimer la musique, comme votre mère que je rencontre depuis des années aux concerts du Club musical. Nous faisons parfois de la musique (elle montrait le piano et un phonographe étayé de sa discothèque); est-ce que vous passeriez quelques soirées avec nous? Je suis sûre que votre mère acceptera l'invitation pour elle et pour vous.

— Et si la musique ne t'intéresse pas, jeune homme, poursuit Monsieur Beauchesne sur un ton rassuré, nous fumerons ensemble sur la véranda et nous causerons. Ma femme m'a toujours dit qu'elle s'était trompée lorsqu'elle avait cru épouser un artiste.

Une couple de fois la semaine on fit de la musique chez les Beauchesne. Jacques y venait avec sa mère, avec son ami Noël Angers qui a une belle voix; ils arrivaient à la Saulaie à l'heure où la route brunit et que la grive de Wilson, sur les branches du hêtre, secoue un frimas d'argent dans le soir qui s'éteint. On réservait, pour les derniers moments, des Préludes de Chopin joués par Madame Beauchesne. Pas d'autre éclairage dans le vivoir qu'une lampe sur la console, près de l'instrument, et une pénombre dorée qui n'atteignait pas les plinthes. Ainsi en avait décidé la petite Madame Beauchesne. Cette musicienne réaliste ne croyait guère au décor; pour la poésie de Chopin il suffit du piano et du silence. Mais elle redoutait le visage des hommes. Madame Richard fermait les yeux. Les jeunes gens regardaient sur le clavier les mains de la magicienne procéder en mesure au rite de la musique. Ses doigts défraîchis de ménagère laborieuse s'éminçaient, s'allumaient sur les touches

noires et, par instants, on eût dit les fuseaux d'une fée dans une clairière. Des accords puissants emportaient le cours printanier d'une rivière, roulaient à l'abîme, ou se résolvaient en une cascabelle de notes éclatantes. On se disait bonsoir à petit bruit. Cependant, Monsieur Beauchesne qui s'était éclipsé réapparaissait; sa voix de basse-taille bourdonnait dans le vestibule.

L'échange des livres et des réflexions suscitées par la lecture et la musique prêtait un terrain neutre où l'on pouvait tout cacher et tout dire. Louise et Jacques aimaient les mêmes sites et presque les mêmes pages. Les promenades à travers les friches où, sur ses fines pattes, le pluvier à gorgerette noire vous attend, les randonnées en automobile au manoir Mauvide Genest, au fief d'Argentenay et au moulin de la Dauphine, ou à bicyclette sur les chemins herbus des prés, dans la volupté du soleil et du vent qui adoucit l'odeur corrosive des peupliers, les excursions dans le canot de toile rouge vers les anses closes que la marée est seule à connaître et à visiter, les fragrances que l'on étreint comme du lilas après la dernière page d'un beau livre, c'était beaucoup dans l'existence de Louise. Et le jeune homme qui marchait entre Louise et Estelle, Louise l'aimait comme on peut aimer l'ami des jours révolus. Elle aimait en lui le compagnon sorti de l'ombre le soir de la Saint-Jean; il avait tendu la main, il frayait la voie, écartait les branches basses. On découvrait des pays neufs au bout du chemin.

A partir de là les fils s'emmêlaient qui tissaient en elle une manière nouvelle de vivre et de regarder la vie. Elle comprendrait bientôt au bonheur impon-

dérable qui lui dérobait son âme en rafale, comme les coups de vent sur la pointe de l'île, à la violence du sang qui lui affluait alors d'une seule foulée au cœur et au visage, à la ténacité d'une présence, au regard prolongé de sa sœur, qu'elle n'était plus comme autrefois maîtresse de sa destinée.

Il faut les attentions de Monique et le retour des fins de semaine pour rappeler à Jacques que Lucien Voilard est toujours de la partie.

CHAPITRE VI

SI VOUS NE DEVENEZ COMME LES PETITS ENFANTS...

Maurice avait quitté la grande maison jaune des Angers sur le coteau et passait quelques jours chez les Richard.

Maurice ne craignait rien tant que d'être impliqué dans un drame; il jouait des pieds et des mains pour se dérober aux rôles sérieux. Ce qu'il prisait, c'était d'observer le comportement des êtres hissés sur le plateau dans son petit coin d'univers; et s'il fallait passer à l'expérimentation, souffler le mot ou donner la chiquenaude qui entraînent l'action, projeter comme un éclairage des rumeurs habilement lancées, Maurice trahissait presque son attitude d'homme superficiel. Ainsi, par de modestes expériences en laboratoire, apprenait-il la vie. Doué pour les études littéraires, il avait déçu ses maîtres. Monsieur l'abbé Génin, un professeur d'humanités qui fustigeait les Romantiques et réservait le meilleur de sa verve pour le panégyrique de Bloy, lui avait dit une fois, en lui remettant un devoir: « Maurice, il faudra un jour

que vous dépassiez votre compréhension d'une œuvre littéraire. A vous voir tourner autour de Jéricho, comme les trompettes de Josué, on s'attend à voir crouler les murs, et les murailles vous défient, Maurice, elles vous défient.»

Maurice lisait les livres comme il observait son milieu. La littérature pour Maurice était un guide de régisseur. Il refusait de prendre part, il se garant de la pitié. Le jour qu'il se mêlerait aux hommes tout de bon, rien ne résisterait à sa connaissance du monde. Mais Maurice est l'ami de Jacques; c'est la province secrète de son royaume, la seule faiblesse que Maurice se permette avec la vie. Les raisons ne lui manquent pas de s'intéresser au dialogue dont il a entendu les premières phrases le soir de la Saint-Jean.

Les deux amis regardent monter la meute pressée des eaux dans la lumière franche du petit matin; après avoir rebroussé chemin quelque part dans le Golfe, elles reprennent la route bleue des hauts pays, élongent les falaises, filent entre les îles, submergent comme des escadrons les ocre brunes des battures et s'étrangent là-bas entre les rochers de Québec et de Lévis. Les crépitements de la riveuse, aux chantiers de Lauzon, se répercutent par rafales sur les rives, et lorsque cesse la trépidation métallique, le silence relève son visage paisible. Après un moment Jacques perçoit quelques-uns des bruits confus qui lèvent le matin de la campagne affairée et des bourgs de la côte, entre les clôtures sombres comme les cassures d'une pierre. La fraîcheur saline du montant, qui pince les muqueuses et porte le parfum mêlé de la mer et des champs, tire jusqu'au seuil de la cons-

cience une joie éblouie de vivre et de respirer; ce matin, le pays compose la même harmonie de lumière et de son, mais Jacques écoute en lui, comme des accords dissonants, des rumeurs et des murmures faits d'un passé et d'un présent étrangers l'un à l'autre.

Maurice détaille le paysage: les tours grises des élévateurs à grain, la confusion des gréements et des hangars, le chevauchement des édifices au pied de la citadelle endormie sous la mousse. A Lauzon, près d'une haute cheminée de brique jaune, les mandibules noires du bassin de radoub sont ouvertes, et le pétrolier galeux qui en est sorti attend que l'on complète la peinture de son accastillage. Maurice voit tout, mais Maurice depuis plusieurs instants a perdu la présence de son ami.

* * *

C'était le premier vendredi du mois. Jacques s'était agenouillé à la sainte table, près de Monique; il avait joint les mains sous la nappe, fermé les yeux, et reçu le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que le vieux curé prononçait, de sa voix qui n'a plus d'âge, les paroles de la vie éternelle: « Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam ». Revenu à son banc, la gêne le figeait en la présence de son Dieu. Qu'est-ce que la foi? Et qu'est-ce que l'amour? A ce qu'il voit, il n'aime pas, lui, ou il n'aime plus. Et aussi pourquoi depuis quelques temps, dès le saut du lit et, par intermittences, tout au long du jour, un souvenir insolite lui bat-il les tempes, comme les crépitements de la riveuse sur le fleuve? Bien sûr qu'il se rappelle la causerie d'un

Père Blanc au collège. Le Père, qui portait un fez, allongeait un visage volontaire et raviné, et la voix était chaude sous la barbe noire et drue.

Le professeur avait dit: « Pour devoir, vous écrirez à votre ami sur la conférence du Père missionnaire. » Le professeur avait lu en classe la lettre que Jacques avait rédigée pour Maurice, et le gamin n'avait pas aimé ça. Le maître ignorait que le syntaxiste, quelques jours après le passage du missionnaire avait demandé à la table de communion, la grâce d'être appelé, lui aussi, comme le petit Père Blanc. Les anges, ravis de cette générosité enfantine, avaient monté la garde autour de la supplique; ils en réveillaient aujourd'hui l'écho. Jacques a beau se débattre, comme André dans ses cauchemars, il s'est engagé trop avant. On ne liquide pas comme on veut ses images d'enfance, le jeune homme l'apprend tous les jours; de ce passé une partie est gravée dans sa chair, et l'autre sur les tables des anges, et Jacques ne peut rien effacer.

Certes il avait renouvelé son offrande, de moins en moins souvent il est vrai, par un instinct de défense. Il était si jeune! Seulement, si Dieu le voulait, il faudrait peut-être marcher. Et si ce n'était qu'un scrupule? Les scrupules, chantaient les Pères, sont de petites bêtes que l'on écrase sans merci.

Des condisciples de Belles-Lettres avaient écrit au tableau de la classe: « Retraite de décision du 22 au 27 février. Aux prières: Lemieux, Richer, Larocque, Garneau, Viau et Gamache. » François Lemieux, l'organisateur, avait abordé Jacques; il avait perdu son bagout. Jacques avait donné toutes les raisons, excepté la vraie. Suivre les exercices de la retraite

et demeurer sourd à ce qu'il croyait un appel lui paraissait une lâcheté; quant à se compromettre définitivement, il ne s'en estimait pas capable.

La présomption est mauvaise conseillère; une conscience tourmentée l'enseigne à Jacques avec persévérance. Il n'est plus le syntaxiste qui fait de la chasteté une vertu acquise et scellée à jamais. Un jour était venu où le garçon avait entendu en lui un bruit sourd et répété de brisure, comme du côté de Montmorency, dans les carrières, sur le coup de midi. Le passé croulait en des pleurs prolongés sans raison, au retour des vacances, et hantés de peur folle, ou flambait dans la brûlure de la chair et des nerfs. La chose s'était faite en vitesse. Sans préparation, sans autre soutien que la piété par trop ingénue et d'ailleurs entamée de son enfance, sans directeur spirituel, sans confident, Jacques avait feint d'ignorer, puis il avait bien fallu lutter; il avait succombé. Il se traînait au confessionnal et reprenait sa marche à tâtons vouée à la défaite et à l'écoeurement.

Quelle puissance le soutenait malgré tout dans cet apprentissage répugnant qui n'en finissait plus et qui souillait son avenir? Il conservait une horreur presque physique du péché, de tout péché, à telle enseigne que ses camarades respectaient une conscience qu'ils croyaient intacte. Jacques était plus humilié de ce malentendu que de ses rechutes. Il essayait en vain de la prière; il n'y trouvait plus rien. Et cette sécheresse durait. Pour combien de temps encore? La présomption, en ces conjonctures, équivalait à de la témérité; il n'était pas nécessaire de se dédire.

Jacques a retrouvé Louise. Accéder au plaisir de la rencontrer, de la voir passer sur la route, d'entendre parler d'elle, c'est d'abord un accès de sentimentalité, une expérience d'adolescent maladroit, une imprudence peut-être. . . Il dit « peut-être » car la passion suit sans doute des voies différentes. Seulement, la lutte contre la chair en deviendrait-elle plus facile ? Cela fait bien des questions à la fois et à un moment où la vie se complique. Il a de quoi se rassurer. N'est-il pas meilleur depuis qu'il a retrouvé Louise ? Les autres jeunes filles le troublent parfois d'un trouble qu'il n'aime pas, Louise jamais. Au près d'elle il ne pense pas à ces bassesses ; il ouvre ce chapitre récent de sa vie comme les souvenirs de leur première communion. C'est peut-être trop beau pour durer. Louise ressemble à Monique ; c'est cela, rapprocher Louise de Monique, comme une protection.

Le banc craque près de Jacques et Monique glisse à voix basse : « Viens-tu ? » Jacques et Maurice conduisent à la Saulaie Estelle montée avec eux à l'église ; Louise ne se montre toujours pas.

Louise, elle n'était pas belle pourtant. En quoi consistait le charme qui émanait d'elle, on ne pouvait le dire, si discrète la joie que sa vue procurait. Louise n'était qu'une jeune fille, presque une femme déjà. Ses cheveux bruns séparés au milieu du front recouvraient les oreilles de boucles folles et se ramassaient sur la nuque en un rouleau serré d'où s'échappaient toujours quelques mèches. Le visage encadré par cette chevelure capricieuse, que dorait le jeu du soleil et du vent, était d'une coupe ferme et pure ; des sourcils prolongés finement jusqu'aux tempes, des yeux

légèrement bridés et qui corrigeaient par leur sérieux ce que le reste de la physionomie conservait de mutin. Maurice répétait: «Elle est née au pays du Soleil levant.» Un équilibre des dons féminins que Maurice ne cessait de vanter, le bon sens que Louise tenait de son milieu et de son naturel sans renoncer pour autant à se dépasser (Jacques en était sûr maintenant), avaient étayé la première impression du jeune homme, et donné au sentiment qui l'avait d'abord porté vers Louise une espérance de durée.

Mais cette pensée impatiente Jacques. Depuis quand un garçon de son âge cherche-t-il un fondement à l'espérance? C'est que Maurice marche à ses côtés et ne pardonnera pas un faux pas. Il y a aussi les maîtres de Jacques qui lui ont appris à paver la vie avec des concepts bien taillés. Un joli visage ne révèle pas que l'on ait affaire à une bachelière prétentieuse, à une grande jeune fille victime de son système nerveux, de la mode et du snobisme, ou à Louise. Tout est à peser. Le besoin de raison et les petites griffes de la défiance, même l'amitié, lui rendront toujours la vie malaisée. Contrairement à Noël Angers, il n'accepte pas les coups de foudre comme des inspirations, et il veut savoir où il donne de la tête.

Il en avait parlé à Maurice avec circonspection. Les deux amis avaient tourné autour de l'objet quelques instants, comme des gens qui cherchent quelque chose dans la pénombre. Alors Maurice avait dit: «Te rappelles-tu le paysan français à moustache que nous avons vu au cinéma et qui dégustait les vins d'une foire? Il procédait avec un brin de solennité et se tenait sur la défensive dans l'attente d'une révé-

lation; puis il s'essuyait la bouche et indiquait, au jugé, le cru et l'année. Il faut prendre la vie comme lui. Pas comme Noël qui s'enivre; il ne convient pas, pour le gros plaisir de s'enivrer, de profaner des vins de ce bouquet. N'ai-je pas raison ?

— Où veux-tu en venir ?

— Il ne faut pas non plus buvoter comme toi. Le dégustateur, lui, est seul avec son verre de vin; il ne cherche pas à savoir si le vignoble est en bon état, si le propriétaire est heureux ou malheureux, et encore moins si tous les hommes doivent cultiver la vigne pour trouver le bonheur. Cette géographie humaine ne le concerne pas. Disons, si tu veux, qu'il étudiera la géographie quand ses concitoyens l'éliront député. Nous ne sommes après tout que des collégiens. La vie nous instruira au fur et à mesure de nos besoins, tu verras.»

Maurice ne manque pas d'esprit. Maurice, malgré qu'il en ait, n'est pas si éloigné des vices qu'il reproche à ses amis. On ne résout pas la vie avec des apologues, et Jacques pour le moment se sent capable d'autre chose.

Depuis le feu de la Saint-Jean, depuis qu'il entend la musique, il marche de découverte en découverte. Il ne fera pas d'esclandre, c'est entendu, mais il a l'impression d'échapper à sa présence. Ces allègements subits croient éviter les regards en s'exposant à l'action. Jacques dérobait la bicyclette d'André, dans la resserre, et pédalait d'une traite jusqu'au fin fond de la grève du nord; la bicyclette chantait sur la rocaille, des ronciers éraflaient le visage de Jacques, ses avant-bras, et lui arrachaient des cris

de joie. Les jaseurs étonnés de cette intrusion coupaient court au murmure de leur causerie sur les sorbiers, hérissaient la huppe, et fuyaient leur gentil-homme dans leur redingote brune que le soleil lustrait. Pas plus tard qu'hier, Jacques, de connivence avec le petit, a machiné et joué à Guy et à Paule, avec un raffinement diabolique, des tours qui ont ahuri le Verger. Et parfois, dans un moment de gratuité, ou parce qu'il ne peut confier son secret à personne, il éprouve des envies folles de pleurer, comme l'autan qui fouaille les persiennes à gros paquets de pluie. Maurice sourit; Jacques n'y peut rien. Son cœur, comme le réveille-matin détraqué de l'oncle Paul, sonne à tout propos, hors de propos et sur tous les tons; et il faut souvent lui mettre les deux mains dessus pour l'empêcher de tout rompre et d'ameuter les aîtres du Verger. Jacques qui pratique son île depuis longtemps s'aperçoit que son expérience est à refaire, à compléter du moins; le moindre caillou porte des résonances multiples, innombrables. Et la cigale, qui vrille la chaleur et l'ennui des longues matinées sous les pins, trouve la fissure secrète de cette âme qui met chaque jour moins de soin à se défendre. Jacques souffre d'une complicité qui devance et déjoue l'attention. Les âmes sont-elles toutes aussi maladroites et aussi lentes à se révéler ?

De ces dernières aventures en pleine vie, Jacques se tait. C'est fortuit et fugace comme un rêve que l'on voudrait poursuivre dans un sommeil trans-lucide; l'éveil désengourdit les membres et on lui oppose une résistance que l'on sait inutile.

Pour s'abstenir du rêve, de ce qui embaume, de ce qui bouge, croît, chante ou brille par l'étendue de la terre et des cieux, il faut une vocation expresse. Que fait de la gloire de Dieu le stoïque qui, entendant la création soulever ses rideaux ou frapper à sa porte, ne lève pas même le nez de ses bouquins au dos raide ? Tout renoncement serait-il négation ? Il ne faut rien outrer, car Jacques écoute avec le chant hardi de l'alouette matineuse *le Cantique du soleil* que le professeur leur a lu en guise de souhait, quelques heures avant le départ, dans la classe en désordre.

* * *

Un matin, Jacques conduisit son père à l'étude du notaire Beauchesne, rue Saint-Pierre. Jacques passa une heure avec lui-même, devant la Banque Provinciale, à muser et à se remémorer sa conversation avec l'oncle Paul. Aucun de ses pressentiments n'avait fui ; on ne dormait plus le sommeil d'autrefois au Verger.

Monsieur Beauchesne reconduisit son client jusqu'à la portière de l'automobile :

— J'ai commencé à rédiger l'acte. Je vous l'enverrai ces jours-ci, Monsieur Richard. Monsieur Voilard m'a suggéré une ou deux corrections depuis notre dernière entrevue, sans importance ; il ne perd pas une maille. Au revoir, Monsieur Richard, et toi aussi, mon beau jeune homme.

Monsieur Richard tira sa montre :

— File, mon homme. Il faut que je sois à l'île avant onze heures.

Il chaussa ses lunettes à monture d'acier et sortit son agenda; son crayon tremblait au gré de la réflexion puis traçait des signes. Jacques admirait la lucidité de cet homme d'affaires à l'œil émerillonné sous les sourcils grisonnants. Son père ne pouvait être la dupe de Lucien Voilard; c'est lui, Jacques, qui perdait la tête.

La voiture laisse la Canardière à gauche et roule vers Montmorency. Des bouffées d'air piquant ronflent contre le radiateur et s'engouffrent par les fenêtres avec un clappement de toile raide; le vent du plein montant, quand il ne vient pas du sud, traîne dans les aulnaies une aigreur de varech qui évoque la mer. Les bordigues aux queues émincées adhèrent à la glaise comme des têtards pétrifiés et têtus qui cherchent leur pâture dans la vase des étangs; les eaux glauques du flux les ensevelissent et charrient vers les claies et les suçoirs la tête olive de l'anguille.

— Plus vite, mon homme, disait Monsieur Richard.

Dans les accotements mous, l'automobile dérapait. Paule crissait des dents:

— J'ai peur!

— Ne fais pas ta maîtresse d'école! grommelait André.

Le tramway de Sainte-Anne sifflait un long sifflement qu'émoussait la frondaison des falaises déchues, et qui se noyait au loin dans l'odeur glaiseuse des battures.

L'auto ralentit et serra le trottoir à main droite. Un ourlet d'écume marquait les progrès de la marée sur la grève, au pied du mur de soutènement. Monsieur Richard retira ses lunettes, passa un mouchoir

de soie blanche sur sa moustache roussie, et jeta un coup d'œil sur la haie de nerprun que le jardinier achevait de tailler. La voiture s'arrêta dans l'allée sablée. En se retournant pour fermer la portière, Monsieur Richard vit descendre près de l'anse aux Canots la motocyclette d'un policier.

Quelques jours passèrent.

Les allées et venues de Jacques sur la route de Saint-Laurent étaient désormais du domaine public. La famille réunie pour les repas, Jacques devenait, d'un accord commun mais non avoué, l'objet d'une conversation où les mots les plus candides recélaient des sens nombreux et patiemment affilés. André, vite interrompu par le regard réprobateur de son père, chanteronnait les premières notes d'une romance popularisée par la radio, et où les mots de « ma douce mélancolie » revenaient en rengaine; et Guy émettait d'un air satisfait une sentence mûrie au plus creux de son mutisme.

Un gentilhomme aux yeux intelligents et malicieux, les cheveux grisonnants et coupés ras sur un front cambré, tenait, comme un capitaine au long cours, le haut bout de la table. C'était le père de Jacques. Ses doigts osseux, aux phalangettes nicotinisées, se joignaient sur le bord de la nappe, tandis que de tout son visage distendu par une journée de labeur sur la grimace des chiffres, il souriait aux bons mots dont il était friand. Il regardait parfois, à l'autre extrémité, Madame Richard occupée simultanément, par un miracle dont elle tenait de sa mère la recette, au service de sa nichée, à la conversation des enfants, aux remarques de son mari, et aux mille problèmes

familiaux que de cent manières elle soupçonnait, devinait, grossissait ou créait de toutes pièces. Elle découpait la chair fumante d'une alose; pour mieux y voir, elle pinçait sur son nez un lorgnon retenu prudemment à l'encolure de sa robe par une chaînette d'argent; le moindre geste un peu brusque précipitait le pince-nez. L'interruption provoquait aussitôt l'offre bénévole de Monsieur Richard:

— Je pourrais peut-être t'aider?

Madame Richard n'écoutait même pas. Une seule tentative de dépeçage, un dimanche midi, avait soulevé, dans le grand plat où fumaient les perdrix au chou, une vague de fond, et projeté par-dessus bord les légumes et le gibier.

Madame Richard avait terminé en beauté le dépeçage, et son époux lui tirait un regard d'envie. Elle plongeait un coup d'œil dans l'assiette de chacun pour s'assurer qu'elle n'avait oublié personne. L'instinct de solidarité avait présidé au choix des places. Près de Madame Richard les deux filles, Monique et Paule, avaient depuis toujours fixé leur siège; les trois garçons occupaient l'autre bout de la table, près du père. De son poste de vigie, rien n'échappait à Monsieur Richard: ni les mains lavées à la hâte, ni les coudes sur la table (il avait une façon à lui de signaler son indignation en tiraillant la nappe sous les coudes du délinquant), ni les cheveux d'André ou de Jacques dressés en crête de coq, ni même, grâce à une intuition dont il se targuait, les chevilles tordues avec désinvolture sur les pieds des chaises. Madame Richard flairait l'intervention de son mari, la prévenait ou tentait de l'atténuer.

Mais sa médiation ne s'exerçait pas souvent, au début des vacances surtout, lorsque les garçons, selon Monsieur Richard, revenaient de la caserne avec des mots et des manières par trop cavalières. D'ailleurs le père de Jacques connaît son métier; Guy, l'adversaire des paroles inutiles, a rarement entendu son père épiloguer à contre-temps. Et ce n'est là qu'un aspect du génie de Monsieur Richard pour le commandement. Quand un membre de l'équipage s'est distingué, le capitaine trouve des phrases qui n'ont l'air de rien mais qui vous mettent le vent en poupe pour quelques semaines.

Ce soir-là, quand l'oncle Paul eut rangé les dernières arêtes, sur le bord historié de son assiette, il demanda soudain:

— Paule, as-tu remis la lettre à ton père?

Paule couvrait sa mère des yeux.

— Quelle lettre? demandait Monsieur Richard, imprudent.

— Paule fait sa mijaurée, dit André.

— Une lettre, dit Paule en retenant son souffle, de la Police de la route.

Monsieur Richard se mordit les lèvres. Jacques regarda son père à la dérobée. Monsieur Richard, les mains jointes, levait un index en signe de protestation et son visage refusait à grand-peine de se détendre. Il plissa le front, ouvrit de grands yeux penauds, et incapable de jouer l'innocence, alluma une cigarette en y mettant un temps infini; il jouait avec son briquet et tortillait sa moustache. Madame Richard, de ses mains, couvrait le bas de sa figure; son regard timoré voletait de Paule à son mari et ne

savait où se poser. L'oncle Paul n'en fait jamais d'autres; sa déconvenue lui donne l'air piteux d'un gamin qui a cassé un carreau en voulant rendre service. Tout le monde a compris, sauf l'oncle Paul, que Monsieur Richard paiera l'amende à la Police de la route pour avoir fait enfreindre à Jacques les règlements de la circulation entre Québec et Montmorency.

Jacques n'avait jamais été aussi attentif que depuis son retour du collège à recueillir les moindres miettes qui tombaient de la table paternelle; elles avaient le goût et le poids du passé. Comme le pays de son enfance, les menus incidents autour de cette table représentaient un esprit et une sagesse, et s'articulaient sans effort sur le monologue du maître, quand on signifiait aux cadets de se taire, et sur le dialogue des époux, ce mouvement de navette à dessin mystérieux sous les yeux amusés ou inquiets des enfants. C'est avec ces détails que l'on fait des hommes. La vieille Marie, avec des chiffons de couleur, fabrique des catalogues qui sont l'orgueil du Verger. Tout chacun peut le tourmenter à qui mieux mieux, Jacques n'a pas le cœur à la réplique. Il regarde, par la porte ouverte du solarium, la photo et le sourire ambigus de Lucien Voilard s'estomper dans le cadre chromé.

— Tu as l'air inquiète, maman, disait le père.

— Ce sont les promenades de Jacques vers la Saulaie, je présume.

Guy avait parlé lentement.

— Voulez-vous laisser mon beau Jacques tranquille! dit Madame Richard en se levant de table.

Elle cherche les yeux de Jacques. Mais le jeune homme n'est plus là; il a filé par la cuisine.

Jacques se dirigeait vers la centrale téléphonique. Il se colletait avec une humiliation d'enfant. Il fallait fuir, fuir n'importe où; un chagrin d'enfant ne doit pas tomber aux mains des barbares, pas même du Verger. Jacques acceptait l'invitation de Maurice et se rendrait au lac des Monts.

CHAPITRE VII

TROIS AMIS REGARDENT LE MONDE

Le convoi s'ébranla sous la traction haletante des deux locomotives, se tordit vers l'ouest, le long de la montagne, et s'enfonça dans l'embrasement du soir. Les madriers mal joints du quai craquaient sous le poids d'un gaillard membru qui saluait les arrivants.

— Bonjour, Ado!

— Bonjour Monsieur Legendre, et bonjour Madame Legendre, et bonjour Mademoiselle Mimi et Monsieur Maurice. . .

La pipe fumante à la main, Ado hésitait; il examinait Jacques.

— C'est l'ami de mon garçon, dit Monsieur Legendre. Il s'appelle Jacques. Jacques, je te présente notre guide.

Ado avait remis son feutre. Il se dirigea vers la voiture. De sa grosse main couleur de terre, il secouait le culot de sa pipe contre la jante d'une roue. Le dernier sifflement de la locomotive s'était perdu au-delà des monts; du bois où il s'était blotti, le silence refluait. Mathieu, le vieux cheval gris, s'émouchait, de la

queue, les cuisses et les flancs, et tournait vers Ado de grands yeux résignés où le soleil mourait.

— Ado, dit Monsieur Legendre, placez cette caisse à l'avant et pas trop au-dessus de l'essieu. C'est pour la cuisine.

Deux jambes trapues, bottées jusqu'au genou soutenaient son corps replet et, quand il parlait, la boucle nickelée de sa ceinture brillait sur sa panse.

— Avez-vous mon sac de voyage ? demandait Mimi Legendre, une blonde au verbe sec. Maman, où est mon sac de voyage ?

— On l'aura oublié dans le wagon.

Maurice gouaillait.

— On a oublié mon sac de voyage. Mon nécessaire de toilette. . .

— Le voici, Princesse ! Tenez, Ado.

— Faudrait bien franchir le bois avant que la noirceur prenne, disait Ado. Le portage est pas mal tirant cette année pour des gens de la ville.

Mimi, qui avait reçu l'ordre de monter à l'avant avec Ado, s'était assise sur le banc arrière avec sa mère. Pour la punir de sa petite rébellion, Monsieur Legendre prenait près d'elle le plus d'espace possible.

— Et tu es heureuse, disait-il, goguenard. Si Noël Angers était venu, c'est sur mes genoux que je t'aurais prise, Princesse.

— Monsieur Noël ne vient pas ? s'enquit Ado.

Ado se rappelait le garçon robuste qui, l'an dernier, entraînait Maurice à longueur de journée dans les lacs des sentiers.

— Il arrivera demain, reprit vivement Mimi.

— Demain, Mimi? demanda Maurice, sans se retourner.

Mais on savait qu'il souriait. Madame Legendre soupira. Elle n'aimait guère Noël Angers, à cause de Mimi surtout.

Le cheval obliqua vers la gauche, s'engagea dans un chemin de desserte bordé de souches noires et disparut dans le long crépuscule du nord. Le chef de gare, les poings aux hanches, écoutait le cri-cri des bandages d'acier sur le sable et, par saccades, la voix aigrette de la Princesse aux cheveux d'or.

On arriva chez Ado. La voiture remisee, le guide organisa son monde.

— Les petits jeunes gens, voici votre butin!

De son chapeau tendu au bout du bras, il leur indiquait leur part: deux havresacs et quatre sacs de voyage.

Pendant le trajet de la station à la maison d'Ado, Jacques n'avait pas trouvé un mot. Il aspirait à pleins poumons l'odeur de la montagne, l'attraction des pays nouveaux et la promesse d'aventures insoupçonnées. Encore tout fier de sa révolte, la botte posée à plat sur une pierre, il croyait que le monde lui appartenait.

Les conquêtes de la violence ont peu de durée. Un brin de mil entre les dents, le jeune homme sent remuer au fond de lui un malaise qu'il connaît bien pour l'éprouver chaque fois qu'il laisse, serait-ce pour une nuit, sa chambre du Verger. Le malaise, ce soir, fait tache autour de lui comme les amoncellements de pierrailles et la horde des résineux au fond du défriché. Il observe la forêt, les abatis qui le cernent, les choses, les êtres, Maurice, son ami, mués en

étrangers par une puissance aveugle attachée à ses pas.

Ado prit la tête de l'expédition. On tira la dernière barrière, que l'on assujettit d'un cerceau. Monsieur Legendre fermait la marche, sac au dos, une caissette sous chaque bras, incapable de se défendre contre le bourdonnement et la morsure des moustiques.

— Regardez où vous marchez, la compagnie! lançait le guide.

Un bois-pourri qui traînait sa complainte dans les rapaillages se tut à leur approche et l'obscurité du sous-bois happa les voyageurs. Ado gravissait le premier raidillon du chemin d'hiver raviné par des pluies récentes. A tout instant le sol s'écroulait entre les racines tendues comme des collets, et une pierre dévalait la pente avec un bruit clair bientôt amorti par la terre détrempée. On voyait à peine ses pieds dans les ornières, on ne parlait pas; Jacques entendait monter son chagrin comme à l'île, au début des vacances, quand il se condamnait à rejoindre pour la soirée le groupe de jeunes gens qu'il avait en horreur. A la demande de Monsieur Legendre, Ado s'arrêtait au haut des escarpements et l'on prenait quelques minutes pour souffler; on humait la senteur capiteuse des fougères mêlée à des relents de pourriture végétale. Puis on repartait:

— Attention, une fondrière!

Et la caravane ondulait tandis que la voix du guide s'éteignait sous la ramure. Entre deux exclamations d'Ado et le froissement d'un rameau contre une épaule ou contre un sac, l'eau du ru tintait sur les cail-

loux de la ravine et des billes pourries s'effondraient sous les semelles cloutées. Le chemin qui allait se rétrécissant tourna au nord et reprit sa montée pénible vers le col.

Jacques marchait les dents serrées, prêt à toutes les courbatures pour noyer dans le sommeil le poids de son amertume. Et peut-être, malgré tout, la délivrance l'attendait-elle au bout de ce sentier interminable. Dans la sente que les branchages et la nuit étouffaient, ils avaient renoncé à voir et serraient en silence l'ombre qui se mouvait devant eux. Des gaulis les griffaient au visage qu'ils n'avaient plus le désir d'écarter; la fatigue leur raidissait les reins, et quand ils se relevaient d'une chute dans l'obscurité, leurs mains glissaient sur les troncs poisseux des bourbiers.

— Un dernier coup de cœur, la compagnie!

La pente cédait sous les bottes; la ramée se troua, les sous-bois bleuirent et sur les souches brilla la blancheur crémeuse des fongosités.

— Nous aurons de la clarté pour passer le marais, dit Monsieur Legendre.

Il était en nage, et ses yeux ronds reflétaient le firmament entre les cônes givrés des épinettes. Jacques sentit le regard de Maurice se poser sur lui, et pour donner le change, pensa tout haut:

— Comme les étoiles sont lointaines!

Il fallait tendre le cou pour les voir. Et telle était l'immensité de ce ciel nordique qu'au-dessous, la forêt, un instant triomphante, rampait comme les pousses des buissons. Ils foulèrent bientôt un chemin plat qui ployait sous les bottes, comme un matelas

visqueux, et se détendait dans un bruit de succion. Les canots, tirés de sous les aunes par Ado, laissèrent derrière eux le fouillis des joncs, où les rainettes apeu-rées avaient repris leur coassement. Les grenouilles chantent la nuit sur la grève de l'île, et André les entend qui dort dans la grande chambre aux deux fenêtres, derrière les cils baissés des persiennes, près du lit vide de son frère.

Le lendemain était un dimanche. Au petit matin, le rire frileux du huard éveilla Jacques sous les couvertures, entre les draps qui embaumaient le sapin. Un plein jour opalin cherchait où se poser, et des écharpes de brume plaquaient des bancs de neige aux flancs des Laurentides; les rayons dorés qui couronnaient les sommets descendaient vers les lacs et de grosses gouttes dégouлинаient du toit.

Jacques serait seul. Il ne verrait pas Madame Richard s'apprêter pour la messe dans le bourdonnement joyeux du Verger; il y aurait de la musique à la Saulaie ce soir. Cette pensée faisait mal comme le premier réveil dans le dortoir de septembre. Jacques ne redoutait pas la solitude, il avait toujours tâché de l'estimer à son juste prix, mais ce matin, la solitude qui tenaillait le jeune homme paraissait vide de toute promesse. Il ne dirait jamais qu'il souffrait; ça ressemblait trop aux livres. Et ce n'était, après tout, qu'une petite fille qui le tourmentait ainsi. Car le malaise d'hier s'était précisé au cours de la nuit. Maurice, les mains sous la nuque, regardait de son oreiller le jeune homme à la fenêtre.

— Nous y allons ?

Les garçons courent se jeter à l'eau. Ils nagent vers le large, dans une onde froide et remuante, dans un vert d'émeraude qui entre en effervescence à leur contact et émet à gros bouillons une lumière sublimée; ils reviennent lentement vers la rive pierreuse où des maubèches trottaient à petits pas précieux. Quelqu'un tente manifestement d'allumer le poêle. C'est Monsieur Legendre. Quand Monsieur Legendre franchit la porte du chalet, les femmes évacuent la cuisine. Cet avocat aux lèvres purpurines a étudié les codes de l'art culinaire, et entend soumettre à des plaisirs raffinés le palais sceptique de ses hôtes. Jacques a songé à lui offrir un fromage de Saint-Pierre, mais comment s'imposer à tout un wagon avec ce produit infect ?

Monsieur Legendre versa le café dans des bols à fleurs bleues que l'on tenait à deux mains. Ado était parti du matin pour chez lui. Mimi, qui avait d'abord refusé de se lever, sortit de sa chambre, morose, alors que Madame Legendre proposait :

— C'est dimanche; nous allons dire le chapelet sur la véranda.

Une dizaine de pins plongeaient leurs racines dans un sol roux moucheté d'or; leurs cimes ajourées à l'infini scintillaient dans le soleil comme des cierges. Monsieur Legendre et les garçons répondaient à voix forte, non sans confusion, Mimi, assise à l'écart, par bribes; elle regardait les grains de nacre glisser sous le rose artificiel et pointu de ses ongles. Le bourdonnement des insectes et le chant espiègle de la mésange casquée de noir, les premiers aromes dégagés des bocages par la chaleur matinale et fleurant la résine,

emportaient la prière à la Vierge et célébraient la gloire du Christ ressuscité: « Il est ressuscité; il n'est plus ici. » Jacques regrettait presque sa tristesse de la veille, sous les voûtes croulantes de la forêt, dans les ténèbres et la boue.

* * *

A deux heures, les garçons quittèrent la pointe; ils déféraient à la suggestion de Monsieur Legendre:

— Nous pêcherons demain dans le trou de la Cascatelle. Il faudrait voir si la chaloupe du garde-forestier est toujours au bas du portage.

Le canot obéit par à-coups à la poussée des pagaies; les muscles oublieux ne retrouvent que lentement la coordination parfaite des mécanismes. Les deux amis, qui ne parlent guère, touchent, écoutent, épient tout; ils s'approprient tout et oublient pour quelques heures que l'ombre de l'étranger ronge ce pays de lumière.

Lorsque Maurice et son compagnon eurent franchi le portage de l'Original et atteint le lac Montclair, ils glissèrent leur embarcation entre les troncs morts aux membres tortus; les pagayeurs manœuvraient prudemment entre ces herbes surnoises, et de la proue, écartaient sans les heurter les paumes vertes des nénuphars. Le martin-pêcheur, de sa grosse tête hérissée, regardait les jeunes audacieux violer la frontière de son royaume. La brise, devant eux, façonnait par milliers des nymphéas d'argent dont l'éclat chavirait et renaissait sans fin; l'onde s'apaisait au toucher des pagaies, et les mouettes couvraient d'arabesques blanches le sillage radieux. Peu à peu les vibrations

discordantes s'étaient fondues et la fine ossature frissonnait de docilité. Jacques et Maurice, libérés, allégés, pagayaient sans dire mot; à certains moments, les deux amis doivent garder le silence sous peine de discord; leur amitié, aussitôt récompensée, se nourrit de ces instants féconds.

Ils arrivaient à l'anse au Griffon. Maurice tira le canot sur le terreau et, à la course vers le lac des Quatre-Sœurs! Pendant cinq minutes leurs pieds effleurèrent avec un plaisir rapide et silencieux le trèfle ras veloutant la sente de portage; le soleil dans les clairières étroites et bruissantes comme des ruisseaux dorait les mousses et les carillons roses des linnées. Ils gagnèrent une éminence et s'assirent côte à côte sur une souche, les jambes ballantes entre les cépées, l'œil et l'oreille au guet.

En contre-bas, la barque cadennassée du garde reposait son mufle sur un tronc duveteux à demi enfoui dans la vase; le murmure de la Cascatelle frissonnait jusqu'à la poupe et s'éteignait à l'ombre de la lourde embarcation. De là, les jeunes gens prenaient en enfilade le couloir des Quatre-Sœurs, un fiord de trois milles, dont les glaciers avaient fourbi les rives; avec sa haute montagne au bout, le lac était une invitation au voyage, et Jacques se tourna vers Maurice.

— Tu es fou. Il est cinq heures. Et je connais mal les sentiers.

— Nous nous hâterons... Nous ne pouvons plus reculer.

D'une traite ils coururent chercher leur canot et partirent à la découverte. Au fond du lac des Quatre-Sœurs, une affiche broquetée à un chicot de

bouleau et dont les couleurs flambaient, leur indiqua la percée de la futaie. Ils franchirent une fougeraie, dont les frondes géantes leur glissaient sous l'aisselle et s'élancèrent à l'escalade. Une lumière blonde enrobait les troncs du merisier, scintillait aux frisures, et coulait sur les feuilles mortes en mares capricieuses. Jacques et Maurice, par un raidillon en corniche bordé de bleuets et de cornouillers, atteignaient au sommet de la montagne.

Aussi loin que le regard allait, une contrée sauvage que les poudreries de l'hiver trouvaient gelée jusqu'au plus profond de ses rocs, palpitait sous les effluves d'un soir d'été. Une verdure touffue, madrée de noir, berçait la grisaille perlée de ses crêtes et battait à pleins bords la côte bleuâtre de l'horizon; un ressaut des tons sombres, des dépressions prolongées et blafardes comme le creux d'une lame, signalaient la présence des lacs épars dans cette immensité. On se sentait perdu. Et l'on voulait aller plus loin, vers les eaux que l'on devinait là-bas, là-bas. Jacques songeait à saint Roch le voyageur, qui a laissé sur une pierre de l'île, en plein champ, l'empreinte de son pied et de son bâton. La légende prenait ici un ton plus solennel. Aux dernières heures de la création, les anges avaient peut-être parcouru cette partie du domaine paternel et fait jaillir sous leurs brodequins d'azur le semis des ruisseaux et des lacs.

— On dirait que la forêt se recueille et chante des hymnes.

Maurice ne répondait pas. Des insectes tenaces foraient l'écorce argentée de la pruche qui ombrait

le visage des deux amis. Engageraient-ils un dialogue ? Et jusqu'où ?

— Nous avons manqué la messe ce matin, continua Jacques, et nous ne nous en sommes pas aperçus. Nous avons beau, un gros missel sous le nez, suivre la messe dans l'église de l'île, nous n'y comprenons pas grand-chose, un peu comme les paysans à l'orgue que nous trouvons ridicules parce qu'ils s'enfargent dans les mélodies grégoriennes.

Il regarda Maurice.

— Que pouvons-nous faire de plus que suivre la messe dans notre missel ? Tu compliques tout, Jacques.

— Toi aussi, tu compliques tout, dans l'autre sens. Nous pourrions chercher Dieu avec plus d'ardeur. En arrivant ici tout à l'heure, tu n'as pas eu l'impression que Dieu nous touchait l'épaule, comme un père ? Dieu nous rejoint quand il veut, Maurice, nous ne pouvons pas lui échapper. Mais je crains que lui nous échappe.

— Il ne faut pas faire violence à son œuvre.

— Rappelle-toi la première lettre de Pierre Morand. J'ai perdu vingt ans de ma vie. Je dois recommencer à chercher, comme un ignorant, un Dieu que l'on ne m'a pas appris et que je n'ai pas déifié avec assez de passion. Il me faut secouer les formules comme les vieilles boîtes d'un grenier pour entendre ce qu'elles contiennent, brûler les images dévotes, la piété douceuse, tout ce qui empêche le vrai visage de Jésus de se manifester.

— Pierre n'a jamais eu de mesure.

— Tu ne penses pas comme lui ? Tu as peur de l'aventure, Maurice. . .

— Je sais que nous sommes des médiocres. Nous sommes des bourgeois, de sales bourgeois, béats, médiocres dans leurs sentiments et dans leurs relations avec Dieu et avec les hommes. Nous sommes médiocres dans le péché. . .

— Et dans le repentir.

— Nous méritons la vie éternelle à force de ne rien faire.

Maurice a toujours aimé voir jusqu'où il peut aller. Il poursuit, le sourire amer :

— Heureusement, nous sommes des gens cultivés. Nous lisons, nous citons, nous récitons, nous ne vivons pas. Des gens de notre acabit feraient d'excellents professeurs.

Maurice, Maurice tu prends encore une fois le chemin de l'ironie. Où veux-tu que cela mène ? On te demande un peu d'amour et tu réponds par le sarcasme !

Un nid de loriots se brandille dans l'azur, et la plainte du merle interrompt le bruissement crépusculaire de la forêt, comme le choc mat des gouttes sur le feuillage mouillé de l'érable. Le silence de son ami oriente Maurice vers un sentier moins décevant :

— Et l'atmosphère que nous respirons, peux-tu l'assainir avec toute ta bonne volonté ? Peut-être avons-nous à figurer sur un palier inférieur ; notre pitance est matérielle. . . Mais tu me fais déraisonner. . .

— Pierre se serait trompé ?

— Peut-être.

Les deux amis descendirent. Ils quittèrent les trembles du sentier et rabattirent dans le chemin d'hiver, une cavée gorgée d'eau, frangée d'osmonde et de jeune mélèze, et débouchant sur une tourbière. Jacques et Maurice allaient tête basse, au pas redoublé; les éponges blanchâtres des sphaignes se dérobaient sous leurs pieds, et leurs bottes alourdies crevaient les feuilles joufflues de la sarracénie pourprée. Lorsqu'ils entendirent le murmure de la Cascadelle, un frisson les tira de leur torpeur. Ils ne distinguaient plus les prêles et les fleurs pourpre des kalimias, et sur le lac, les moires violacées se rétrécissaient et se résorbaient dans le couchant. La montagne derrière eux s'affaissait dans la brune, comme un mulon au bout d'un champ annuité.

— Quand as-tu songé à tout ça pour la première fois ? demanda Jacques.

— En écoutant les Castonguay. Ils jouent au croquet, les Castonguay, par groupe de quatre. Je les entendais de ma fenêtre : des discussions sans fin pour savoir si Hector ou Aline avaient, oui ou non, perdu leurs droits ! A onze heures, le soir, ils se chamaillaient encore sur la véranda. Le lendemain, en classe, l'abbé Génin nous lisait du Péguy. Et j'ai compris, à une inflexion de sa voix et au souvenir de la partie de croquet, ce que depuis six mois il tentait de nous inculquer : notre monde à nous c'est un carré de terre battue, clôturé, où nous poussons des boules, et où pousser des boules suscite assez de problèmes et de drames pour nous satisfaire.

— Nous pourrions nous évader.

— Est-ce que cela en vaut la peine ?

— Il faudrait sortir de là, nous transplanter dans un cadre neuf pour forcer dans leur dernière retraite tout ce que nous avons de facultés adaptives. Crois-tu qu'un missionnaire ne s'oblige pas à découvrir un autre aspect du monde et de lui-même ? Perdu dans la brousse. . .

— La brousse, c'est la fuite. C'est ce que je reprocherais à Pierre, d'avoir fui. Il s'apercevra vite que le lieu n'y fait pas grand-chose et qu'on est souvent plus exposé à l'accoutumance dans le cloître que dans le monde.

Il regardait la pagaie s'enfoncer dans l'eau grise.

— L'abbé Génin a une façon plaisante de nous enseigner cette vérité ; ce n'est plus une jeunesse, l'abbé Génin, mais il aime les mots qui ont du corps. Il regarde le plafond, par-dessus ses lunettes, et dit sur un petit ton académique : « Contrairement aux données de la biologie, tous les milieux sont favorables à la floculation des gens satisfaits. » Je n'ose blâmer Pierre parce que je ne me sens pas le courage de me tirer les membres un à un de ma glu. Du moins je sais que la glu me tient. N'est-ce pas quelque chose ?

Et il ajouta entre haut et bas : Jacques, mon ami, qui de nous le premier forcera les murailles de Jéricho ? . . .

Ils pagayaient en silence. Des vaguelettes mécontentes souffletaient la toile carmin de la proue. Au chalet, pas une lumière. Une forme se dégagait de la véranda et descendit vers l'appontement ; les cheveux défaits, drapée dans un kimono imprimé, Madame Legendre dit à Maurice :

— Vous n'êtes pas raisonnables. Où êtes-vous allés ?

— Nous avons découvert le monde, maman ! Les chevaliers du Roi Arthur n'ont pas reçu de plus beaux fiefs.

— Quelle folie !

— Noël n'est pas arrivé ?

— Non. Venez prendre une bouchée. Vous deviez avoir la tremblotte, Jacques, à jeun depuis midi. Si votre mère vous voyait.

Elle avait repris le ton dolent. Jacques murmure dans son for intime : Madame Legendre, il faut de temps à autre faire des choses qui n'ont pas de bon sens.

Ils allaient derrière elle. En mettant pied à terre, ils avaient senti la fatigue, blottie au fond du canot, leur monter dans les jambes ; ils étaient courbatus. A l'est, des lambeaux de nuages pommelés s'agglutinaient sous la poussée d'un vent humide, et le long du sentier, les pins inquiets berçaient un soupir dans leur cime endormie.



Peut-être valait-il mieux demeurer dans son milieu et tenter de le soulever comme une pâte par le ferment durable d'une vie révoltée. Mais qu'est-ce que ce projet signifiait ? Travailler coude à coude avec des êtres huileux comme Lucien ? Pauvre avenir ! Quant à tourner en rond avec une Madame Legendre, comme des canards dans une mare, cela ne fait guère pousser les ailes. Elle (il voulait dire : Louise) ne serait pas

une petite bourgeoise. Jacques l'entraînerait sur le Mont des Quatre-Sœurs et elle, en retour, quelle douceur ne prêterait-elle pas aux gestes anguleux du jeune homme et quelle ferveur contenue à ses révoltes ! Il partirait demain, oui demain, s'il le pouvait.

Les mains nouées sur la poitrine, Jacques, qui poursuivait les pensées de la veille, n'entendait pas le toit goutter sous la pluie ; les feuilles frissonnaient comme un papier que l'on froisse et un jour hargneux s'immobilisait à la fenêtre. Jacques, au chaud sous les couvertures, se rendormit.

Il bondit. Une crampe au pied qui monte d'un orteil pincé. Un grand éclat de rire fusa dans la chambre des jeunes gens, et Jacques reconnut Noël Angers, perdu dans un tricot emprunté au guide et qui lui descendait jusqu'au bas des cuisses. Noël était pieds nus, le pantalon de coutil relevé sur les mollets ; l'eau dont il était transpercé lui coulait le long des jambes et marquait dans le bois du plancher l'empreinte de son passage.

— Que viens-tu bardasser ici, Noël Angers ?

— Le train était en retard hier soir ; j'ai couché dans la chambre à donner, chez Ado. Je ne pouvais tout de même pas moisir là. Ado est venu avec moi ; il est dans la cuisine à se sécher.

Noël montre ses pieds et dit :

— Je me suis déchaussé pour ne pas salir le chalet. Quel temps pourri !

Madame Legendre parut dans l'embrasure de la porte, les cheveux roulés sur des bigoudis :

— Noël! Vous salissez tout mon plancher! Enlevez-moi ce linge mouillé, et vite. Pendant que vous vous habillerez, mon mari vous versera une larme de cognac dans votre café; ça vous stimulera. Venez.

Les roulades de Noël secouent la chambre voisine; les *Noces de Figaro*, *Lucia de Lamermoor*, *Tannhäuser*, le répertoire y passe.

Toute la journée, il pleuvina. Madame Legendre avait soigneusement clos portes et fenêtres et allumé un feu dans la cheminée. Une pluie fine et persistante sur un chalet isolé des Laurentides est une invitation à se recueillir, et à observer de plus près l'âme qui s'abrite sous l'écorce des hommes.

Monsieur Legendre s'affairait dans la cuisine autour d'une soupe à l'oignon. Il avait interdit à tous les habitants l'entrée de son laboratoire; seul Ado, parce qu'il se taisait, avait obtenu droit de cité et réparait des engins de pêche en fumant à longues tirées. Jacques regardait Maurice, en pantalon et chemise brune, affûter une hache sous l'appentis. Plus d'horizon, plus de montagne; quelques pins qui enfilèrent des perles sur leurs aiguilles, un chalet à la fumée rabattue par des paquets de pluie, un flot de terre molle collant aux semelles et que l'on se figurait à la dérive sur la mer.

— Le train de Québec, à quelle heure passe-t-il?

— A cinq heures. Tu ne songes pas à partir?

Jacques, au vrai, rougissait de son propos. On ne pouvait pas condamner Ado à une nouvelle promenade dans la boue de la coulée, sous la flagellation mouillée des éricales. On n'avait pas même organisé une excursion de pêche encore. Et il ferait bon de courir l'aven-

ture avec Noël: un ami violent, discoureur, moins capable de compréhension que Maurice, moins éclairé sur lui-même et sur les autres, mais d'une franchise que l'abondance des mots et des gestes ne pouvait suffisamment exprimer. D'ailleurs il ne fallait pas céder à une nostalgie d'enfant gâté, non, ne pas céder. Tout de même, les jours de vacances s'écoulaient. Lucien rôdait-il toujours autour du Verger? Et qu'avait pensé Louise du départ de Jacques? La désolation l'enveloppait de nouveau comme les rideaux de pluie sale. Maurice ne le regardait pas. Il connaît son ami.

— Ça passera avec le mauvais temps. Attends au moins jusqu'à vendredi. Ado ira chercher Lucie à la station.

— Qui ça Lucie? Une amie de Mimi?

— Lucie Tessier, plus ou moins une amie de Mimi. C'est moi qui ai insisté.

Il examinait le tranchant humide de la hache:

— L'oncle de Lucie sera nommé Lieutenant-Gouverneur à l'automne. On peut rencontrer tant de monde à Spencer-Wood.

Il dit ça comme il dirait: Les classes commencent demain.

Tout en comptant les mailles d'un tricot compliqué, Madame Legendre guignait, à travers la fenêtre du vivoir, Mimi et Noël qui devisaient sur la véranda. La tête appuyée à contre-jour, Mimi écoutait le récit du jeune homme; elle riait et ses dents brillaient par éclats entre ses lèvres rouges. Noël narrait son voyage matinal avec Ado; il décrivait le malaise de tout le corps rejoint sans pitié par la pluie à travers les vête-

ments tièdes, le dégoût quand, sur les rives du marécage, il avait enfoncé jusqu'à la cheville dans une boue noire, puante, et senti sur la peau de son pied le contact de ce jus empoisonné. La voix et les mots de Noël conféraient aux choses un sens et une chaleur particulières. Maurice, accoudé à la balustrade de rondins croisés, soupesait, sans qu'il y parût, le poids des paroles échangées entre sa sœur et son ami.

Madame Legendre songeait : Pourquoi Monsieur Legendre et Maurice avaient-ils insisté pour que l'on invitât Noël Angers ? Ils étaient entrés dans le jeu de Mimi. Madame Legendre redoutait ce garçon outré, découplé, dont la tête s'articulait sur de gros muscles rétifs ; le cœur, à la moindre secousse, poussait des bouillons de sang vermeil et copieux.

Un incident allait bientôt la rassurer.

Le soir, la bruine cessa. Les bancs de brume se déchirèrent comme une bâche et les aiguilles de pin rosirent au pied des troncs délavés. Un monde de roche, de forêt et de montagne émergeait avec peine de l'humidité stagnante ; on eût dit que l'univers se recréait dans les fumerolles de volcans apaisés par les eaux. Au souper, on agita le projet de la Cascatelle. Monsieur Legendre, les doigts dans les baisures odorantes d'un pain de ménage qu'il tranchait avec volupté, demanda tout-à-coup :

— Noël Angers, avez-vous déjà mangé une tarte à la frangipane ?

— Oui, je crois, une fois, dans un restaurant. . .

— Non, mon cher, non, vous n'avez jamais mangé une tarte à la frangipane. Vous goûterez ce soir pour la première fois à ce mets des rois.

— Et vous, Monsieur Legendre, avez-vous déjà tâté d'une omelette baveuse ?

— Je dois avouer que je ne réussis pas cette omelette-là.

— Il n'y a personne comme Noël pour mijoter une omelette baveuse, papa. Il faudra lui passer le tablier demain matin avant de partir pour la Cascatelle. Savez-vous que Jacques songe à nous quitter ?

— Qu'est-ce qui vous presse, Jacques ? s'enquit Madame Legendre.

Et Noël qui ne redoute jamais un mot de trop :

— Sans doute un récital à la Saulaie.

Mimi était mécontente.

— Je ne sais pas ce que vous leur trouvez de drôle à ces petites Beauchesne, à Louise surtout.

— Mais je ne lui trouve rien de « drôle », Mimi, murmurait Jacques dans un sourire ironique.

— Elles n'ont rien de bien excitant.

— Rien d'excitant, reprit Maurice en écho.

— Alors qu'avez-vous à vous extasier comme des dévots devant elle ? Vous devez être terriblement jaloux l'un de l'autre, dites ?

Jacques répondit en pesant les syllabes :

— Louise est une femme, Mimi.

Et Maurice, impertinent :

— Une vraie femme. Évidemment, poursuivait-il en dégustant son thé, cela ne s'apprend pas dans les magazines.

— Maurice ! supplia Madame Legendre.

La querelle vieille de toujours montrait de nouveau ses ongles pointus.

Maurice se tut mais Noël revint à la charge :

— Vous, Mimi, vous préférez le gabarit américain ou anglais ?

— Nous voici aux prises avec les jeunes nationalistes ! dit Monsieur Legendre.

Il manie ces mots avec une espèce d'horreur, comme Mimi touche du bout des doigts aux vers et aux hameçons ; il dirait anarchistes, communistes, qu'il ne craindrait pas davantage de salir ou d'écortcher ses mains roses.

— Là-dessus, nous sommes d'accord, dirent les trois jeunes hommes en se jetant une œillade. Moment précieux qui marquait une consécration nouvelle de leur amitié.

— Vous êtes de l'école avancée. Paul Bouchard, c'est de votre école ?

— Nous pouvons admirer Paul Bouchard, répondit Maurice. . .

— Non, pas toi, dit Noël à la volée. Quand tu commences à distinguer, tu n'en finis plus.

— Le parti de la violence, continua Monsieur Legendre.

— La violence, la violence ! reprit Noël échauffé. Si Bouchard était un violent, voilà beau temps qu'il aurait embrigadé des chemises écarlates et exécuté quelque beau dynamitage !

— Vous préconisez la violence, Noël ?

Monsieur Legendre grognonnait.

— Oui. Vous savez ce que l'on fait avec les brigands sans foi, ni loi, ni conscience, ni peur, ni remords, ni entrailles ? On leur passe en douce un nœud coulant. Pas d'arrangement à l'amiable, pas d'arguties, pas d'ergotages, des actes, Monsieur Legendre, des actes !

Les forbans, qu'ils soient internationaux ou nationaux, croyez-vous qu'il vaille la peine de parlotter avec eux? Ils ne lisent pas les brochures de la Ligue de Tempérance! Des pierres dans leurs carreaux, et vous allez les voir déguerpir, ces messieurs.

Madame Legendre effarée regardait son mari, puis les jeunes gens; Jacques et Maurice admiraient la fureur de leur ami.

— Assieds-toi, Noël, tu t'épuises.

Noël s'enivre de sa profusion verbale et donne à son adversaire le temps d'appointer une réponse. Mimi en profite:

— Vous avez de la verve, Noël. Seulement, un garçon qui redoute de se mouiller les pieds en traversant une grenouillère ne doit pas s'exposer au bâton de la police.

Noël essuie la raillerie sans broncher et consulte Maurice des yeux; il tâche manifestement à sauver l'essentiel de la politesse.

— Vois-tu, ma chère Princesse, fit Maurice très calme, il y a des actions, de belles histoires, que l'on conte aux petites filles pour les amuser; les autres, on ne les raconte pas, on les pose.

— Je ne vous savais pas si fanatiques.

Ça ne va pas bien. En désespoir de cause, on quitte la table et les propos dangereux.

— Elle n'est pas mauvaise, votre tarte, dit Ado pour combler le silence, mais elle ne nourrit pas beaucoup. Ma femme fait une tarte à la mélasse, Monsieur Legendre, vous devriez goûter à ça. La prochaine fois que je vais à la maison, je vous en apporte une.

La proposition d'Ado ne dissipe pas toutes les brumes du vivoir. Il faut plus que la nourriture pour donner la paix aux hommes.

Quand on eut terminé les préparatifs de l'excursion, il fallut bien se réunir autour de l'âtre. Noël, plongé dans la lecture de *Menaud*, ravivait sa ferveur.

— Que lisez-vous de si intéressant ? demanda Mimi.

— Oh ! pas grand-chose : un livre canadien.

Madame Legendre s'interposa :

— On dit que vous lisez agréablement, Noël ?

— Oh ! Madame. . .

— Pourquoi ne nous liriez-vous pas un chapitre ?

— C'est ça, c'est ça ! Lis-nous un chapitre, Noël.

Monsieur Legendre, dans son fauteuil de rotin, haussa les épaules avec indifférence.

— Je vous lirai la noyade de Joson.

Noël serait capable de grands éclats ; les larmes ne lui coûteraient guère, mais il ne recherche pas l'effet. Il lit posément, sans tension. Son effort vise, en s'agrippant au texte, à maîtriser les réserves sonores et lyriques dont il n'entend user qu'à bon escient. Le timbre de sa voix passe au grave à mesure qu'il progresse dans la tragédie de Joson. Il pénètre sous la tente avec les draveurs lourds de travail et d'ennui, le cœur gros des pays d'en-bas. Le feu attise des rêves au creux des visages fourbus, et le violon d'Alexis geint comme le bois vert qui chuinte dans la flamme ; l'archet court à toute allure sur les cordes, à la poursuite d'un espoir impossible ; le destin a fixé le jour et l'heure de Joson. Que les billes se heurtent avec fracas maintenant dans l'écume mauvaise de la rivière,

qu'elles dressent une embâcle où Joson montera pour mourir: Noël a tout préparé pour le sacrifice.

Après la nuit de veille avec Menaud, on s'achemine vers le village et vers la maison du vieux draveur où Marie attend le corps de son frère. « Alors un cri déchirant ébranla les murs et tout le silence de Mainsal. La sœur de Joson sortit... se retourna contre le chambranle, et son cœur se mit à battre comme un marteau funèbre annonçant l'entrée de la mort ».

Noël referma le livre sans bruit. La grive avait entonné son chant vespéral dans la paix des fourrés, et les trilles des pinsons qui s'ébrouaient sous les feuilles mouchetaient de notes claires la gravité de sa cantilène. Les jeunes gens se taisent. Mimi regarde le feu lécher les grosses pierres rondes, comme la rivière apaisée; elle écoute le grincement des roues dans le chemin de Mainsal. Monsieur Legendre tient sa pipe éteinte dans ses mains et Ado, près du bûcher, dit après un long silence:

— Il faudra que je demande à la mère de l'acheter, ce livre-là.

Mimi ne peut nier que Noël ait une bien belle voix. Tandis que Madame Legendre ranime la lampe qui commence à charbonner, Jacques sort sur la véranda; des bouffées d'air chaud rampent comme des brumes dans les sous-bois et une chaleur mouillée s'appesantit sur les monts. Les constellations s'allument entre les nébuleuses, la Grande Ourse, le Serpent, l'étoile polaire, le firmament de l'île. Lorsque la brise hale-tante s'englue dans les pins aux dernières heures du montant et que l'île s'endort dans sa touffeur humide

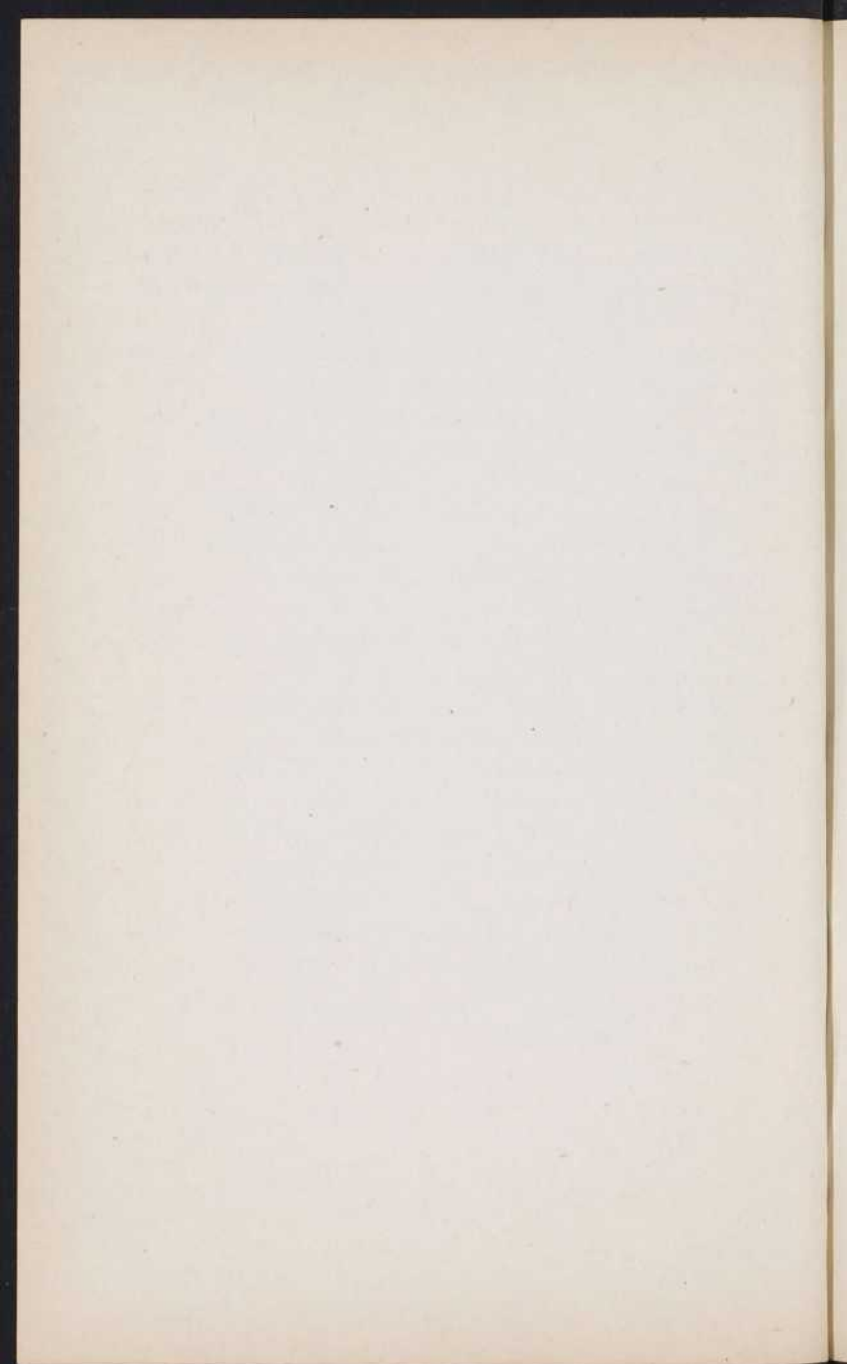
et bleutée, la moiteur des grèves perle aux rideaux et aux draps du Verger; on ouvre les persiennes toutes grandes sur la nuit, sur le linon neigeux que les étoiles du nord tendent dans l'azur pour bercer le sommeil des hommes.

Le lendemain, Mimi a refusé de monter dans le canot de Maurice et de Noël.

Vendredi, Jacques dit au revoir à ses amis. Monsieur Legendre lui a remis de l'argent pour acheter, en passant à Québec, deux exemplaires de *Menaud*: un pour Madame Legendre et un pour Ado.

Et maintenant, Jacques retourne au Verger. Il a trop escompté de cette fugue. Sa souffrance, celle du premier matin au lac, celle qui ne l'a pas quitté et qui n'a rien de vague, court devant lui comme la blessure d'un soldat qui redescend du front vers les cités.

A l'île, il a retrouvé la solitude du lac des Monts. Voilard est à l'hôtel pour la fin de semaine et Monsieur Beauchesne, qui prend ses vacances, voiture son monde sur les routes de la Gaspésie; la Saulaie est fermée pour quinze jours. Jacques et Noël passent parfois près de la villa aux contrevents rouges, et ils s'entretiennent avec le jardinier des Beauchesne. Les épilobes, le long des clôtures, dressent des buissons de torches pourprées, et les jours s'accourcissent sur la pointe de l'île.





LES FRUITS

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

3100101189
3100102-111A2

CHAPITRE VIII

DOUBLE ESSAI DE COMPROMISSION

La cloche sonnait pour l'avant-dernière fois.

Jacques avait quitté la salle de douches et, campé devant la glace qui surmonte le lavabo, il séparait les touffes folles de sa chevelure. Il s'avisa, à la légèreté de son veston ballant, que son portefeuille de cuir noir n'était plus là; il continua de se peigner tout en examinant le sol autour de lui. Dans la salle de douches où il courut, sous les paillassons du gymnase, rien. « Quelqu'un l'aura ramassé; on y trouvera la dernière lettre de maman à mon adresse et on me le remettra. »

Le Père Dreux, surveillant général, avait piqué la cloche. Jacques blêmit tout à coup; il avait l'impression d'un regard braqué sur lui par les condisciples et les maîtres silencieux. On trouverait dans le portefeuille une lettre de Jacques à Louise. Marc Richer, un externe, se chargeait du courrier clandestin. Elles étaient bien anodines les quatre pages que Jacques avait relues plusieurs fois (s'interdirait-il une bonne fois ce retour défiant contre lui-même ?) Ano

dines ? Il faudrait voir. « Toute correspondance subreptice amorcée, engagée ou poursuivie avec des personnes non autorisées et par des voies autres que celles de la Préfecture doit être considérée comme un cas d'exclusion. » Le règlement était formel. Jacques avait déjà commenté avec humour, pour le plus grand amusement de Louise, le fameux article du code pénal.

Les mains repliées sur les revers élimés de son paletot, le Père Dreux promenait sur les élèves l'énigme de ses yeux gris. Mais Jacques défendrait sa peau ; ce serait une belle altercation. Par la porte de la salle d'étude où s'engouffraient les garçons, on entendait le claquement des chaises sur le carrelage. Le Père avait doublé Jacques et le noir aiguisé de sa silhouette fendait le flot sinueux des internes. Jacques passa près du surveillant et une main frôla la manche de son veston ; le Père Dreux avait une diction soigneuse :

— Attendez-moi, Jacques, à la porte de l'étude.

Jacques, frondeur, sortit du rang. La porte se referma et une voix criarde récita les premiers versets du *Veni, Sancte*. Les élèves avaient aspiré à leur suite une odeur de brioche chaude et de friture. Les mains derrière le dos, Jacques examinait avec sympathie le bourricot d'une fuite en Égypte.

— Jacques, n'auriez-vous pas perdu quelque chose ?

Les yeux gris du Père Dreux ne dégelèrent pas. Le Père tendait à Jacques le portefeuille dont les faces trop étroites laissaient voir une enveloppe blanche cachetée. Jacques balbutia un remerciement et dis-

parut tandis que le Père Dreux se dirigeait vers le bureau du Père Préfet.

A peine rendu à sa place, Jacques déchira et redéchira la pièce à conviction. Son voisin, Saint-Denis, un flandrin au visage tourmenté, retira de sous une chaise ses longues jambes aux chaussettes tombantes; il se pencha sur Jacques avec commisération:

— Hélas! Tout est rompu.

Il rabattit son abat-jour sur l'arête tranchante de son nez, tira d'une chemise une feuille de papier ministre, et aligna de son écriture appuyée les alexandrins que lui dictait son démon. Jacques rêvassait. Soudain les ombres menaçantes qui le peuplaient fondirent; les doigts effilés du poète avaient écrit au coin du message consolateur: « A Jacques, mon ami. » Trois quatrains signés du pseudonyme bien connu: Tristan. Les pouces aux entournures de son gilet, les pieds agrippés au barreau d'une chaise en équilibre instable, Saint-Denis attendait.

Jacques n'avait pas terminé la lecture du dernier quatrain qu'il entendit derrière lui les pas feutrés du portier. Une main se posa sur son épaule et un billet sur le poème: « Jacques Richard, chez le Père Préfet. » Les yeux noisette de Tristan se remplirent d'une terreur enfantine. Jacques partit; deux gouttes de sueur lui séchaient froidement le long des biceps. Le Père Dreux, c'était connu, ne prenait personne à merci.

Tout ça pour une fanfaronnade. Mais non, c'était plus qu'une fanfaronnade; il avait voulu exécuter pour Louise une manœuvre dangereuse et prouver à Maurice qu'il n'avait pas peur de la vie.

Il écoute les battements de son cœur dans le corridor désert et déguste les premières gouttes d'un bonheur fort et subtil.

Le Père Préfet récitait son bréviaire. C'était un homme au visage charnu où luisaient des yeux pers; une large barette appuyée sur un front busqué lui découpait une auréole de frisons gris.

— Jacques, passez donc dans mon cabinet. Et soyez sans inquiétude.

Jacques le connaissait bien ce cabinet, un réduit mal éclairé sous un escalier; des rayons chargés de livres et de dossiers, une table de travail, un prie-Dieu, et un grand crucifix cloué au mur. Les élèves appelaient cette pièce le cabanon. Les petits y faisaient un stage plus ou moins long avant de recevoir la fessée. Avec les aînés, il en allait un peu autrement. Il avait suffi d'un quart d'heure de solitude dans ces oubliettes pour déclancher une crise de larmes chez le grand Leclaire, le matamore de la première division.

Jacques s'était assis et torturait les boutons de son veston. Il entendit fermer la porte du bureau.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Jacques ?

— Pas que je sache, mon Père.

— Sûr ?

— Sûr.

— Alors, donnez-moi donc la lettre que vous vous proposiez d'expédier à l'insu du Père Préfet.

— Je l'ai déchirée. . . Je vois que le Père Dreux a fait son rapport; il ne perd pas de temps.

— Le Père Dreux a fait son devoir, Jacques. Vous ne vous croyez pas un peu jeune pour entretenir une

correspondance secrète avec une jeune fille qui n'est pas votre fiancée ?

— Qu'y a-t-il de mal là-dedans ?

— Il n'y a peut-être rien de mal en effet. Mais vous m'avez enlevé tout moyen de m'en rendre compte.

Jacques ne sourcillait pas.

— Je ne sais pas ce qui se passe, Jacques, depuis quelques semaines. Jusqu'ici, vous vous étiez plutôt bien fait venir de vos maîtres. Je veux prendre votre parole et croire à l'honnêteté de votre commerce épistolaire. Mais vous avez manqué à un article important du règlement.

— Un article stupide ! repartit le jeune homme qui se renfrognait. Le collègue n'est pas un jardin de l'enfance.

— Il faut un minimum d'ordre. Le Père Préfet n'a pas le temps de soumettre à l'éprouvette les relations qu'entretiennent les pensionnaires avec des jeunes filles. Ne méritez-vous pas une punition ? J'hésite. . . Que dira votre petit frère ? Il a beaucoup d'admiration pour vous. Et le congé du mois, la semaine prochaine ; votre mère ne s'est-elle pas annoncée ?

C'était vieux jeu ; le Père Préfet ne l'attendrait pas.

— Au surplus, il y a les externes que vous auriez pu compromettre dans cette aventure. Je présume que vos lettres ne restent pas sans réponse.

Jacques ne niait rien.

— Vous direz à votre complice d'être plus prudent à l'avenir. Je vous donne l'autorisation d'écrire

une lettre cachetée à Mademoiselle; cette fois, vous lui signifierez l'interruption de vos relations épistolaires.

Il tira sa montre et regarda Jacques; ses yeux couleur d'ivoire exprimaient la mansuétude.

— Il ne vaut pas la peine de retourner à l'étude. Réfléchissez à ce que je vous ai dit.

Jacques inclina la tête et sortit. Il aurait pleuré de rage; il cherchait à déglutir une salive qui ne coulait pas.

A la fin du souper, il jeta un regard du côté des petits; André lui faisait signe qu'il voulait le rencontrer après le repas; le gamin était court d'argent sans doute. Jacques fit mine de ne pas comprendre et plongea au plus profond de sa superbe. Il aurait voulu que tout le monde souffrît avec lui.

* * *

Le lendemain, quand Jacques entre en classe, Marc Richer lui sourit de sa grande bouche en éventaire, et fouille dans la poche intérieure de son veston: double signal d'une lettre. A quoi bon? Ne vaut-il pas mieux renoncer à cette équipée? Jacques prend son siège, à deux bancs de Richer, devant Saint-Denis, et Monsieur Legris, le professeur de chimie, fait son entrée. Monsieur Legris n'omet pas un seul des rites que comporte toute entrée en classe: il dépose sur la table sa serviette de cuir pelé, sort trois bouts de craie, un jaune, un orangé et un blanc, écrase dans son mouchoir ses doigts corrodés et, de ses yeux myopes, lance aux élèves un regard de défi.

Le Père Préfet l'aura mis au fait, pense Jacques. Il me surveille. Il voudrait pincer mon postillon. Attention, Marc!

Marc n'entendait pas ce monologue et se préparait, comme il avait accoutumé, à passer la lettre de Louise sous la couverture d'un livre. Au tableau, Monsieur Legris gesticulait; il développait la formule du picrate de potassium et de quelques autres explosifs, avec une clarté qui n'en finissait plus d'éblouir. Saint-Denis souffla:

— Dans cinq minutes, je te lis mon épître.

Marc s'agitait toujours. Il riait nerveusement de sa bouche simiesque. Timoré, il risquait sa peau, il le savait; on ne refuse tout de même pas un service à un bon diable comme Jacques. Jacques ouvrit son cahier et crayonna une tête de Monsieur Legris au cœur d'un noyau benzénique. Monsieur Legris allait bon train, tirait des liaisons sans se permettre un faux pas. Il devenait impudent; il fallait le provoquer. Saint-Denis toussota:

— Écoute.

Jacques se cambra et Tristan penché sur sa table lut de sa voix chaleureuse: Épître à Béatrix. C'était un message versifié à l'héroïne du Dante. Saint-Denis savourait les mots, et s'appesantissait avec un gloussement de satisfaction sur les finales particulièrement réussies. Et ce Marc était-il agaçant avec son livre! Dévoué mais pas futé pour deux sous. Jacques par-dessus son épaule passait à Saint-Denis sa caricature de Monsieur Legris quand Marc, distrait par le manège de ses amis et désarçonné par un regard oblique du professeur, laissa tomber sur le sol le manuel qui

s'ouvrit au signet compromettant. C'était trop. Monsieur Legris rajusta son lorgnon et montra ses canines jaunes. Marc pâlit; Jacques éprouvait un soulagement; il était pris, mieux valait lutter que rester prostré dans le mécontentement.

— Saint-Denis, apportez-moi ce papier.

A Saint-Denis une fois de plus serait échu le rôle ingrat de première victime.

Tristan détordit ses membres étiques, boutonna son veston, et feuille en main, se dirigea vers la tribune. Le maître répétait:

— Nous verrons bien de quoi il retourne dans ce coin-là!

Monsieur Legris lut de sa voix chevrotante: Épître à Béatrix.

La classe éclata de rire et se mit à se trémousser, à croasser, comme si Monsieur Legris eût lancé un caillou dans une corneillère.

— Silence, Messieurs!

Marc profitait de l'effervescence pour ramasser le manuel.

— Saint-Denis, à votre place. Ces billevesées compléteront votre dossier. Vous êtes un mauvais élève et je vous colle une retenue pour jeudi.

Saint-Denis! Magnanime Saint-Denis! Il n'avait pas hésité un instant à se compromettre. Jacques se tourna délibérément vers lui:

— Merci, mon vieux. Tu m'as sauvé la peau!

— Silence, Richard! Je vous demande un peu. . .

Monsieur Legris glapissait.

— Au tableau, Richard! Développez-moi la formule du trinitro 2.4.6. phénolate 1. de potassium.

Jacques traça un hexagone, et brouillon, inscrivit la première des doubles liaisons à droite de la figure.

— Partons du noyau benzénique. . .

Monsieur Legris l'interrompt, pointu :

— Depuis quand inscrit-on à droite la première double liaison du noyau ?

Bon, encore une manie. Il fallait calquer les développements de Monsieur Legris.

— Mais, Monsieur Legris, pour retrouver votre développement dans sa pureté, on n'a qu'à regarder par en-arrière du tableau.

Monsieur Legris se rengorgeait.

— Ah ! mais, mais. . .

— Et je vous prouve que je comprends vos formules ; je jongle avec elles !

Les boutades, surtout lorsqu'elles prennent cet air effronté, n'ont rien à voir avec la chimie de Monsieur Legris. De son index crayeux, le maître indiquait le corridor :

— Jacques Richard, chez le Père Préfet !

C'était un triomphe. Jacques s'était comme libéré d'une masse de rancœur, de rancœur non pas contre Monsieur Legris, contre personne plutôt ou contre tout le monde. Marc et Tristan, soucieux, regardaient leur ami passer la porte.

Le Père Préfet n'était pas chez lui. Jacques flâna par les corridors. Au tournant de l'escalier, il heurta presque le Père Vincent, le Père Spirituel. C'était un gros homme plein de jouvence, chauve, de petits yeux bridés riant derrière d'épaisses lunettes de corne noire.

— Mon cher ami! Moi qui voulais vous voir. Venez donc chez moi.

Et il partait devant Jacques d'un pas allègre. Heureuse diversion! Mais si le Père Vincent lui tendait un de ces traquenards dont les Pères Spirituels agencent les pièces avec les surveillants et le Père Préfet?

— Asseyez-vous, Jacques.

Le Père Vincent fermait un carreau et tirait le rideau d'étamine sur sa bibliothèque. Jacques, devant le Père Vincent, songeait aux moines paillards des fabliaux; il l'avait dit au Père, et le Père Vincent avait fermé les yeux pour rire de bon cœur. Il n'a peur de rien, le Père Vincent.

Un livre était ouvert sur la table.

— Que lisez-vous de beau, Père?

Le Père lui tendit *la Femme Pauvre*.

— Ah! du Bloy. J'ai essayé de lire *le Désespéré*, en septembre. Je me suis lassé; il y a trop de pamphlet là-dedans.

— Jacques, lisez *la Femme Pauvre*. Tenez, écoutez.

Et il lui lut un paragraphe. Sa main esquissait des gestes. La misère humaine s'était ramassée dans ce passage de *la Femme Pauvre* et dans le cœur d'un écrivain lancé pour l'éternité à la poursuite de Dieu.

— Vous me le prêtez, Père?

— Oui, oui, couvrez-le. Et ne le lisez pas en classe. Je ne veux pas me faire le complice de vos mauvais coups.

Ça y est, pense Jacques; il aborde le sujet.

Le Père s'était enfoncé dans sa chaise à pivot et, de son coupe-papier, se piquait les bourrelets de la main.

— J'aurais besoin de vous, Jacques.

— De moi ?

— Oui. Pour une visite aux pauvres. Nous avons adopté une famille, rue Desgagnés. Iriez-vous avec François Lemieux, demain après-midi ?

— Mais je ne suis pas de la Saint-Vincent-de-Paul, moi.

— Vous en serez pour une fois, et pour toujours si le cœur vous en dit. Nous en reparlerons. Soyez à la porte à quatre heures.

La cloche sonnait la fin de la classe.

— Allez vite chercher vos livres et soyez au poste à quatre heures.

Jacques sortit. Le Père Vincent se promenait. Que valait cette méthode de brusquer les choses et d'orienter Jacques vers de nouveaux centres d'intérêt ? Le Père n'avait pas le choix. Il fallait sortir Jacques de sa révolte, l'occuper à l'extérieur et tenter ensuite de l'acheminer pas à pas vers une révélation plus sereine de son intérieur.

De sa visite aux pauvres, rue Desgagnés, Jacques revint bouleversé ; dans le tramway, il n'échangea pas un mot avec son compagnon. Il regardait ses caoutchoucs maculés et respirait le remugle de la baraque ; ses vêtements étaient sans doute imprégnés des relents de lait caillé, d'haleine fétide, de crasse et de sueur collée à la peau et au linge. Et quel air niais pendant que François interrogeait la maîtresse du taudis, une forte créature au teint olivâtre ; on

n'avait pas trop remarqué le malaise de Jacques car la dame en avait long à conter. Et le marmot, pieds-nus, à-demi vêtu d'une camisole grasseuse, Jacques aurait voulu le moucher pour le soulager; il n'avait pas osé toucher cet enfant malingre, aux paquets de cheveux agglutinés. Il inspectait les murs de la hutte tapissés d'un papier à fleurs que les camarades de Jacques, sous la direction de François, avaient encollé de leurs mains malhabiles. Enfin François se leva, tira un calepin, gribouilla quelques notes. La dame se dandinait en les accompagnant vers la porte:

— Monsieur Lemieux, si vous pouviez ajouter une demi-livre de fromage pour mon mari.

Jacques lui aurait acheté une meule de fromage à cette pauvre femme qui tordait ses mains gercées dans les plis de sa robe. Il avait mal au cœur et reniflait de dégoût. Ils sortirent dans la rue boueuse. François, vieux routier de la Saint-Vincent-de-Paul, ne disait mot.

— Combien avez-vous consacré d'heures au ménage de la cambuse ?

— Un samedi après-midi, de deux à cinq.

— J'aurais décampé au bout d'une demi-heure.

François sourit.

— On s'y fait, mon vieux. On se fait à tout. A quatre heures le mari est entré, ivre. Et il a rendu gorge devant nous avec le secours de sa femme. Les enfants pleuraient; je les ai fait sortir avec Raymond Larocque et j'ai continué à travailler. La femme m'épiait pour voir si je les mépriserais. Je ne te raconte pas ça pour te décourager. Les pauvres, on les aime nippés comme ils sont. Autrement, ça ne peut pas

durer. Le Père Vincent nous le répète aux réunions quand il commente l'Évangile: « Si vous ne voyez pas Jésus-Christ dans les pauvres, vous ne savez pas encore ce que vous faites et vous n'êtes chrétiens qu'à demi. »

— Ça n'empêche pas ce monde-là d'être ingrat et de sentir mauvais.

— Au début, quand j'écoutais le Père Vincent, je disais, pour parler comme Saint-Denis: « C'est de la mystique. » Mais j'ai fait du progrès; je ne te dirai pas que je pratique cette mystique-là, je ne suis pas un saint, moi; je commence pourtant à comprendre ce qu'il voulait dire, le Père Vincent.

Quel bon naturel que ce François Lemieux! Tous les élèves l'aimaient, bien qu'il fût l'homme de confiance des Pères; il n'était pas premier de classe et, sans se départir de son air paternel, il traitait sur un pied d'égalité les bons garçons et les réprouvés. Il n'avait qu'un défaut. Quand on l'interrogeait, il ne fallait pas lui suggérer une réponse; car alors, il chauvissait de ses longues oreilles et se tournait contre vous. Au dire de Marc, François avait l'esprit de contradiction. Lors d'une leçon d'anthropologie, les élèves avaient trouvé un sobriquet à François, et François était devenu l'Homo Sapiens. Il ferait peut-être un saint malgré son défaut, un saint dans le monde; il disait à ses condisciples, et tous les grands savaient que François recevrait en héritage l'étude de son père.

* * *

— Et votre promenade rue Desgagnés? demanda le Père Vincent le lendemain.

— J'en ai encore la nausée, Père. Je ne sais pas si je ferais un bon membre de la Saint-Vincent-de-Paul.

— Pour débiter, on pince le bec et on respire court, c'est entendu. Vous pouvez toujours essayer.

— Il faut avoir de bonnes notes pour entrer là-dedans.

Le Père arquait les sourcils :

— C'est vrai. Je n'avais pas songé à cela. Vous avez une mauvaise note cette semaine ?

— C'est mon professeur qui m'a flanqué une note ?

— Je ne sais pas.

Le Père se leva et sortit. Il revint au bout d'un instant ; il était allé chez le Père Préfet.

— Vous avez deux mauvaises notes, mon cher ami : un médiocre de la part de Monsieur Legris ; l'autre dans la colonne de la conduite générale. . .

— C'est le Père Dreux !

— Qu'avez-vous eu à démêler avec le Père Dreux ? Ça m'a l'air grave, c'est un très mal.

— J'ai écrit à ma blonde, en cachette.

Le Père ne paraissait pas surpris. Il retenait un air guilleret sous ses paupières baissées.

— Savez-vous que j'ai failli prendre la porte du Collège de Sainte-Anne pour une infraction semblable ?

Le Père avait entretenu une correspondance avec une jeune fille du village, grâce aux bons offices du boulanger. Un jour, de la poche du boulanger, la lettre avait chu sur le plancher du réfectoire, et le surveillant, qui l'avait ramassée quelques minutes plus tard,

l'avait jetée dans la boîte du Directeur. Ce dernier, évidemment, avait demandé des éclaircissements.

— J'aurais pu m'en tirer, mais je trouvais l'affaire amusante. Et je ne voulais pas compromettre ce grand bête de Phonse. Je n'étais pas sérieux; je ne songeais qu'à imiter les élèves de Physique.

Et le Père riait en se piquant la paume de son coupe-papier.

— Les mauvaises notes ne m'empêcheraient pas d'entrer dans la Saint-Vincent-de-Paul ?

— Disons que je vous admetts aujourd'hui et vous ne viendrez aux réunions que dans dix jours. Que pensez-vous de ce plan ?

— Il y a autre chose.

Le Père pensa: Jacques revient sur l'histoire de la lettre; je l'ai traité en enfant.

— François m'a dit quelle idée vous vous faisiez de la Saint-Vincent-de-Paul. Moi, vous savez, je suis un lépreux. Et je me demande pourquoi vous vous intéressez à moi au moment où les Pères. . .

— Bon, bon! Commencez par venir aux réunions et par visiter les pauvres. On avisera ensuite.

— Et puis, j'aime autant vous le dire, je ne suis pas comme François; lui, on jurerait qu'il n'a pas le péché originel. Moi. . .

Le Père baissa les yeux puis regarda Jacques sans ciller.

— Moi, je commets des fautes graves. . . Et si je retombais, plusieurs fois, vous vous fâcheriez contre moi et vous me congédieriez.

Les aveux de ce garçon révolté émouvaient le Père comme la confession d'une petite fille.

— Je ne suis pas un contremaître, Jacques. Je suis votre confesseur; je suis un prêtre du bon Dieu. Avez-vous confiance en moi ?

— Pour ça, oui.

— Avez-vous accepté le péché ?

— Oh ! non, Père.

Il se tordillait les doigts et ses yeux noirs brillaient dans l'eau.

— Alors, pourquoi vous décourager ?

— Vous ne trouvez pas cela décourageant ?

— C'est décourageant pour le démon. Vous êtes en passe d'en sortir.

Jacques retint son souffle une seconde :

— Ne croyez-vous pas que c'est grâce à elle... à Louise ?

Lorsque Jacques sortit de la chambre du Père Vincent, il avait tout dit. Et le Père avait refusé de répondre à la plupart des questions du jeune homme; Jacques aurait voulu des instructions détaillées. Le Père répétait : « Priez, je vais prier. »

Ce qu'ils sont compliqués les garçons d'aujourd'hui, pensait le Père Vincent, alors que décroissait le pas de Jacques. « De mon temps, les visages se ressemblaient davantage. Nous valions sans doute moins. » Et rasséréné une fois de plus par un optimisme dont il avait fait son meilleur auxiliaire, il passait et repassait dans sa tête l'histoire merveilleuse d'un jeune homme que Dieu menait à ses fins. Il ignorait quelles étaient ces fins, et son ignorance le ravissait; il était sûr alors de ne pas imposer ses vues à Dieu. Il ne demandait qu'une chose : ne pas s'interposer entre Dieu et les jeunes hommes, mais, comme le

Baptiste, ouvrir les portes à l'amour de Jésus-Christ. Et il attendait avec émotion le moment où un garçon que la grâce tourmentait demandait enfin: « Toi, qui es-tu ? »

* * *

Un jour, Esdras Minville donna une conférence aux élèves. « N'y va pas; il est ennuyeux à crier, » avait dit Saint-Denis.

Le début fut pénible. Minville paraissait mal à l'aise: une voix inexpressive issue d'un visage flegmatique; les coudes pointus pesaient à peine sur la table où ils cherchaient un appui; sur le long plastron blanc jouaient les ombres de mains perpétuellement en quête l'une de l'autre. Le problème économique du Canada français, tel était le sujet de ce cours dont on souhaitait déjà la fin. Le souhait ne fut que d'un instant. Déjà on assistait à la résurrection d'un homme. Les annuaires consultés répondaient en termes précis; et de la confrontation des statistiques naissait et se nouait, pour Minville et ses auditeurs, le drame d'un peuple. Le ton n'avait pas changé, lent et presque impassible; les faits, la patiente analyse des faits, le passage aux tableaux d'ensemble, puis aux essais d'explication et de solution: la matière économique prenait un sens, acquérait une signification humaine. On ne trouvait pas déplacé de comparer à un poète et à un musicien l'homme capable de recréer, en un langage que des règles sévères apureraient et dans le sentiment d'une ferveur consciente, un monde à la recherche de ses destinées.

Il y avait Maria Chapdelaine et Menaud; et il y avait un petit peuple, dont Minville étudiait le comportement, les réactions, l'âme. Il y avait la rue Desgagnés, des centaines de rues Desgagnés, les taudis du Cap-Blanc et de Lauzon, et des milliers de familles que la vie moderne avait jetées à la voirie, comme des déchets dans les terrains vagues; et des milliers de foyers auxquels la maladresse et l'égoïsme des hommes refusaient l'existence. Jacques se répétait machinalement la phrase de Josime: « C'est pas une folie comme une autre. Ce me dit, à moi, que c'est un avertissement. »

Jacques songeait à la fabrique de son père. Faire de la manufacture un type d'industrie humanisée, un centre d'expériences sociales. Des hommes comme son père avaient mis la fabrique sur pied; la génération qui suivrait parachèverait leur œuvre. Que connaissaient dans les assurances sociales, dans les coopératives d'habitation ou de consommation, les industriels et les politiciens sur le retour? Au lieu de construire avec Maurice, pendant des heures, des cités enfantines qu'ils édifiaient sur le platin entre deux marées, il vaudrait mieux ceinturer de ses annexes un village déjà construit sur la terre ferme. La réalité servirait de protection et de stimulant. Donc, on commencerait par le service social... Le village s'écroulait, miné par le flux amer de l'ironie; Jacques voyait le tremblement de la moustache blonde sur la lèvre de Lucien Voilard tendue comme un arc. A peine dans la trentaine ce Voilard, et plus éloigné du progrès que les soixante ans de Monsieur Richard. Comme Voilard rigolerait lorsque Jacques exposerait

ses plans ! Pourquoi les gens mûrs ne sont-ils pas capables d'écouter les jeunes hommes sans ricaner ? I'apparence d'ailleurs que Voilard acceptât un quatrième Richard à la fabrique ?

Le lendemain, par le truchement de François Lemieux, Jacques demandait et obtenait son admission dans la Saint-Vincent-de-Paul.

Ce soir-là, après le souper, Saint-Denis, tête nue, le collet de son paletot relevé sous les oreilles, invita Jacques à marcher. Jacques l'entretenait de Minville ; Saint-Denis sifflotait.

— Tu me rases avec tes sornettes, Jacques.

— Qu'est-ce que tu as ce soir ?

— Je te dis que tu m'ennuies avec tes gueux, et ton national et ton social ! Le sans-dessein qui t'a poussé dans la mare aux grenouilles, je voudrais lui tâter les côtes.

— Qu'as-tu contre ma mare à grenouilles ? Tu n'y comprends rien, toi. Le coin de terre qui porte ta bohème te suffit ; tu pars de là, mais c'est pour nous quitter. Moi, je veux fouler la terre, Saint-Denis, pétrir la terre à force de la parcourir et de la connaître. . .

— Tu pétris de la vase.

Jacques rougit de sa rhétorique ; son cerveau d'homme rangé ne peut, sans un interminable modelage, insuffler la vie aux mots, et il maudit les retards et les démentis dont la réalité grève ses conquêtes.

— Tu étais parti d'un bon pas, poursuit Saint-Denis, et voilà, tu fais fausse route avec les amateurs de l'action. Tu es en train de perdre ton âme. Si tu

penses que je crois à la mystique de ton père Vincent ! De quels verjus te gave-t-il ?

— Saint-Denis, tu es étroit. Si le Père Vincent m'avait ouvert des voies neuves, en pleine vie. . . Tu décrédites un homme que tu ne connais pas.

Le visage de Tristan se rembrunit.

— Il t'a mis le grappin dessus ; il a fait que nous ne nous comprenons plus. Tu finiras par passer aux moines comme Pierre Morand, comme tous ceux qui ont fréquenté sa maudite chambre. Tous ceux qui ont écouté le Père Vincent en ont été pour leur liberté.

Jacques revoit dans ce mot de liberté le verset de saint Jean que la grosse main du Père Vincent a greffé de mémoire sur un paragraphe de *la Femme Pauvre* : « Quand le Christ vous aura libérés, vous saurez vraiment ce que c'est que la liberté ». Mais Saint-Denis ne soupçonne pas ces vérités, et Jacques lui-même, qui y devine un mystère de la pureté, se tient à distance, car des restes de péché lui en interdisent le seuil.

— On peut avoir besoin d'un homme. . . On ne peut tout décider au pied levé.

Saint-Denis prend son air méchant, et ses taches de rousseur lui grouillent sous les yeux :

— Moi, je n'ai besoin de personne.

Et il plante Jacques sous le préau.

* * *

Le train filait vers Québec. Les écriteaux des gares se succédaient rapidement sous les yeux d'André, ponctuant de repères joyeux la succession des sapi-

nières, des terres sablonneuses et des granges sales' écrasées à la lisière des champs. André s'abandonnait au bercement que lui suggéraient le roulis du convoi et les coulés gris des fils téléphoniques. Quiétude d'un petit pensionnaire en route pour chez lui, pense Jacques, quiétude active du sang qui remonte au cœur pour se purifier.

La brouillerie avec Saint-Denis lui donne à rêver. Saint-Denis a peut-être raison. Les prêtres, il faut bien que ça se recrute. Jacques n'avait pas encore montré au Père Vincent les racines de sa prétendue vocation qui poursuivaient leur montée au fond de lui-même. Il avait parlé de Louise; puis il avait accusé ses défauts, ses péchés, quelque chose d'immonde et qui s'harmonisait mal avec le visage du petit Père Blanc. Le Père Vincent lui, avait-il soupçonné quelque chose? Il vous ouvrait parfois vos propres portes et pénétrait devant vous de son pas hardi.

Maurice avait récemment prêté à Jacques le livre d'Estaunié, et Jacques l'avait lu à la dérobée. Estaunié y allait sans finesse, et la fourberie de ses Jésuites était par trop criante. N'y avait-il pas une vérité à dégager de ces outrances? Et Saint-Denis, certains soirs où le sarcasme et la langue lui sifflaient entre les dents, avait injecté à Jacques de petites doses de *Provinciales*: « J'en parlerai à nos Pères. Ils trouveront bien quelque réponse; nous en avons ici de bien subtils. » Jacques rit; la virulence de Saint-Denis ne distille pas les vrais poisons.

Des idées d'enfant. Au fond, tous les jeunes gens, à un moment de leur existence, subissent une secousse qui les force à s'enraciner. Jacques sait d'où elle lui

vient, son idée de vocation. Si avant qu'il pénètre, il s'arrête au petit Père Blanc qui ressemblait à Notre-Seigneur et qui avait fait rire les élèves avec des tas d'histoires, et pleurer aussi. Il y avait ensuite le père de Jacques répétant dans son langage: « Mon homme, si tu veux entrer dans les ordres, je te constituerai une belle dot. » Mais des paroles d'enfant, le vœu de Monsieur Richard, si pieux soit-il, cela ne tire pas à conséquence.

Jacques oublie que des mioches peuvent mouvoir le monde. Il comprend mal que ce qu'il ramène à un souvenir ne soit plus un souvenir, mais acquière un être nouveau dans sa conscience et pèse comme un désir; les aspirations les plus généreuses du jeune homme mûrissent maintenant un vague et réel besoin d'immolation. Les idées qu'il n'a pas faites siennes ne surgissent pas avec la même ténacité au terme de réflexions divergentes. N'est-ce que l'ambition normale d'un jeune homme élevé religieusement? Ah! oui, il peut en parler de son éducation religieuse, un revêtement qu'il redoute de voir s'abattre d'un seul fracas (mais s'il redoute de le voir s'abattre, peut-il l'appeler un mauvais revêtement?)

Et Pierre Morand dont le départ soudain avait alerté Jacques; un garçon d'un naturel aussi riche que Saint-Denis, ce Pierre, plus fougueux, qui avait absorbé sans vergogne, pendant des années, les liqueurs licites ou illicites des nouveaux riches, dans une ambiance familiale très mondaine; il avait cherché où il pouvait l'amour que les siens lui refusaient. Il vivait aujourd'hui comme un petit saint dans son moutier.

Un gros monsieur, après son repas, réoccupait l'embourrure de son fauteuil; repu, la satisfaction engourdie dans la couperose flasque de ses joues, il revenait digérer dans sa bauge. André, pour la dixième fois, se dirige vers la fontaine; au retour, il demandera: « Viens-tu souper, Jacques? » Manger tard afin que le voyage soit plus court.

On pourrait au demeurant concevoir un appel général. Il suffisait d'avoir lu attentivement, une fois, l'histoire du jeune homme riche. Mais quel motif Jacques avait-il de penser à soi en lisant la parabole du jeune homme riche? Il avait, lui, Jacques Richard, moins de raisons que d'autres de demander: « Que dois-je faire pour être parfait? » et de prétendre à l'héroïsme. Il n'était que le fils médiocre d'une famille bourgeoise; il était aux prises avec le péché; et il aimait une jeune fille, et si les zones de pureté s'étaient dilatées en lui depuis quelque temps, il le devait à Louise: n'était-ce pas le signe d'une vocation aussi?

Cette rêvasserie avait quelque chose de morbide; elle irritait à la longue. Pourquoi se lancer sur des foulées qui ramenaient infailliblement au même carrefour? Il n'y verrait jamais clair. Un jour, il irait en retraite à la Trappe, il s'ouvrirait entièrement à un homme de Dieu, et celui-ci dirait à Jacques: « Faites ceci », et Jacques le ferait. Très simple cette solution, trop simple. Jacques trouve peu digne d'un homme cette manière de s'engager pour la vie et pour l'éternité. La vocation, c'est un peu comme la foi, il faut y mettre du sien. Surseoir aux vacances. Rien ne presse, au bout du compte.

Jacques voit son visage dans la glace. C'est l'heure du souper. Il part derrière André dans le couloir. Il persiste à n'attendre de l'avenir rien de moins qu'une révélation.

Jacques, avant de descendre, jeta un coup d'œil sur les journaux du soir. Le journal consacrait un paragraphe au mariage de Monique; un paragraphe la veille, un autre le lendemain, telle était la coutume pour les bonnes familles de Québec. Le soir, au Festival des étudiants, Defauw dirigerait l'orchestre symphonique et LeBlanc jouerait le Concerto de Beethoven. Mais ce n'était pas un plaisir permis; il faudrait probablement demeurer à la maison et attendre que les invités voulussent bien se retirer.

CHAPITRE IX

LE CONCERTO EN RÉ

Toute la salle fut debout. Désiré Defauw avait franchi la scène aux décors rosâtres et, cambré sur la tribune du chef, il inclinait vers le public une tête couronnée d'une abondante chevelure gris cendré. Les traits durcis du visage, l'impérieux du regard, la forte teneur sanguine du teint, palpitaient sous le rayonnement précurseur de la musique.

La foule redoubla d'applaudissements. Un grand jeune homme entraît, le violon luisant contre son habit, il saluait. Au coup d'œil interrogateur de Defauw, LeBlanc avait acquiescé. Que sortirait-il de cette rencontre ? Les bras tendus pour recueillir et sublimer l'attention de ses musiciens, le chef, d'un geste bref, ouvrit l'allegro. Les instruments de percussion, sourdement, préludèrent. Le timbalier et le tambour avaient revêtu, de prime saut, les livrées d'une maison princière; impassibles comme les laquais des contes de fées, ils menaient au bal de la cour le carrosse doré de Cendrillon. L'orchestre soulevé par les premières mesures du Concerto en ré, se rivait

à la partition et à la silhouette expressive du maître. Cette soumission aux apparences ouvrait des portes sur l'invisible; les musiciens sortis de la vallée respiraient déjà l'atmosphère sans souillure et sans poids des longues routes au flanc des monts.

Le parterre sombre dans la ténèbre et le recueillement. Tels les premiers vers d'une tragédie, les rythmes de l'introduction heurtent à coups pressés les battants de la salle trop étroite; ils s'apaisent enfin et la foule respire sans bruit comme un enfant au seuil du repos. Jacques n'ose tourner la tête; il craint de troubler les instants décisifs. Ainsi aux temps anciens, Schéhérazade avait peuplé de musique la nuit du désert et insinué au cœur du despote la puissance rémissoire du silence; une à une s'étaient dissoutes les tyrannies.

La libération des maléfices ne s'arrête pas à mi-chemin. LeBlanc, immobile, effleure du bout de son archet le fluide sonore. Et, quand l'orchestre s'incline pour cueillir le soliste, Jacques presse le bras de sa mère; ses appréhensions s'envolent et il sait de science certaine que les exécutants ont partie liée et que ni le compositeur ni les interprètes ne seront infidèles l'un à l'autre.

Le violon avait repris le thème exposé par le hautbois, la clarinette et le basson; il réexposait, développait, amplifiait. Était-ce une confidence que la plainte traduite avec tant de précision par la franchise du soliste? Les musiciens se tenaient en retrait et la discrétion de leur jeu invitait le narrateur à la confiance. On écoutait, sans les mots qui trahissent, n échange d'aveux. La compréhension, si profonde

qu'elle fût, n'excluait ni le doute ni les soupçons; de part et d'autre, on ne refusait pas d'écouter mais on ne savait pas toujours que répondre. En dernière analyse un bras glissé sous le bras du pèlerin et l'accompagnement sans paroles de l'ami. Jacques revoit la campagne de Vienne; il n'y a que la nature, telle que Beethoven la regarde dans la Pastorale, pour suggérer un dialogue si fécond.

Un instant, Jacques assimila les thèmes à la récitation d'un poème ou à un grand album d'eau-fortes et de sanguines, à un film documentaire et féérique qui transformerait en images pour l'oreille les misères et les consolations de l'artiste: l'insatisfaction romantique, légèrement déclamatoire, mais si vite ramenée à la vérité, les soucis d'argent, les déceptions de l'amour, les cœurs ingrats, les trahisons, l'enlisement du silence, quand les oreilles du compositeur se fermèrent pour toujours au royaume des sons et au plus intime de l'isolement, comme une harmonie plus forte que les sons, la joie inépuisable et austère de l'œuvre à créer, la nature et Dieu. Les visions baignées d'une onde musicale transparente se détachaient une à une dans la conscience de Jacques.

Etait-ce le roman de Beethoven que cette foule contemplait derrière ses yeux fermés? Le sultan eût-il écouté si longtemps les récits de sa jeune épousee s'ils ne lui eussent parlé que d'elle-même? Et comme pour répondre à la question du jeune homme, le violon confiait à qui le pouvait saisir le narré d'une souffrance imprécise que l'orchestre, indécis sur la marche à suivre, accompagnait d'une sympathie discrète. Tout à coup il se creusa comme un trouée lumineuse et les

plans d'incompréhension se rapprochèrent; ils ne se différenciaient plus que par une nuance d'éclairement sonore. L'âme, aux prises avec une tristesse qu'elle ne s'expliquait pas, avait enfin trouvé en elle-même la compagne de son angoisse et, à l'entretien qui s'engageait, elle ne renoncerait pas aisément. Elle s'y attardait; on eût dit une douleur qui se serait dénoué son mystère. Jacques revoyait les montants d'automne, le soir, dérouler sur les grèves de l'île un lourd tissu lamé que les rocs noircis déchiraient. Chaque phrase prenait son exacte importance: ici un tourment qui frisait la désespérance, un cri, un sanglot, une torture qui espère se vaincre en se racontant, l'attente d'une réponse qui ne saurait décevoir. Le soliste chantait en homme que la vie a déçu, mais assez riche de lui-même et de l'univers pour triompher du dégoût; la musique ramenait de bien loin, comme une victoire sur les souffrances stériles de l'égoïsme, le sourire émouvant de l'enfance reconquise.

La vie de Beethoven n'intéressait ici que les fureteurs de dictionnaire musical. L'un d'eux au sortir du concert interrogerait son voisin: « Qu'est-ce que cela veut dire ? » « Rien, mais rien, répondait le jeune homme, évidemment rien, rien autre chose que la vie telle que la voyait Beethoven. Grâce au Concerto en ré, des milliers d'hommes oublient, pour une heure, la vilenie de leurs semblables, la pénurie d'amitié, les chaînes aux mains et aux pieds et au cœur. »

Mais la musique n'est pas une panacée ni un dictame qui engourdisse les consciences saines. Jacques ne refusait le message personnel de Bee-

thoven que pour y substituer le sien. Des attentions dont une main délicate et inconnue avait pansé les moments ardu de sa courte existence, et qu'il croyait oubliées: un mot ou un silence sans arrière-pensée, un geste d'intelligence ou d'humble encouragement que l'affection transfigurait, boutons gonflés de sève dont on ne le dépossèderait jamais, et qui n'attendent pas la mort de la jeunesse pour fleurir dans une âme bien née. Des chagrins reployés que le musicien dépliait lentement et inondait de soleil; le miroitement inlassable du fleuve à la pointe de l'île, battement de libellules qui dissout les fumées de la ville; les jours sans autre histoire que le bonheur, trop tôt rognés par les soirs de froidure; septembre, et la lingerie, où les malles béantes aspirent l'odeur de cèdre qu'il fera bon humer au collège, et où s'active Madame Richard, tandis que les noces matinales des corneilles, en route vers le sud, croassent sur les rochers, et que les pruniers menacent de rompre leurs branches sous le poids des fruits mûrs; un sentiment d'impuissance quand on regarde Monique, et que l'on découvre au fond de soi, comme des portraits embrunis, des affections anciennes et menacées.

Jacques, précautionneux, inventoriait un rêve ténu qu'effarouchent les regards impudents ou sceptiques. Tel coin retiré de son âme se délitait sous les battements cadencés de l'allegro; il y jetait un regard furtif et se retirait sans tarder; le don de clairvoyance, privilège habituel de Maurice, lui était alors conféré: une émotion dont il s'était cru incapable, une exaltation occulte et touffue, des pensées informulées, un monde mal intelligible s'éclairait, s'explicitait par le

menu, comme autant de secondes diluées et fixées par la plume d'un analyste sans pardon.

Qui donc, dans la salle, pressé doucement par le musicien, exprimait une réponse identique à celle de Jacques ? Puis le jeune homme retombait court, doutait de lui et se déprisait : Je me prête des richesses que je ne possède pas. Il regarda autour de lui. On ne voyait plus le soliste. Et pourtant, qu'il eût été facile à LeBlanc d'abaisser des mesures complètes au niveau d'une sensation vulgaire et d'exploiter à son profit la gloire de Beethoven. Mais LeBlanc ignore ces petitesse ; LeBlanc n'appuyait pas et on lui en savait gré.

Madame Richard tenait son âme ouverte sur un au-delà de bonheur et, pour quelques instants, on ne lisait sur son visage aucune préoccupation domestique, rien autre chose que sa vie redevenue sereine comme le Verger endormi. « Pour maman, les réserves de mystère sont moindres. » A la maison, le soir, après six heures, lorsque la vieille Marie donnait la dernière main au dessert sous les yeux gourmands du benjamin, et que la demeure, astiquée de la cave au grenier, respirait paisiblement dans l'attente du maître, Madame Richard, dans le fauteuil grenat de sa chambre, lisait à reculons, comme disait la vieille Marie, et pendant de longs quarts d'heure, une page de l'*Imitation* qu'il trouvait lui, squelettique. Ces trésors cachés étaient enviabiles.

Le larghetto, à ce moment même, lui suggérait des réflexions amères. L'allure du mouvement lui paraissait dénuée d'intérêt et l'orchestration sans résonance, et il imputait cette banalité de la musique

à son propre dénuement ou à des musiques plus ou moins frelatées dont il avait abusé, à des enthousiasmes faciles et prétentieux pour Rimsky-Korsakow et pour Tschaikowsky.

Cet acte d'humilité reçut aussitôt sa récompense. Le soliste entamait le troisième mouvement. Les panneaux rosâtres avaient coulissé dans leur fadeur, et les musiciens ouvraient à deux battants les dernières portes qui résistaient à la poussée de la musique. Jacques, sans oublier la disette de son âme et la possibilité d'un avenir étriqué, n'opposait aucune résistance. Un sentiment de libération l'étreignait avec délices comme dans le bois, lorsque, le cœur lourd d'un interminable portage, on entend le clapotis de l'eau sur les pierres, et les reflets allongés qui défilent dans les frondaisons tendres du merisier; on se reprend à chanter le long des lacs et des arrachis semés d'avoine et d'orge soyeuse, et les bottes font résonner le roc sous la mince couche d'humus.

L'allegro avait exprimé les interrogations et les raffinements d'une douleur sans apaisement durable, et le larghetto proposé la quête d'une réponse en des régions plus profondes et moins tourmentées. Maintenant c'est le rondo; le serré de sa composition cercle une gerbe dont la joie soulève et dore les lourds épis; car les premiers mouvements accompagnent de leur écho la strophe finale du poème. Certaines phrases dans la vie de Jacques empruntent ainsi une part de leur plénitude à une musique lointaine qui vibre encore au fond de lui-même. Vivre une belle vie, enrichir son âme et la rendre maîtresse de ses acquêts, qui ne l'eût voulu à ce moment? Existait-il un monde

à l'image de la musique ? un monde où on s'élèverait, sans effort apparent, à cette délicatesse, à cette distinction qui marque les rapports du musicien avec les êtres et les hommes ? L'auteur du Concerto en ré n'imposait aux auditeurs qu'une part minime de son génie ; il ne forçait pas une conscience dans la salle, ne modifiait pas le destin ; il ne créait rien dans le cœur de Jacques qui battait de son propre rythme, pas plus que le soleil d'automne ne crée le paysage lorsqu'affleurent sous leur rosée fauve les battures et les côtes qu'il a désembrumées.

Souvenir qui seul donne aux incidents d'une vie en surface leur sens et leur profondeur, détresses, exultation, prairies, lacs, futaies, montagnes coupées de combes et de vallons, paradis dont l'île et les Quatre-Sœurs ne portent qu'un reflet et où un soir, à la Saulaie, la petite musicienne avait entraîné Jacques de plain-pied ! Il s'avavançait depuis en des sentiers nouveaux où Louise le précédait ; les parfums que l'on y respirait n'enivraient pas le jeune homme ; Jacques savait quelle présence féminine l'aidait à se faire moins dur pour lui-même, plus accueillant aux réalités de sa vie intérieure, à une Présence lointaine et irrésistible.

Toutes les nuances de la joie, tels les parfums des étés, vibraient dans les mesures concises du rondo ; il n'y manquait pas même la légère amertume que soulève au fond de l'âme en délire l'appréhension d'un épuisement fatal. On aurait voulu prolonger sans fin un bonheur au-delà duquel on ne concevait que la joie réservée par Dieu aux orants et aux saints. La musique, libérée de toute alluvion, ne permettait

plus qu'un bond vers l'infini, et l'imperceptible dissonance, qui accompagne ou suit les plus hautes joies, résonnait aux oreilles de Jacques comme l'appel d'un Amour et marquait la frontière d'un Royaume inconnu.

Le soliste réexposa le thème du début et l'orchestre apposa le point final.

Jacques et sa mère se frayèrent un chemin vers la sortie. Le jeune homme entendait Madame Richard dire :

— Bonsoir Madame Beauchesne, bonsoir Louise, Estelle. . .

Jacques leva la tête. Louise, dans l'ivresse du concert, se penchait vers ses amis, les yeux embués. Jacques salua sans perdre du regard celle qu'il reconnaissait à peine; la vigueur de l'âge, de la santé et de la joie chez la jeune fille, l'âme de Jacques après quelques mois de séparation, conféraient à Louise une beauté qu'il ne lui avait encore jamais vue, pas même aux heures les plus enivrantes de l'absence.

* * *

Jacques fouilla dans son sac de voyage et sortit son journal. Les dernières lignes racontaient la rupture avec Saint-Denis, puis s'égarèrent en des marigots sinueux où Jacques, pour se prouver sa virtuosité dans la fièvre et la complication, se fourvoyait avec frénésie. Il écrivait lentement : « Aller plus souvent à Beethoven; cette musique-là m'empêchera de vieillir quand on voudra me détourner de la joie. A l'issue

du concert, j'ai rencontré Louise. Maman avait un drôle d'air en me disant bonsoir. Un mariage musqué, ce matin, un catalogue de modes, un chuchotement d'antichambre. Des airs empruntés, une presse de mots et de gens très bien. Plusieurs avaient ouvert la noce de grand matin; dans l'office deux messieurs plaisantaient sans retenue avec la femme de chambre; et un autre monsieur était couché dans la béatitude de son vin sur le lit de Guy: choses qui sont bien portées dans le milieu où je vis. Ces insolents souillent les endroits où ils posent leurs pieds et leurs cœurs boueux. Les Morand voudront un mariage semblable pour leur grande écervelée de Marguerite. Monique est partie. Au départ pour l'église, papa, rasé de frais, était blafard, et une longue ride lui balafrait le visage, comme une angoisse qu'il ne parvenait pas à refouler. Maurice m'a entraîné dans un coin. « J'ai deux billets pour le concert de ce soir, les veux-tu? » Et il est reparti, adonné à son jeu. Il n'aime pas la musique. Comment Maurice trouve-t-il dans sa vie un gîte pour l'amitié? On le dit égoïste et il est le seul qui m'ait parlé ce matin comme on parle à un homme. Serai-je capable d'une véritable amitié? Je veux ignorer ce qui peut se tapir sous les gestes de Maurice. Je déteste le monde et j'aime Louise d'un amour qui n'a rien de l'enfance; hélas! j'en suis sûr aujourd'hui, mon amour n'est pas si pur que je le croyais et je ne suis pas meilleur que les autres, pas même de désir. Où donc est la pureté? Je ne sais plus où je vais. A quoi me servirait d'écrire? J'ai cru un instant que j'y verrais quelque chose et me voici devant un grimoire. La musique n'engendre que déception.»

CHAPITRE X

UN APPEL INTERURBAIN

Au collège, la hargne de Jacques tomba d'aventure sur François Lemieux; l'Homo Sapiens rengaina sa bonne volonté et se retira, les oreilles ballantes.

Jacques passait les récréations avec sa maussaderie. A la crosse, il jouait un jeu farouche, râpait comme un forcené les jambes de ses adversaires, et passait de longues minutes en punition près du petit bois défeuillé qui grelottait, dans l'odeur des feuilles mortes, en attendant la neige. Il frayait avec les mauvaises têtes, et fumaillait derrière le préau; il riait bruyamment, trouvait un goût rance aux plaisanteries, et les histoires équivoques le mettaient mal à l'aise, car le vieux péché profitait du désarroi pour reprendre ses revendications.

Jacques retrouvait Saint-Denis parmi les gens mal vus; Tristan se demandait pourquoi Jacques se frottait aux brebis galeuses, et il aurait voulu renouer; Jacques n'était-il pas le seul qui l'écoutât jusqu'au bout? Le Père Dreux, intrigué de cette humeur à contrepoil, tente de rencontrer Jacques,

mais Jacques se fait un sport de lui échapper; il suffit d'un coup de nageoire au moment où le Père Dreux hale son filet.

Un long mois, Jacques tourne dans l'eau trouble; rien n'y fait et sa désespérance persiste à l'aveugler. Il a repris sa correspondance clandestine avec Louise, sous le couvert de Marc Richer toujours prêt à se faire pendre pour ses amis les internes. Les lettres de Louise, Jacques les lit par bravade, comme un livre défendu mais ennuyeux. Pourquoi Louise ne sait-elle plus écrire comme autrefois? Personne n'aime plus Jacques. Louise s'est installée dans des sentiments qu'il ne vaut plus la peine de vivifier; elle ne le suit plus et ses réflexions sur *la Femme Pauvre*, marquées d'incompréhension, démontrent qu'elle n'ira pas plus loin. S'entr'aider, se communiquer son expérience de la vie? Autant en emporte le vent! Lui non plus, Jacques, n'ira pas beaucoup plus haut, puisqu'il n'y a personne pour l'aider et que le sol s'écroule sous ses pieds. Jacques méjuge de tout le monde et de lui-même par surcroît, et se complaît dans son hostilité comme dans un flot corrosif qui brûle l'organisme. Un billet du Père Vincent demeure sans réponse au fond d'un tiroir.

Relire les lettres de sa mère ne lui était d'aucune consolation. La pauvre femme ne parlait que du vide causé par le départ de Monique, et d'un Monsieur Pinsonneau envoyé de Pierrefeux par Voilard pour entreprendre l'inventaire de la fabrique. Monsieur Richard n'était pas bien; il avait enfin cédé aux instances des siens, il avait consulté le médecin, mais refusait de se mettre au régime. Madame Richard,

il va sans dire, multiplait les recommandations au sujet d'André.

Un soir, au souper, André fit dire à Jacques par le Père Préfet de le rencontrer après le repas. Tout en avalant les dernières prunes de ses confitures, Jacques se pencha du côté des petits. Les traits tirés, André clignotait; il oubliait de manger et lançait du bout de son couteau des boulettes de pain à son vis-à-vis. En tout autre temps, le spectacle de cette misère aurait retourné Jacques: André, son petit frère, était la proie du pensionnat. Mais ce soir, Jacques tancera André d'importance.

Ils sont face à face dans le corridor du réfectoire, et André n'a pas encore glissé un mot. Le gamin prend son mal en patience; il approuve Jacques et encense de la tête comme un brave petit âne. Il a hâte que cette scène ridicule finisse; des élèves passent par groupes, reluquent, et André, pour se donner une contenance, ébauche un sourire. Jacques interrompt la sermonce:

— Ah! tu trouves cela drôle, ce que je te dis. Tu pourras chercher quelqu'un pour t'aider. Je ne suis pas pour perdre mon temps jusqu'à ce que tu aies atteint l'âge de raison.

Et il lui tourne le dos. Il fuit. Il va passer la porte lorsqu'il jette un coup d'œil derrière lui. André s'est réfugié dans un coin; les cheveux en désordre, il porte une chemise neuve dont le col évasé laisse voir la chair hâve du cou; de ses deux poings fourrés au creux de ses yeux, il essaie de rencogner les grosses larmes qui brillent entre ses doigts. Il n'y a plus d'élèves, et le Père Préfet, le courrier sous le bras, sort du réfec-

toire. Jacques rebrousse chemin, en flagrant délit. Ce n'est pas le regard curieux du Père Préfet qu'il redoute, c'est la honte dont cet enfant l'accable; ses démons sont en fuite et il souffre enfin d'une vraie souffrance.

— Bon, bon! Qu'est-ce que l'on a? Ça ne va pas, André? (Il est si jeune aussi, pense le Père Préfet, le benjamin de la famille.) Pourquoi n'allez-vous pas faire une promenade avec Jacques? Cela vous changera les idées.

— Père Préfet. . .

Ils se retournent. C'est le Frère Portier:

— Vous êtes demandé au téléphone. C'est urgent.

Pendant que le Père Préfet se hâte vers la porterie, les deux frères, sans échanger un mot, vont quérir leur paletot et sortent côte à côte.

Le Père Préfet s'est assis à sa table de travail, son cœur bat. Il a monté l'escalier à la hâte, et ce message téléphonique lui a noué une crampe à la hauteur de l'estomac. Par quelle providence avait-il envoyé Jacques et André prendre un bain d'air pur jusqu'à l'heure du coucher? Guy Richard avait parlé au Père Préfet: Monsieur Richard avait subi une crise d'angine; il s'était écroulé en se levant de table; il était mort; dire aux garçons que leur père était très malade et les envoyer à Québec par le premier train.

Le premier train partait à minuit. Le Père Préfet attendrait l'heure du coucher. Alors il parlerait à Jacques. Mais depuis l'affaire de la lettre, le Père Préfet se défiait de lui-même; il avait échoué là où le Père Vincent avait réussi. Pourquoi ne pas confier

l'opération délicate au doigté du Père Vincent ? Le Père Préfet s'occuperait du benjamin.

* * *

Les deux frères ont laissé le collège derrière eux. L'air pénètre dans les poumons avec un petit bruit sec, et le ciel est figé comme en septembre à l'île. Lorsque septembre revient à l'île, les pommiers sont lourds dans le verger et le soir, du côté de Montmorency, entre les étoiles qui clignent de froid, des aurores boréales à profusion montent et descendent, tels de grands voiliers perdus dans les mers du nord. Les chiens aboient dans les cours comme s'ils redoutaient un cataclysme. C'est le moment où il faut dire bonjour au Verger, car le collège ouvre ses portes. Dans la lingerie, Madame Richard marquait le linge d'André; Jacques, qui errait par la maison à cette époque de l'année (les premiers jours de septembre sont la lie des vacances), avait surpris sa mère, en larmes, une fois. Elle se tourmentait pour André, évidemment; on avait beau lui répéter à André qu'il serait pensionnaire, il ne comprenait rien. Jacques, lui, avait retrouvé dans la lingerie des chagrins de petit pensionnaire oubliés depuis longtemps. Au collège, il s'était occupé d'André. Il répondait aux questions d'André; il y mettait même de la commisération et refrénait ses impatiences. La tendresse pèse de nouveau ce soir, comme un poids qui l'inclinerait vers la misère du petit. Mais le remords tenaille Jacques; le jeune homme craint de perdre sa conquête

et il éprouve le besoin d'un appui. Si l'un d'eux pouvait trouver un mot, un seul. Et André dit :

— Je n'ai pas fini mes problèmes. . .

Jacques l'embrasserait pour cet aveu ! Ah ! mais, les problèmes, ils les résoudre ensemble, demain matin, avant la classe, et Jacques expliquera tout par le menu ; Jacques fera la preuve par l'algèbre pour être plus sûr.

La bise fait pleurer les étoiles là-haut et le crissement de la neige sous les pas provoque des frissons qui rétractent la peau. On boira une tasse de chocolat bouillant chez le pharmacien du coin.

Après avoir conduit André au dortoir, Jacques ragailardi, revint à l'étude ; il trouva sur sa table un billet du Père Vincent. Il était déserté de rancune contre le Père Vincent. Après neuf heures, au collège, les derniers échos du tumulte quotidien s'endorment sous les toits et le veilleur, qui ballotte une lanterne fumeuse par les corridors, traînasse ses savates dans le ronronnement venu de la chaufferie. Jacques et le Père Vincent causeraient longuement.

La nouvelle que le Père lui communiqua ne le surprit pas ; il ne pensa pas à la mort. Lorsque Jacques redescendit du dortoir une heure plus tard, sa valise à la main, André l'attendait chez le Père Vincent. André était assis sur le coin d'une chaise et clignotait ; il s'était peigné à la hâte et des gouttes d'eau s'écrasaient sur la serge bleu marine de son veston.

— Qui t'a dit de mettre ce complet ?

— Le Père Préfet.

Cela suffit ; c'est même trop. Le Père Vincent les regarde derrière ses grosses lunettes.

Ils s'acheminent vers la gare. Jacques pose des questions au Père Vincent qui les a accompagnés jusqu'au wagon-lit, mais le Père ignore les détails du message téléphonique ou feint de les ignorer. André caille de fatigue et disparaît derrière les courtines de son lit.

Jacques compte sur le roulement du train pour le bercer et l'endormir. Il sait qu'il n'aura pas trop de toutes ses forces en arrivant là-bas. Et le voilà aux prises avec un cauchemar: un accident de chemin de fer; Jacques travaille à déblayer la voie, et le cadavre de son père gît sous les décombres. Il se réveille en sursaut; son oreiller est trempé de sueur. Une odeur aigrette lui tourne le cœur; il se lève, entr'ouvre les courtines d'André. Le gamin a vomi son souper sur la couverture de laine et il dort, le visage décomposé. Jacques sonne le serviteur noir, éveille André et l'aide à enlever son pyjama souillé; il le fait avec des gestes gauches, pleins de douceur, et oublie un instant son dégoût, car André grelotte dans le wagon mal chauffé.

— Prends ma couchette. . .

— Je puis attendre. . .

— Je te dis de prendre ma couchette!

Et Jacques, bourru, pousse André entre les draps encore chauds; il demande une seconde couverture qu'il étend sur les membres recroquevillés du petit. Il donnerait sa nuit de sommeil pour André.

Le nègre lui a préparé un lit. Il attend les yeux grands ouverts, mal satisfait. Il lève le store et contemple la campagne gelée dur dans l'air transparent; la locomotive brise à grands coups de bielle la résis-

tance du froid. Jacques, ulcéré, frissonne et rêve noir. Oui, ce cauchemar. . . Jacques a oublié son père, depuis deux heures. Il n'est pas possible que tout soit fini.

Au mariage de Monique, Monsieur Richard se raidissait contre le mal. Que s'était-il passé depuis ? Jacques se remémorait les lettres de sa mère. Après sa visite au médecin, Monsieur Richard n'avait pas prélevé une heure sur son travail ; il ne s'était pas cru de droit à cette fantaisie ; Monsieur Richard n'avait jamais toléré de blancs sur son agenda, et la fermeté de sa démarche frappait les oreilles de Jacques comme un gage de pérennité. Pourquoi le Père Vincent avait-il déguisé la vérité ? Avait-il reçu des instructions ? Il fallait que ce fût grave pour qu'on les expédiât de la sorte par le premier train. Si Jacques pleurait, il croirait peut-être à son malheur ; mais il ne veut pas pleurer. Il n'est pas possible que tout soit fini, non.

Jacques se bute dans un coin, comme autrefois quand Guy le priait d'aller acheter des cigarettes chez le marchand de tabac, et il entend la voix lointaine de sa mère : « Mon Dieu ! que cet enfant est têtue ! »

CHAPITRE XI

CONNAÎTRE CELUI QUI MÉRITE D'ÊTRE AIMÉ

Qui les attend à la gare ?

Monique vient à leur rencontre sur le quai, méconnaissable. Elle dévore les joues pâles du petit, saisit la main de Jacques et se blottit au creux de son épaule; Jacques sent la caresse d'un visage qui n'a pas pleuré. Monique ne porte pas le deuil, mais son regard demande grâce, et Jacques voit le grand salon de la rue de Bernières, tout rideau tiré, transformé en chambre mortuaire.

— Tu es seule ?

— Lucien n'a pu venir; il doit rencontrer Pinsonneau de bonne heure ce matin.

Jacques s'enquérât de Guy; elle ne pense qu'à Voilard. Ils se taisent; ils ont peur des mots. La voiture enfile la côte du Palais et les pneus clappent sur les bourrelets du pavé; ils attendent le signal de la lumière verte et le silence n'est pas supportable.

— Où l'ont-ils exposé ?

— Près de la cheminée.

André, qui roupille à l'arrière, n'entend pas les mots décisifs. Lorsqu'ils tournent le coin de la rue Laurier, Monique regarde André :

— Écoute, mon petit, il faut être brave !

André ne répond pas.

Une couronne de fleurs est appendue à la porte qui s'ouvre d'elle-même ; un individu marqué de petite vérole est déjà en faction. Des torchères diffusent une lumière crème dans ce monde artificiel et fermé que sont devenus le vestibule et le salon ; un chemin de molleton violet mène jusqu'à la chambre mortuaire, et des portières lourdes dissimulent les gonds des battants enlevés. On a étranglé les timbres, et les bruits de la maison meurent au seuil des portes closes ; des visiteurs se relèvent et jettent un coup d'œil hâtif sur le cercueil ouvert, des hommes d'affaires en route pour le bureau.

Monique a disparu. Les deux frères s'avancent, timides, et s'agenouillent à distance. Monsieur Richard repose dans le décor un peu austère qu'il a aimé. Ce gentilhomme qui ne regardait pas à la dépense et qui avait, au plus aigu de la crise, hypothéqué ses propriétés et coupé son train de vie pour maintenir ses garçons aux études, ne tolérait rien de cossu autour de lui, et réprouvait, à l'égal d'une trahison, la pensée que sa vie fût un succès où il pût sans remords s'installer avec les siens.

André s'approche pour contempler son père. Jacques tourne la première poignée qui lui tombe sous la main ; c'est le cabinet de Monsieur Richard.

Un cabaret chargé de bouteilles et de carafes était posé sur l'abattant du secrétaire. Voilard, le dos

tourné, dans la fumeuse de Monsieur Richard, entretenait un inconnu.

— Excusez-moi!

— Jacques, entre, mon pauvre ami.

Lucien dépose son verre et presse la main rêche de son beau-frère.

— Mes condoléances, sincèrement.

Les lèvres de Voilard n'ont pas encore trouvé le pli du chagrin.

— Pinsonneau, permettez-moi de vous présenter mon beau-frère.

C'est lui Pinsonneau! Un meurt-de-faim aux cheveux noirs crépelus. Les allures d'un défroqué, pense Jacques, alors qu'il essaie de saisir une main qui lui fond entre les doigts. Perdu dans l'immense demeure où il a si souvent joué à la cachette avec Paule et André au retour du collège, il cherche sa mère; il la trouve dans sa chambre, assise dans le fauteuil grenat entre les deux fenêtres où, le matin, elle tricote et ravaude les bas; les chairs mates de la figure tombent de lassitude. Le chiffonnier est fermé. Monique, dans une bergère, a pris André sur ses genoux; le benjamin a renoncé à faire l'homme et pleure toutes ses larmes. Madame Richard détaille aux garçons la scène d'hier, elle décrit les traits tombés de leur père, le repas où personne n'osait toucher aux aliments, et la chute en passant au salon; Guy a traîné son père jusqu'au canapé. Monsieur Richard est mort en serrant la main de sa femme. La mère de Jacques parle par petites phrases heurtées; les muscles de la bouche sont raidis. Ses prunelles fixes voient mal et

elle donne, comme en rêve, des ordres à la vieille Marie.

Voilard entre suivi de Guy; ils marchent comme des condamnés.

— Madame Richard, nous avons pensé à demander les sœurs pour cette nuit. . .

— Pourquoi les sœurs ? demande Jacques.

— Les sœurs pourraient prier. . .

Tiens, Voilard qui joue la dévotion, c'est du neuf !

— Nous pouvons toujours demander aux sœurs de prier, rétorque Jacques. Pour veiller, ne sommes-nous pas quatre hommes ici ?

— En tout cas, Lucien ne passera pas une seconde nuit debout.

Monique a dit cela sur un ton pincé que Jacques ne lui connaît pas.

Et Guy propose :

— Je veillerai, moi, avec Jacques.

— Si tu préfères.

Voilard se montre de facile composition quand on ne touche pas à l'essentiel. Il ajoute :

— Nous pourrions inviter les cousins.

— Ça, non ; pour boire du genièvre et du cognac, merci. Nous n'imposerons pas cela à papa. Laissez-nous au moins la nuit avec papa, bien à nous.

— Comme tu voudras, mon vieux.

Voilard, les mains dans ses poches, marque ses pas dans la moquette :

— Laisse-moi te dire que tu donnes dans le sentiment, mon cher.

Il parle en chef. Jacques ne prête pas attention à Voilard. Madame Richard non plus ; Madame

Richard n'est pas avec eux, ses yeux voudraient percer le mystère de la mort; son cœur ne comprendra jamais comment on peut perdre en moins de dix minutes celui pour lequel on a toujours vécu.

* * *

Le dernier visiteur est parti. Madame Richard dit:

— Nous allons réciter le chapelet avant le coucher.

Elle s'agenouille et ne bouge pas d'un pouce pendant la récitation. Guy récite un à un les avé, et les autres répondent de leur mieux, par un mélange de prières et de sanglots. L'oncle Paul se fait un bandeau de sa grosse main; il abandonne ses épaules, il est prostré et douloureux. Voilard, droit comme un mannequin, répond distinctement. Ils sont là: Monique, et Paule dans sa robe noire qui la grandit, et André, et contre la portière, la vieille Marie. Sur la cheminée, la pendulette ne bat plus depuis quatre heures.

Jacques est demeuré avec sa mère et Guy. Les dernières portes se sont fermées sans bruit. La solitude avec son père. Car Jacques sera seul avec son père pendant deux jours. Monique est la femme de Voilard; Jacques l'aimera encore, mais pas de la même manière. Et Madame Richard est comme une étrangère parmi eux. Que se passe-t-il derrière les yeux éteints de sa mère, et comment s'expliquer la quasi-impassibilité de cette femme? On dirait une douleur à fleur de peau, comme le frisson qui présage le bouillonnement de la fièvre. La première journée s'achève où elle n'a rien fait de palpable pour son mari; Monique et Voilard

ont tout prévu. Elle a essayé de prier sans y réussir; les vérités chrétiennes ne deviendront réalités pour elle qu'au moment où la mort elle-même ne sera plus un songe. Pour le moment, son attitude exprime l'égarement et une sorte d'attente. Les hommes connaissent mal le visage habitué de la mort.

C'est donc cela, la mort ? Jacques regarde le visage raidi de son père entre les mousselines; il palpe les mains sclérosées aux ongles livides et roussis. Il n'a pas peur, il n'est pas triste; il croit que son père est heureux, ou qu'il le sera. Jamais encore ne lui ont paru plus évidents les dogmes qui furent autrefois la matière de ses examens. Le jeune homme touche les assises de sa foi et elles sont fermes; elles soutiennent sans broncher le choc de la première séparation.

Jacques recueille la première part de son héritage, la foi. Gamin, il se précipitait avant la vieille Marie pour réveiller son père à sept heures, et Monsieur Richard, dans un pyjama bleu qui lui battait les côtes, s'agenouillait deux minutes, le front dans ses longs doigts jaunis.

Jacques trouve son père beau, sculpté pour qu'on le regarde. Le sourire malicieux persiste aux commissures des lèvres et des paupières. Tel il a toujours été: impérieux, exigeant, pointilleux, mais plein de condescendance amusée; probe et d'une droiture qui conférait à sa démarche une fierté de bon aloi; d'une distinction qu'étoffait une magnanimité non apprise, et que la délicatesse des sentiments nuançait à l'infini. L'argent n'avait jamais acquis de poids entre les mains de ce travailleur intelligent que la fortune avait servi. Jacques ne concevait pas qu'un homme pût

avoir du cœur autrement. Tel avait été son père, depuis les jours les plus reculés jusqu'à la dernière rencontre, au mariage de Monique. Monsieur Richard n'avait pas été un confident pour Jacques; mieux qu'un confident, il avait été un maître respecté dans l'amour, un homme auquel on aurait voulu ressembler. Mon Dieu, donnez-lui le repos! Mon Dieu, qu'il eût fait bon tout de même de demander une place près de lui dans le bureau, et de traverser la fabrique avec lui, et d'apprendre de lui la vie. Comme un petit gars, Jacques aurait voulu glisser sa main dans la main de son père; il n'aurait pas eu peur de la vie alors.

Madame Richard s'est retirée. Guy fait les cent pas dans le vestibule aux tentures pâles et se regarde les mains longuement. Tout en sirotant son cognac, il échange quelques mots avec son frère; mais il n'a jamais beaucoup parlé, il est fait comme ça. Jacques ouvre une fenêtre et les rideaux de tulle collent aux vitres; si la nuit aspirait l'odeur écœurante des fleurs en décomposition, on oublierait volontiers les immenses tributs à la vanité de la famille et des donateurs.

C'est cela la mort. Jacques n'est pas sûr de ne pas être triste. Cette veillée d'armes avive les souvenirs. Ce ne sont plus des qualités abstraites que Jacques admire chez son père, mais des traits de caractère qui donnent à une anecdote une saveur durable. On n'entendrait plus Monsieur Richard chanter au retour du bureau: «Vanité des vanités, tout n'est que vanité»; Jacques ne soumettrait plus à son père ses budgets trimestriels; il ne recevrait plus de lettres

écrites à la hâte: l'écriture de plus en plus lâche exprimait, mieux que les mots un peu abrupts, une tendresse dont Monsieur Richard se gardait par défiance de lui-même.

Jacques était sur le point de s'abandonner à la tristesse, moins par privation d'une joie très chère que par un sentiment de remords. Comme il avait peu retenu de son père! Lui qui méprisait Voilard, que n'avait-il, au lieu d'épier son beau-frère pour le prendre en défaut, cherché à vivre plus près de son père, à le mieux comprendre? Les esprits dont le raffinement l'avait ébloui et auxquels il avait discerné, de concert avec Maurice, un brevet de culture, allaient-ils seulement à la cheville de cet homme qu'avait été son père? S'il avait interrompu la vaniteuse poursuite de lui-même, et essayé de se créer un monde avec d'autres éléments que ceux de son âme, peut-être aurait-il saisi davantage le secret d'une existence ouverte au vent du large, et belle et drue comme un plein montant. Il ne serait jamais digne d'une telle vie, bien sûr.

Il pleurait sous le regard étonné de Guy. Il ne voulait pas donner l'exemple de la faiblesse; il avait en horreur les émotions de circonstance. Un tel navrement lui montait au cœur à la pensée que tout était fini! S'il avait su, que n'aurait-il pas fait pour son père en ces derniers temps! Mais non, il avait exploité en égoïste un trésor qu'il sentait inépuisable et il fallait la mort pour lui rappeler la fécondité de la gratitude et de l'admiration. Il pouvait pleurer sans verser dans l'hypocrisie, et longtemps, avant de tarir ses inutiles regrets.

C'était cela la mort. Peut-être que ce n'était pas cela; lui, en tout cas, la voyait ainsi. On ne réparait pas le mal dont on s'était rendu coupable, on en obtenait le pardon; on ne pouvait pas faire que ce qu'on avait fait ne fût pas. La prière qu'il offrirait pour son père était déjà une dette et elle n'acquitterait pas les dettes contractées auparavant. Tout comme avec André. Il se l'était dit dans le train, en bordant le lit du gamin. « Mon drôle, tu multiplies les gestes maternels. Tu n'effaceras pas ta lâcheté de ce soir; tu te souviendras d'avoir ravagé le visage du petit ». Mais alors s'il en était ainsi, ne devait-on pas dans la vie chercher une orientation qui évitât les remords stériles? Se mettre le plus possible dans l'occasion prochaine de n'accomplir que le bien, telle pourrait être, à la rigueur, la formule d'une vie féconde. Et pour ce qui était de son cas à lui, Jacques Richard, perpétuer le souvenir de son père. Faire comme au Verger, quand on ratissait les allées et que l'on ramassait les feuilles mortes, vers cinq heures, avant l'arrivée du maître; on lisait le contentement dans les yeux de Monsieur Richard. Ce dessein doit être bon, car Jacques en reçoit une consolation qu'il croit indigne de son chagrin.

* * *

Les agenouillements hâtifs des visiteurs, le faste des funérailles, le défilé grotesque des entrepreneurs et des landeaux chargés de couronnes funéraires, les cloches qui font mal, l'entrée par la porte centrale des amis qui s'esquivent par les portes latérales, après avoir donné leurs noms aux nouvellistes, le déchaîne-

ment des grandes orgues et la voltige des premiers solistes de la paroisse, un des offices liturgiques les plus chargés d'espérance et de poésie: rien ne tira Jacques de son abattement. Il pleura avec André, aux yeux de tous, sans trouver un mot pour répondre à Voilard qui lui tapotait l'épaule en disant: « Allons du courage, mon vieux! Tu es plus brave que cela. »

Jacques revint du cimetière avec l'oncle Paul. L'oncle Paul avait quelque chose à lui dire.

— Jacques, mon garçon, tu es à même de comprendre les intérêts de ta famille. Ta mère qui ne connaît rien en affaires ne songe qu'à sa nichée; Guy est un garçon intelligent, il ne manque pas de ressources. . .

Il faisait craquer ses jointures.

— Mais que veux-tu, nous avons besoin de Voilard. La plus mince querelle nous porterait préjudice à tous.

L'oncle Paul est las comme un homme qui a lutté et perdu. Au nom de Lucien, le visage de Jacques s'est fermé. Il avait bien manœuvré, le garçon, et les circonstances le servaient comme elles l'avaient toujours servi, en roi; jamais Voilard ne controuverait des faits qu'un destin propice taillait immanquablement à la mesure de son pied agile.

A la maison, le grand salon remis en ordre par l'individu grêlé, ne retrouvait pas l'atmosphère de tous les jours. L'hypocrisie flottait dans l'air, rôdait autour des portes et des meubles, qui refusaient de trahir leur maître. Les enfants s'observaient, figés dans leurs habits de deuil; ils commençaient des phrases qu'ils n'achevaient pas. L'oncle Paul se taisait.

Le téléphone sonna; Monique revint en disant à son mari:

— C'est le chef de l'expédition. Il demande par quelle commande il faut commencer.

— Dis-lui d'appeler Pinsonneau à l'hôtel. . .

— Pinsonneau? pourquoi Pinsonneau? coupe Jacques.

Lucien se retourne; pour la première fois, les deux hommes qui se cherchent dans l'ombre depuis toujours sont en face l'un de l'autre. Jacques a retrouvé la voix blanche des mauvais jours; ses jambes flagellent, et il a eu peur de ne pouvoir se fâcher tant il est épuisé. Monique hoche la tête sèchement.

— De quoi te mêles-tu?

Il s'y attendait; Monique marchait avec son mari. Il ne s'était pas trompé en lisant dans la démarche de Guy, depuis le mariage de Monique, la lassitude d'une bête traquée. Tout le monde est contre Guy; sa mère est pour lui, mais elle ne peut rien que pleurer.

Jacques n'avait jamais vu Lucien Voilard gêné aux entournures. Le mari de Monique se jeta entre frère et sœur:

— Jacques a droit de savoir. . .

— De quoi je me mêle?

Madame Richard les suppliait du regard. Lucien, d'un coup d'œil, avait jaugé la situation, et se tenait sur son quant-à-soi. Jacques chargeait de plus belle:

— Vous pouvez être sans inquiétude. Vous n'avez pas besoin d'apposer des scellés sur les portes et les fenêtres de la fabrique. Votre cambuse, je n'y mettrai pas le pied, m'entendez-vous? Et André non plus, j'espère. Vous y cuisinerez vos plats comme vous

l'entendrez. Je ne discuterai ni avec. . . (il était incapable de prononcer le nom de Lucien) le mari de Monique, ni avec votre défroqué de Pinsonneau. Si papa avait vécu cinq ans de plus. . . Je vais prendre l'air.

Puis sur le pas de la porte :

— Viens-tu, André ?

Le soir, avant de partir, Jacques eut une longue conférence avec sa mère et Guy.

Il serra la main de Voilard, embrassa Monique en lui demandant d'oublier la scène du matin. Elle essaya de le retenir, mais il se dégagea sans douceur ; des ferments d'orgueil avaient opéré depuis le midi. Il reprit avec André le chemin de la gare. Noël Angers avait heureusement offert de les conduire.

Une fois André installé, Jacques revint sur le quai. Noël lui saisit le bras et l'entraîna. Le train fumait de partout, comme un paquebot sous pression.

— Jacques, j'entre chez les Pères Blancs.

Jacques feignit de ne pas entendre.

— Je te répète que j'entre chez les Pères Blancs. Voilà deux jours que je cours après toi pour te le dire. Ça me tараude.

— Tu dérapes, mon vieux Noël.

— J'entre chez les Pères Blancs. Je me damne si je reste dans le monde. Tu ne sais pas ce que c'est que la tentation, toi, tu es calme. . .

— Voyons Noël, ne fais pas le naïf.

— Même si tu le sais, tu n'as pas pour céder à l'attrait du mal tout ce qui bouge en moi. Moi, j'aime la vie, Jacques, le bruit, l'agitation, ce qui pétille, ce qui fermente, les grandes secousses, les expériences,

toutes les sortes d'expérience, pourvu que j'y trouve de l'inédit et du palpable. Les petites joies permises de notre planète ne me satisferont jamais. D'ailleurs on finit par épuiser la jouissance dans notre monde pourri. J'ai peur de moi et si je continue à goûter au monde pour vrai, je te dis que je suis fini, je me damne.

Jacques risqua une objection :

— Et ton confesseur ?

— Je n'en ai pas.

— C'est une embardée !

— Je te dis que je n'en ai pas ; j'en ai plusieurs.

Je recommence chaque fois mon histoire. Celui que j'ai actuellement m'approuve, en principe, et quand vient le temps des résolutions, il tergiverse. C'est un pondéré.

Le chef de train balançait sa lanterne rouge. Jacques serra la main fiévreuse de son ami et sauta sur le marchepied. Le convoi démarrait avec précaution pour ne pas éveiller les dormeurs. Noël suivait en gesticulant :

— Tu penses que je perds la tête ? Pas autant que tu crois. J'irai chez le Provincial des Pères Blancs la semaine prochaine. Et je monterai te voir au collège. D'ici-là, garde le secret. Tu ne sais pas ce que c'est. . . Bonjour, bonjour. . .

Il agite les bras sur le quai, et ses yeux hagards s'assombrissent dans la nuit. Noël est l'ami qui est pur, l'ami dont la jeunesse ne finira pas.

On respire un froid doux qui sent la vapeur et la suie. Le train n'est pas encore sorti de la cour ; il se déprend de cette immense toile d'araignée forgée

à plein sol et qui reflète, en longues courbes rouges et vertes, la lumière sourde des disques et des aiguilles. Jacques aime les allures débonnaires du train de nuit. Le train de nuit progresse sans heurt, car il a le temps pour lui; il établit son erre une fois pour toutes, et l'on ne sait plus s'il roule ou s'il est arrêté pour refaire le plein d'eau. Il prépare le sommeil, il entretient le sommeil, et il est une invite à penser avec sérénité.

CHAPITRE XII

FAUT-IL HAIR LE MONDE ?

Une semaine, deux semaines passèrent, et Noël ne vint pas. Il n'écrivait pas. Jacques s'efforça d'oublier le secret que son ami lui avait confié sur le quai de la gare.

Jacques écrit de longues lettres à Madame Richard et voit à ce qu'André fasse de même; depuis que la maison s'est vidée, Jacques sait que la mort a pénétré jusqu'au cœur de sa mère.

Il est d'une régularité qui rassure tout le personnel du collège sauf le Père Vincent et le Père Dreux. Hier, Monsieur Legris a envoyé Jacques au tableau; les élèves espéraient une passe d'armes, mais Jacques a employé les symboles de Monsieur Legris et Monsieur Legris, de joie, hochait la tête, et montrait sa denture jaune. (Ah! ces élèves, comme un voyage chez le Père Préfet les ramène vite au bon sens!) Le Père Dreux se défie; l'assoupissement des jeunes glèbes constitue un terrain propice aux germes de conflit. Il ignore ce que le Père Vincent connaît sans que Jacques, pourtant, ait frappé une seule fois à la

porte du Père Spirituel depuis la mort de Monsieur Richard.

Jacques est aux prises avec son débat intérieur et cette fois il n'usera pas ses forces à des escarmouches. Sous le couvert du règlement, il vague hors du collège. Quel parti il prendra, peu lui importe; il ne veut savoir qu'une chose: les attermolements traînent avec eux la douleur et la honte, pour lui et pour d'autres. Il a cru un instant trouver un point de départ en la confiance de Noël; il a dû remonter plus haut. Pourquoi, sous prétexte de chercher un livre, s'est-il réfugié au plus creux de la maison lorsque Monique lui a dit que Louise et Estelle priaient auprès du corps? Maurice, envoyé en ambassade le lendemain, n'a pas été plus heureux. C'est donc un fait; il a commencé de torturer Louise. Il ne se permettra pas plus longtemps une satisfaction où son égoïsme et sa lâcheté prennent leur complaisance. A la prochaine entrevue, Jacques aura définitivement opté pour le monde, ou bien il parlera.

D'ailleurs les condoléances de la jeune fille eussent infailliblement gâté l'idée que Jacques s'était faite d'elle, et l'eussent aigri comme le parfum des fleurs passées. Il redoutait le moment où le souvenir et la réalité entrent en contact. A quoi bon s'exposer encore une fois à la déception? Depuis le mariage de Monique, depuis la mort de son père, le dégoût du monde l'empêchait de rendre justice à qui que ce fût. Après Louise, Monique; puis il avait trouvé moyen de rembarquer la vieille Marie avant de partir; de retour au collège, il chargeait Voilard des péchés du monde. Voilard faisait-il autre chose que défendre sa peau?

Jacques, dès l'abord, l'avait voué aux démons. Il agissait un peu comme la vieille Marie; quand elle racontait à André la légende du seigneur Gourdeau assassiné par son domestique, la vieille Marie glissait, aux bons endroits, quelques détails sinistres de son cru. Encore aujourd'hui, à la possibilité d'un appel, plutôt que d'offrir le don de soi, il demandait un asile contre le monde.

Il avait reçu une longue lettre de sa mère et il la relisait pour rengreger son désespoir. Voilard, y disait-on, regrettait les mots qu'ils avaient eus ensemble le midi des funérailles; il voulait que Jacques rejoignît l'oncle Paul et Guy à la fabrique; Jacques pourrait auparavant aller quérir quelque diplôme dans les universités, mais Voilard préférait l'accueillir dès la sortie du collège.

C'était touchant. Voilard avait perlé ce plan. Attirer Jacques dans la manufacture, où on pût le surveiller, puis insensiblement lui passer le collier et le mettre une fois pour toutes au nombre de ceux qui gagnaient leur pitance à tirer pour le maître. Jacques tenait de Maurice des traits édifiants. Voilard avait convoqué une réunion des actionnaires pour le mois suivant, multiplié les visites et les discussions amicales, expédié aux journaux une série d'entrefilets subtilement gradués, mis en œuvre l'arrière-ban de ses relations; tout se terminerait, comme à l'opéra, par l'apothéose du chef. Les méninges calculateurs de Voilard tournaient jour et nuit, sans même qu'il y songeât, comme sa montre. Faire des grâces, s'abandonner à la fantaisie, étaient les préludes certains de

ses plus élégants coups de seine. Lucien Voilard est né pour régenter l'univers.

On avait tenu un conseil de famille. Voilard et sa femme s'établiraient à Québec. A la demande de Madame Richard, le jeune ménage résiderait rue de Bernières; on leur taillerait un appartement à même l'étage. Pendant les travaux, du quinze décembre à la mi-janvier, Madame Richard voyagerait dans le sud; Jacques et André passeraient avec elle les vacances de Noël.

La famille est sous la coupe d'un grand chef d'atelier qui connaît les hommes aussi bien que les machines. Madame Richard est touchée de la déférence de son gendre, et de l'intérêt porté à l'avenir de Jacques, c'est patent, et elle ne peut refuser de vivre près de Monique. Le voyage dans le sud facilite l'établissement du régime conçu par Voilard, et amoindrit ou reporte en juin le péril de nouveaux heurts avec Jacques et André, dont on remet la conquête à plus tard.

Juin: Jacques voit déjà le loup dans le Verger. Le monde avec Voilard n'est pas un verger; le monde ressemble plutôt à la cage des bordigues, où l'anguille et l'esturgeon, guidés par leur mauvais génie, se frappent à coups de queue et dévorent le fretin dans l'eau qu'ils ont brouillée.

A ce point de sa réflexion, Jacques touche un sentiment dont il n'est pas fier, un sentiment analogue à celui qu'il éprouva en refusant de voir Louise. En vain se répète-t-il que le mépris domine en lui la peur, et que la peur elle-même est parfois salutaire, il aimerait mieux frapper que fuir; on ne trouve rien en

fuyant. Noël Angers, qui n'est pas un poltron, fuit le monde pour ne pas se damner. Mais la résolution de Noël semble bien débile et condamnée, pour quelque temps, à la recherche de motifs substantiels. Noël glisse sur la glaise; il fait penser au chasseur de bécassines, en septembre, qui cherche un équilibre entre les joncs des battures.

Tout compte fait, Jacques ne refuserait pas un corps à corps avec Voilard et avec le monde; cela voulait dire se défricher un coin de terre à l'exemple des ancêtres, en pleine sauvagerie. Vaincre le monde, c'était d'abord se soustraire à l'emprise du monde, vivre au large de sa médiocrité ou de sa veulerie, et se retrancher dans une île où règnerait la ferveur. On n'y végéterait pas; de temps à autre, on y allumerait un grand feu et Noël viendrait y lire un chapitre de *Menaud*. Et l'isolement que supposait une pareille victoire créait un paradoxe digne de tous les risques; car vaincre le monde n'était jamais une victoire définitive, il fallait descendre au plus creux et demeurer en pleine mêlée pour se sentir maître du destin.

Peut-être aussi Jacques calomniait-il un milieu qu'il connaissait mal. Voilard était-il le monde? Dans ce monde qu'il abominait, Jacques avait trouvé Noël, Maurice, Louise, Saint-Denis, Marc le fidèle, et ce modeste artisan de paix qu'était François Lemieux. Et le Verger? Qui entretiendrait le feu sacré au Verger? et sur la grève, le soir de la Saint-Jean?

* * *

Saint-Denis, toujours magnanime, avait renoncé à la jalousie et se raccommodait avec Jacques. Ils

avaient repris, à travers la cour, leurs promenades à grandes enjambées, leurs discussions et leurs silences amicaux. « Saint-Denis, que penses-tu du monde ? » Jacques s'aperçoit que Saint-Denis ne connaît pas le monde; ce garçon aux ongles et aux cheveux bien tenus commet tous les excès de langage et, aux yeux de Dieu, il ignore le monde et presque le péché. Saint-Denis ne peut répondre.

Reste le Père Vincent. Jacques ne se résout pas sans quelque hésitation à traiter, avec le Père, un sujet qui touche de si près à la question essentielle. On ne ruse pas avec le Père Vincent. Il faudra pénétrer un jour au cœur de la cité interdite; aujourd'hui, Jacques a tout prévu pour que l'entretien s'arrête à temps.

— Père, je tenais à vous remercier. Vous avez dit la messe plusieurs fois pour papa. . .

Le Père s'enquiert de Monsieur Richard. Jacques, en parlant de son père avec Saint-Denis, a tiré de son cœur un flot brûlant de souvenirs. Avec le Père Vincent, c'est la sécheresse, et il a l'impression de trahir la mémoire du disparu. Son admiration aurait-elle perdu sa fécondité? André inquiète le Père; il est d'une nervosité qui s'accommode difficilement de la discipline des petits. Jacques écoute mal; sa conscience est tranquille de ce côté; il s'agit bien des peccadilles d'André! Le Père parle des fêtes de Noël, et des vacances prochaines, mais Jacques n'entend pas; un pensionnaire peut-il prendre des vacances à cinq cents milles de chez-lui? D'ailleurs il n'est pas venu pour cela.

— Père, pourquoi vous êtes-vous fait prêtre ?

Ça y est. La question, telle qu'il aurait voulu la poser dans six mois, est là devant lui; il a sauté le mur. Le Père n'a pas l'air étonné. De son tranche-papier, il frappe la paume rosée de sa main; sa chaise à bascule grince sur ses ressorts.

— Mon cher ami, la réponse n'est pas facile. Il n'y a pas qu'une raison, il y en a plusieurs.

— Je suis indiscret, je sais.

— Voulez-vous connaître l'occasion ou les occasions de mon choix ? Des circonstances admirablement ordonnées par Dieu; j'ai l'impression d'avoir été moins l'auteur que l'objet d'un choix.

— A quels signes ?

— Rassurez-vous, je n'ai pas été terrassé sur le chemin de Damas ! C'est beaucoup plus simple.

Jacques demande davantage; le Père ajoute :

— L'amour de Jésus-Christ.

François Lemieux dans dix ans ne s'y prendra pas d'une autre façon pour énoncer le truisme de sa vie : « Je suis notaire parce que mon père était notaire » ; mais le ton diffère. Jacques a conscience d'avoir forcé une porte, et le Père baisse les yeux comme un enfant surpris à monologuer. Ce que Jacques découvre le déconcerte; le Père relève la tête et lit un doute dans le regard du jeune homme.

— Doutez-vous de ma sincérité ?

— Non, Père. Je ne suis pas habitué à ce langage.

Il garde le silence un instant, mais ne peut retenir les battements de son cœur.

— Y a-t-il beaucoup de gens qui pourraient parler comme vous ?

— Plus que vous croyez. Ils ne parlent pas fort; ils ne parlent pas avec des mots; seulement, leurs œuvres sont un acte d'amour. Jacques, avez-vous lu saint Paul ?

Et sans attendre la réponse, il se retourne, tire un volume des rayonnages et le tend à Jacques :

— Lisez saint Paul, et dites-moi si vous pouvez expliquer autrement que par l'amour de Jésus-Christ une seule de ces pages.

Jacques a ouvert saint Paul (le Père a recommandé de ne pas débiter par l'épître aux Romains). Il y tente de brèves excursions qui évoquent les nages écourtées, par gros temps, quand les vagues autour de l'île se concertent pour vous étourdir. Ce n'est pas la première fois que le sens d'une œuvre se dérober à sa prise, telle la plage rugueuse sous les pieds du nageur suffoqué. Toute vérité n'est pas également accessible.

Un peu comme à la maison, pensait Jacques. Il avait fait une découverte au fort de l'été. Monsieur Richard ne touchait jamais à l'économie domestique, sinon pour solder les mémoires des fournisseurs. Mais il avait un caractère difficile; quand il revenait de la fabrique, il fallait que rien ne clochât et, depuis des années, rien ne clochait. Jacques se demandait par quel enchantement les rouages s'ajustaient avec autant de précision au Verger qu'à la fabrique. Il a observé. Un signe de tête, et la maison se met en branle; Madame Richard assiste à l'exécution précise de ses ordres; elle tient en réserve pour l'imprévu des délais et des mutations que son expérience lui a enseignés et dont elle use avec discernement. Car

la moindre bévue, si on n'y pare à temps, entraîne un désastre. Cette providence est à l'œuvre depuis quarante ans et il faut ouvrir les yeux pour la voir. Il y a là un mystère de l'amour dont parle le Père Vincent.

Le 23 décembre, jour du départ pour les vacances, Jacques est monté au dortoir avec Saint-Denis; sa mère est arrivée la veille et la perspective des pays nouveaux rend André insupportable. Jacques, avant de boucler sa valise, y dépose un livre, un seul. Et Saint-Denis, en lisant le titre, se demande si son ami n'est pas, une fois de plus, sur le point de lui échapper.

CHAPITRE XIII

TROIS JEUNES HOMMES DANS
LA FOURNAISE

Saint-Denis a vu juste; Jacques est rentré de voyage comme d'une retraite. En serrant la main de son ami, Saint-Denis se refuse énergiquement à désespérer; il recueille jour à jour les gestes et les mots de Jacques, et établit des points de repère pour suivre le cheminement de son ami. La chose n'est pas facile.

Jacques, au cours de ces mois ardu, compte lever ses dernières timidités.

Il a escompté un instant l'appui fraternel de François Lemieux. Un matin qu'ils allaient visiter les pauvres, et que, François, parlait d'une facture d'épicerie à pointer, Jacques demanda à brûle-pourpoint:

— Te souviens-tu François de ce que tu m'as dit des pauvres la première fois que je t'ai accompagné?

— Est-ce que j'en ai trop dit? demanda François en souriant.

— Pas assez! J'ai réfléchi depuis ton petit discours, François, et... As-tu lu le *Témoignage* de Marie de l'Incarnation?

— Je laisse ça au Père Vincent! Tu sais bien que je ne suis pas un mystique, moi.

— Il n'est pas nécessaire d'être un mystique pour comprendre que l'amour de Jésus-Christ, c'est infiniment plus que l'amour des gueux. L'amour de Jésus-Christ est la seule réalité historique et humaine, François. François, il ne faut pas se laisser blouser par les apparences. Rappelle-toi notre dernière classe sur Platon, l'allégorie de la Caverne. . .

— Hum! Tu mêles un peu les choses.

— Moi, je vois le monde étendre, à perte de vue, la nuit opaque de ses steppes; il n'est pas de vie dans ces pâturages rongés d'ennui, pas de joie, hors des points brillants qui annoncent les feux des bergers ou des caravanes. Beaucoup d'hommes, des individus et des peuples, passent au large de ces signes. L'histoire et la terre n'ont pas d'autre vérité ni d'autre amour que Jésus-Christ; le reste est impasse ou contrefaçon!

François regarde son néophyte avec stupeur et presse le pas.

Jacques a peut-être parlé trop vite. Il ne possède pas le tact du Père Vincent dans les choses de Dieu.

Jacques se réfugie dans la correspondance avec ses amis et dans son journal; il couvre des pages et des pages sous les yeux intrigués de Saint-Denis. Le difficile comme toujours est le passage de la raison à la vie.

Jacques se rappelle une histoire idiote qu'un disciple lui a narrée sur le « Pierre m'aimes-tu ? » de saint Jean, et il souffre de ne pouvoir rafraîchir les images que le souffle de son camarade a desséchées.

Jour après jour, il a prié avec des mots qu'il bredouillait, tant ils lui durcissaient dans la gorge. Il frappait avec opiniâtreté le granit revêché des épîtres pauliniennes, et le verbe de l'Apôtre, ligoté, gisait derrière une pierre roulée; il est allé jusqu'à la nausée pendant les heures livrées à l'esprit des ténèbres, sous le regard du Maître, dans le jardin solitaire. Un matin, à la communion, Jacques goûta les premières saveurs de la manne avant la terre promise. Désormais le vendredi, lorsqu'il suivait le chemin de la Croix avec la Saint-Vincent-de-Paul, les mosaïques de la chapelle s'animaient; elles échangeaient quelques minutes la hideur commerciale pour la vérité de l'Amour. Ainsi avait-il, au lac des Monts, après le déluge et les bruines d'une journée, redécouvert par une fenêtre du chalet les crêtes submergées des collines. Il prononce des mots compromettants, sans hésitation, non sans trembler, car il sait que la vie chrétienne est un mystère d'unité.

Mais il reste des points à élucider, des problèmes auxquels la vie, quoi que prétende Maurice, ne donne pas de réponse, ou du moins de réponse assez précise, et au moment que Jacques veut une réponse. Le jeune homme quémande l'aide du Père Vincent:

— Père, je sens bien que je change. Le vieil homme. . . le vieil homme qu'il faut détruire. C'est beau à dire, mais jusqu'où faut-il détruire?

Le Père s'enfonce dans sa chaise à bascule; il tient la solution.

— Jacques, je vous répondrai par une parabole. Avez-vous peur des mythes?

— J'ai un ami, Père, qui ne me parle qu'en paraboles, comme Platon. . .

— Quand j'étais gamin, nous nous levions parfois à la barre du jour, mon frère et moi, et nous descendions sur le quai de la Rivière-Ouelle pour pêcher l'éperlan. Mon frère comptait ses prises au panier; moi, je faisais plusieurs choses à la fois; je regardais l'île aux Coudres sortir des brumes, Saint-Irénée s'éveiller dans les chauds rayons du soleil matinal, et surtout j'écoutais. j'écoutais monter la marée.

Il se redressa et, plantant ses yeux dans les yeux du jeune homme:

— Eh bien! Jacques, Jésus-Christ entre dans la vie d'un homme au temps et lieu qu'il lui plaît. Tout n'est pas pour autant à recommencer. Au matin des équinoxes, le flot qui bat à grandes pulsations les falaises et les quais, n'afflue pas avant que l'aube ait balayé des dernières ombres les rives et les recoins des grèves; mais c'est assez, et il n'est pas besoin de démanteler les caps et de pétrir la terre pour la remodeler. Dieu se sert de tout pour établir son règne; et pour s'adapter à l'humble effort de l'homme, il attend avec patience l'exacte disposition des points d'incidence.

Jacques, satisfait pour une heure, quitte le Père Vincent, et reprend le cours à peine interrompu de ses réflexions; il feuillette les lettres de Maurice. Réfugiés dans leur superbe, les trois amis ne peuvent plus tenir, force leur est de déchanter; ils redescendent vers les hommes mais ils craignent de se souiller. « Il ne s'agit pas de toiser le monde avec mépris, » répond Jacques à Maurice; car de ce mépris, tout

« homme clairvoyant est capable, fût-il païen. Il ne
« suffit pas de la pitié; livrée à elle-même, la pitié se
« départ difficilement de sa hauteur et, quand elle
« ne tourne pas à l'odieuse philanthropie, elle s'étiole
« ou se décourage. Le monde ne nous est pas si étran-
« ger que nous croyions. Côtayer les hommes sans
« contracter définitivement la contagion dont nous
« portons en nous le virus, n'est-ce pas un peu cela
« que nous exigeons? Il n'est question ni de haïr ni
« de s'apitoyer, encore moins de se cabrer ou de pac-
« tiser, mais d'aimer; le salut est à ce prix; scander
« notre marche de ce refrain, Maurice. Et, la lassitude
« qui nous guette! Mais comment et jusqu'où pou-
« vons-nous nous engager dans le monde sans renoncer
« à ce qui me paraît être l'unique raison de vivre,
« à notre jeunesse? Je cherche cette ligne de partage
« que tu prétends introuvable et Noël, inexistante.
« Je ne tiens pas de réponse plausible mais grâce au
« Père Vincent, je ne désespère pas.»

Comme au soir du Concerto en ré, Jacques rassemble des souvenirs, tourne des pages qui s'éclairent l'une l'autre. Le mariage de Monique qui l'a rejeté vers Maurice et Noël, et vers la Saulaie, le dialogue avec Louise le soir de la Saint-Jean, les larmes du petit dans le corridor du réfectoire le jour même du grand deuil, la méditation sur le corps de son père, se relaient entre eux comme les phares de l'île et participent d'une même lumière. Maintenant que le trouble et l'amertume se sont dissipés, Jacques voit poindre le jour limpide où il lira dans les figures terrestres de l'amour le reflet de l'amour qu'il poursuit et qui le poursuit.

La musique ne tenait pas d'autre langage. Ses amis ont perdu son sillage, mais lui va toujours, emporté par une marée qui n'a pas de terme. Non une fuite, une conquête plutôt. Il le sait, mais il le sait mal et il appréhende vaguement quelque nouvelle et cruelle leçon de l'expérience.

* * *

A la fonte des neiges, la cour n'est plus praticable. On va et vient sous le préau, comme des gens qui foulent les mêmes idées. Saint-Denis n'a pas démissionné; les pouces aux goussets de son gilet, il remorque ses jambes flasques auprès de son ami avec une assiduité que le Père Dreux ne prise guère. Jacques Richard est du domaine des objets précieux; depuis que le Père Vincent s'intéresse à lui, on ne peut plus toucher à ce garçon hautain.

Un soir, à la fin de mars, le Frère Portier vint quérir Jacques à l'étude:

— Un jeune homme qui a de grands yeux surpris, et une jasette avec ça! Il marche dans le parloir.

C'était Noël. Il refusa de s'asseoir et entraîna Jacques dans le corridor. Il tenait un livre dont il se frappait le plat de la main.

— Je sors de chez le Provincial.

— Qui, le Provincial?

— Le Provincial des Pères Blancs! Diable! As-tu oublié ce dont je t'ai parlé sur le quai de la gare?

— J'ai pensé que tu étais un peu fou ce soir-là.

— Je suis toujours un peu fou, tu le sais bien, moins fou en tous cas que Maurice et toi dans votre satanée correspondance! Avec vos subtilités et vos

joliesses de décadents, vous finirez dans la foutaise. Ce soir-là, quand je t'ai entretenu de ma décision, je n'étais pas fou; mon ange m'avait empoigné par la chevelure et il me secouait, il fallait bien que je crie!

— Pourquoi les Pères Blancs?

— Pourquoi? Parce qu'on ne fait pas les choses à moitié quand on se donne au bon Dieu. Leur Provincial commence à me prendre au sérieux, un petit homme à barbiche qui ressemble à un vieux bouc (je suis irrévérencieux à l'égard de mes futurs supérieurs!), un homme de cœur. Pendant que je divaguais devant lui, la barbiche lui tremblait; il souriait de quoi? Enfin, me trouves-tu si béjaune que ça?

— Il pensait à ta visite manquée cet hiver. . .

— Tu peux en parler! C'est le Provincial qui a refusé de me recevoir. J'avais inutilement demandé à un Père de la rue Sainte-Ursule de me ménager une entrevue. Et encore aujourd'hui, le Provincial, il ne consent à m'admettre qu'en septembre; il n'en démord pas, têtue comme un bouc. Ils veulent m'exposer aux bêtes. Ils en prennent à leur aise, eux, ils sont casés. Que veux-tu que je bourlingue à l'île ou au Portage avec mes parents pendant l'été? Quand c'est fini, c'est fini. . . Jacques, j'expierai mes péchés, et ceux des autres. . . et les tiens, mon vieux!

Jacques écoutait son ami. Noël ne reviendrait pas sur sa résolution. Heureux homme de trancher ainsi à vif et sans barguigner! Noël ne lancerait plus de cailloux dans les vitres des gens qui ne pensaient pas comme lui. Ils avaient donc tant vieilli tous les deux, en ce court laps de temps, que leur amitié pour se maintenir exigeât, dès ce soir, une orientation

nouvelle de leur âme? Ils arpentaient le corridor mal éclairé et leurs ombres se nouaient et se dénouaient sur le mur au badigeon gris.

Noël touchait la porte du collège. Il revint en courant:

— J'oubliais le livre de Louise.

Il tendit à Jacques une lettre de Maurice et un volume enveloppé dans un papier blanc.

— Nous nous sommes rencontrés chez le libraire, Louise, Maurice et moi. Il paraît que c'est ton anniversaire de naissance ces jours-ci. Nous avons décidé de t'offrir un cadeau. Louise a prêté l'idée, Maurice a suggéré le *Grand Meaulnes* et moi, je suis le messenger des dieux. Bonjour, mon très cher!

Sur ce, il lui tira une révérence et pivota sur ses talons.

Jacques déposa le *Grand Meaulnes* chez le Père Préfet pour demander l'*Approbatur* et ouvrit la lettre de Maurice. « Je n'avais pas coutume de t'écrire pour « ton anniversaire de naissance. Noël t'aura dit pour- « quoi j'ai pensé à toi. Il t'a appris sa décision; c'est « grand, n'est-ce pas? Je suis fier d'avoir Noël pour « ami. Il m'a semblé que notre amitié était menacée. « Que de traits nous pourrions nous rappeler: nos « chicanes de terrain, rue Charlevoix, nos excursions « à bicyclette, nos séances de placottage dans ma « chambre quand nous avons découvert Pascal auquel « tu m'as initié! Jacques, mon ami, on ne nous enlèvera « pas le plus clair de nos souvenirs. Mais pourrons- « nous restaurer ces moments précieux et affronter « la vie ensemble? Chaque fois que je t'ai écrit (ce « furent de trop rares fois), je l'ai fait dans des états

« d'esprit qui confinaient à la peur. Je ne prenais pas
« la peine de répondre à tes questions. Tu es mon
« ami; c'est un fait acquis, et je me repose sur cette
« assurance, courant après de petites aventures assez
« banales. Notre amitié n'est pas une chose qui se
« chante mais qui se vit. Je parle souvent de toi;
« j'ai même ici, cela ne te surprendra pas, deux lettres
« que je t'ai écrites et que je ne t'ai pas envoyées.
« J'avais besoin de calmer un conflit et, à le dire, je
« l'ai calmé. J'avais besoin de laisser voir mes fai-
« blesses; je ne soigne rien avec toi, je ne cherche pas
« à épater, je me sais faible, indécis. Je me montre
« aux autres l'homme le plus confiant, le plus volon-
« taire, le plus décidé qui soit. J'ai mes doutes, et je
« refuse de croire à leur existence. Ce n'est pas tout
« de persuader son entourage de sa force, il faut s'en
« persuader soi-même. L'amitié est égoïste; un ami
« est celui dont on abuse. Je pense à toi, mais j'avoue
« vivre trop en dehors de toi. Quelle mécanique que
« notre vie! J'ai fui le monde ce mois-ci, le monde
« qui ne peut consoler mais auquel je le sens bien,
« je retournerai par la banalité voulue de mon carac-
« tère. Notre colloque sur le mont des Quatre-Sœurs
« aura donc été vain? Après coup, ces instants de
« liberté me paraissent trop étrangers à ma vraie
« nature pour se prolonger, pour m'accompagner dans
« la plaine. Car j'aime à me planter en face de la vie.
« Je me souviens d'une théorie que j'ai maintes fois
« développée devant Noël qui vibre, comme tu sais,
« à un diapason peu terrestre: être assez réaliste pour
« comprendre la bassesse de l'homme et assez indul-
« gent pour la lui pardonner; bien plus, se convaincre

« de la petitesse de chacun et par suite ne pas se sur-
« prendre de celle d'un particulier. Mépriser toute
« chose pour n'être affecté d'aucune, s'accommoder
« au mieux de toutes les situations. Cette idée n'a
« rien de dérisoire et elle ne conduit pas nécessaire-
« ment au cynisme; je l'ai pratiquée moi-même; je me
« suis préparé de la sorte des surprises agréables et
« j'ai acquis une grande compréhension de l'homme.
« Excuse-moi de te parler si peu de toi. Pourquoi ne
« pas écouter Duhamel, et ne pas comprendre ce que
« peut avoir de fatuité celui qui cherche à intéresser
« un autre à ses petites, bien petites misères? Ces
« misères sont tout de même notre vie, mon cher
« Jacques.»

Cher Maurice! Combien meilleur qu'il le disait! Il avait ceci d'original, qu'il était, dans son mécontentement, plus cruel pour lui-même que pour les autres. Des amis de Jacques, Maurice était celui qui lui ressemblait le moins, celui qu'il préférerait.

Un post-scriptum apprenait à Jacques que Pierre Morand était sorti de chez les Bénédictins et s'était inscrit à la faculté de Droit. Au peu de trouble que lui causa cette nouvelle, le jeune homme jugea que sa vocation à lui, s'il en avait une, greffée un instant sur l'aventure de Pierre avait pris racine. Mais jusqu'où?

Le lendemain, la visite de Noël produisit son effet: une euphorie que Jacques assimilait à l'innocence originelle. Le Père Préfet lui remit *le Grand Meaulnes*. En séparant les feuillets, Jacques découvrit une lettre de Louise. Candeur de petite fille qui aurait pu coûter cher! Cette lettre, il la lut, la relut avec imprudence,

à l'étude, en récréation, en classe, sous les yeux du Père Dreux et à la barbe de Monsieur Legris. Qu'avait-elle donc de si extraordinaire, cette lettre qui lui gondolait entre les doigts ? Elle n'avait rien. Elle était une lettre, une vraie. A quelles sources la jeune fille avait-elle puisé l'allégresse et la fraîcheur qui gonflaient et faisaient éclater chacune de ses phrases ? La vraie Louise, celle qu'il n'avait jamais connue, celle dont il s'était peint un portrait, apparaissait aujourd'hui plus aimable qu'il ne l'avait rêvée. Elle proposait un mystère neuf à la sagacité de Jacques et donnait les arrhes d'une ascension en pleine lumière.

Comme leur amour avait crû aux moments qu'il le croyait assoupi ! Le bonheur, ne le tenait-il pas enfin ? La vie chrétienne n'était pas grillée dans les cloîtres. Jésus-Christ était à cette époque entré dans la vie de Jacques et avait comblé le vide d'un amour trop humain, en lui proposant un modèle et un aliment. Il serait peut-être donné à Jacques de vivre dans le monde comme n'y vivant pas et, sur la pierre du sacrement signée d'une croix, d'édifier un foyer où l'on aimerait comme Jésus aime l'Eglise. Le Père Vincent ne lui avait-il pas donné à lire la correspondance de Dupouey ? Jacques avait douté de Louise, et, par une seule lettre, elle manifestait une ferveur et une jeunesse dont il n'était pas lui-même capable. Les exigences de la vie chrétienne se conciliaient avec le bonheur de la terre, avec un bonheur qui soufflait du large les parfums violents et sains de la mer, et qui invitait au départ. Il ne chasserait pas de sitôt un rêve où ses aspirations jusque-là confuses trouvaient leur accomplissement ; elles montaient unani-

mes, à la surface de son âme, comme sur le pont sonore l'équipage d'un navire en partance.

Cette fois ce n'était pas un leurre.

Jacques avait atteint, comme le fleuve devant l'île, le point où les eaux se divisent. Deux courants avaient vu le jour au clair pays de l'enfance, mêlé leur onde sur un long parcours, reçu au passage l'élan d'apports nouveaux, et s'il fallait les séparer, ils se tordraient comme des métaux en fusion.

A compter de ce jour et pour quelques semaines, le *Grand Meaulnes* ne le quitta pas; la page de garde portait, sous l'*Approbat*ur du Père Préfet, trois couples d'initiales dont le mystère avait échappé au flair de la Préfecture et qui conféraient au volume une valeur d'incunable. Jacques vivait comme un reclus.

Quand Jacques referma le livre d'Alain-Fournier, il le refusa net à Saint-Denis, outré de ce procédé, et l'envoya chez le relieur. Sa décision était prise. Délibérément et de haute lutte, il renonçait au bonheur entrevu. Ce n'est pas lui qui hériterait le Verger. Le bonheur, il tenterait de le conquérir pour le porter aux autres. S'il était heureux, ce serait par surcroît. Il n'était pas assez fort pour porter le bonheur terrestre qui fleurissait dans la lettre de Louise. Il avait escaladé avec Meaulnes le mur d'un domaine merveilleux. Il ne méprisait rien; il jetait même sur le message de la jeune fille un regard attendri, comme on envie, au sortir de son jardin, le rosier qui fleurit la fenêtre de la moindre demeure.

On pouvait concilier la vie chrétienne et la vie dans le monde, l'amour de Jésus-Christ et l'amour

humain; lui ne le pouvait pas, il ne le pouvait plus. La pureté conquise aux prix de durs recommencements n'était plus seulement l'armure qui barde le corps, mais un feu émanant de son cœur, et elle brûlait de plus en plus, comme la passion, d'une flamme immatérielle qu'elle empruntait à l'amour. Il l'apprenait d'une femme aussi, cette pureté, d'une femme qui était la Mère de Dieu. Purifier le monde jusque dans ses recoins de conscience était peut-être une entreprise chimérique, dont Maurice souriait à bon droit, mais assainir de vastes portions d'humanité pour y planter des frondaisons jeunes et vigoureuses, voilà une tâche possible, grâce à Jésus-Christ, une tâche urgente; amorcer l'entreprise par l'exemple quotidien et sans réserve du renoncement et de l'amour: résolution précise qui expulsait les chimères

Jacques doublait le pas; il fredonnait les thèmes héroïques du Concerto en ré et subissait une dernière fois le mirage de la musique. Il croyait heurter du pied la montagne sainte. Il avait en route sans trop s'en rendre compte laissé tomber la main de son guide; il n'éprouvait pas même le besoin d'écrire à Noël. Saint-Denis lui ressassait qu'on ne fait pas les héros avec de bons sentiments dérobés aux livres; Jacques s'obstinait à voir en Saint-Denis un prophète de malheur. Le Père Vincent ne laissait pas d'être inquiet. Car il restait à Jacques une leçon à prendre, celle de l'humilité, et une phrase de l'Évangile à méditer à l'instar de son Père Spirituel: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. »

CHAPITRE XIV

MEDITATION SUR LE JEUNE HOMME RICHE

Il n'a pas songé à venir ici. Il a écrit : « Trois heures, à la bibliothèque de l'Institut. »

Les pensées que Louise a refusé d'accueillir depuis des semaines reviennent en troupe serrée, comme les eaux du montant; elles heurtent les rochers d'un clapotis méchant, étranglent l'îlot de résistance qui s'enfonce. Ce ne sont plus des images qui vous passent en vrac devant l'imagination; autrefois, cet été par exemple, quand Jacques avait fui au lac des Monts avec Maurice, c'était cela. Depuis quelques mois tout avait changé. Comme le mauvais esprit de l'Évangile, l'appréhension, grossie jusqu'à la hantise et qui avait cédé à l'amour de la jeune fille, avait lâché pied pour aller quérir du renfort. Le maléfice débusquait cet après-midi avec ses alliés; et le pacte qui les liait, on ne le romprait pas d'une moue. Il ne fallait pas trop vite parler de démons toutefois. Dans une de ses dernières lettres, Jacques n'avait-il pas dit que Dieu était économe de ses interventions et qu'il menait

ses enfants où Il voulait, comme un père avisé, par les moyens que ceux-ci lui prêtaient ? Et c'était vrai probablement.

Ah ! ce garçon, comment le suivre partout où il voulait l'entraîner ? Lire un livre pour lui, c'était s'engager et du même coup poursuivre, sur des pistes fraîches, ces mystères intérieurs qui détalent au moment où on croit les saisir. La vie s'était compliquée depuis que Louise correspondait avec Jacques. Elle avait cru un instant que la vie s'apprenait une fois pour toutes. Non, c'était autrement, toujours à remanier ; ni des recettes ni des théorèmes, mais des problèmes dont la solution ne satisfait jamais. Et quand la tentation la prenait des sentiers faciles, elle se rappelait ce que Jacques lui avait écrit : « Le jour où nous aurons trouvé réponse à nos interrogations et que nous serons incapables d'exploration et de découverte, notre amitié sera morte avec notre jeunesse. »

On ne peut pas dire que Jacques soit un garçon instable. Lorsqu'il pose le pied quelque part, il appuie de tout son poids, et Estelle ne manque pas de railler sa lourdeur ; s'il donne depuis quelques mois l'impression d'effleurer le sol, c'est qu'il brûle les étapes et court vers un but.

Louise cherche dans la glace de sa toilette des yeux qui reflètent la peur. Peur de quoi, vraiment ? Le malheur avait toujours redouté cette jeune fille. Il s'approchait parfois ; Louise le pressentait, comme on fait un orage au frisson des rideaux et de la lumière humide sur le parquet ; l'orage s'éloignait, les menaces se résorbaient. Quel visage tourmenté ne s'était pas

détendu au sourire de Louise ? Mais le malheur ne regarde pas toujours le visage et l'âme des gens qu'il frappe.

Jacques lui avait écrit : « A trois heures, à la bibliothèque de l'Institut ». Elle ne savait rien de plus ; elle irait. Et que voulait-il ? Que lui dirait-il de plus que dans ses lettres qu'elle relisait après plusieurs semaines (elle les avait toutes relues le matin même), et qui s'éclairaient chaque fois d'un éclaircissement nouveau ? Céderait-il à son caprice encore une fois et à ce que Noël appelait sa manie de l'isolement ? Point n'était besoin de recourir à cette passade. Jacques demanderait l'autorisation de garder le silence pendant quelque temps, comme un homme aux prises avec lui-même, et qui s'enferme dans son cabinet de travail après avoir interdit toute violation de son refuge.

Et Louise pensait à son père. Quinze jours avant Pâques, ce vieux chrétien, qui vivait froid et correct devant Dieu, montrait dans son humeur brouillée les sources jansénistes de son éducation religieuse. Par un chef-d'œuvre de politique préventive, Madame Beauchesne épargnait alors les moindres heurts au pied maussade de son mari. Elle avait une fois laissé tomber devant Louise : « Ce n'est rien, il fait ses pâques. » Jacques, lui, n'avait rien de janséniste ; il était capable d'un beau scrupule tout de même et quel sacrifice n'exigerait-il pas pour s'en prouver l'inanité ? Il s'était sauvé au lac des Monts, cet été, sans qu'elle eût jamais bien compris pourquoi. Elle parlait de lui avec Maurice parfois et, au cours d'une conversation à bâtons rompus, elle posait d'un air

naïf des questions très précises; Maurice connaissait bien son ami.

Il est des décisions qu'un homme prend seul. Elle, elle ne prendrait jamais de décision importante sans aller s'étendre, le soir, près de sa mère sur le grand lit à courtepoinle mauve, et sans provoquer par des insinuations cette Estelle, qu'elle apercevait maintenant toute droite dans la glace, et qui demandait, d'un ton narquois:

— On peut entrer ?

Sa beauté, qui avait mûri et qu'elle avait connue à l'insistance des regards posés sur elle, avait effacé les dernières traces d'acrimonie de son visage et de ses attitudes.

— Tu sors ?

— Oui, ma chérie.

— Je peux t'accompagner ?

— Non, ma chérie !

Louise se retourne pour mieux voir l'expression de sa sœur et comme pour la caresser. Estelle lui avait passé les bras autour du cou.

— Tu ne veux pas que je magasine avec toi ? Tu ne m'aimes plus !

— Non, je ne t'aime plus; jusqu'à sept heures, ce soir, je ne t'aime plus.

— Que je suis sotte ! Ce téléphone ce matin; Jacques est en ville.

— Oui, il est arrivé hier. Mais ce n'est pas lui qui appelait ce matin.

Qu'avait-il besoin d'appeler puisqu'il avait écrit deux jours avant d'arriver à Québec ? Les jeunes hommes sont des enfants par certains aspects de leur

caractère; quelle maladresse dans ce style anonyme où perçait un manque de franchise!

Estelle noua ses longs bras plus serrés et effleura, de sa joue, la joue de Louise.

— Dis-le moi, je veux le savoir.

Louise dit dans un souffle:

— Je vais rencontrer Jacques.

— Il a des vacances?

— Non, il a obtenu un congé, je ne sais pour quelle raison. . . Devine où? A l'Institut.

— Encore les livres! Moi je ne voudrais lire que les livres qui me plaisent.

Louise essaya de sourire, mais elle y renonça en se voyant dans la glace.

— Tu me conteras cela, veux-tu? Tu devrais être gaie, car enfin, tu as au moins un faible pour ce garçon. . . Il n'est pas rigolo. Je ne dis pas qu'il n'est pas aimable; il est trop compliqué. . . Il est l'ami de Maurice et de Noël pourtant. . .

Louise n'écoutait plus. Elle posait de guingois sur ses cheveux une toque de même teinte que son tailleur, et ses yeux suivaient vaguement dans le miroir le jeu de ses doigts. Elle entr'ouvrit sa bourse, y jeta un coup d'œil, et mettant ses gants de chevreau, dit bonjour à Estelle distraitement.

Elle prit par la Grande-Allée et se dirigea vers la porte Saint-Louis. Elle avait choisi la gauche pour être seule. Le vent avait ridé le sable sur le trottoir et des filets d'eau striaient le ciment devenu sourd au claquement des talons. Louise, les yeux rivés à la chaîne de granit, se hâtait, et ses pensées couraient au-devant d'elle comme ce chemin qui glissait sous

ses pas. Les arbres poussaient des branches dénudées dans un ciel d'un bleu campanule; dans leur course affairée, les nuages avaient cueilli toutes les blancheurs de l'hiver disparu. La nature ne se laissait pas endormir par la munificence du soleil; elle besognait, soupçonneuse, dans l'attente du frisson qui descend avec l'ombre des montagnes embrunies. Pas un bourgeon ne brillait pour cette jeune fille à la tête sérieuse qui marchait, sans le savoir et pour la première fois, à la rencontre de l'adversité.

Louise tremblait par secousses. Au couvent, quand on lui annonçait: « Louise Beauchesne, la Sœur Directrice désire vous parler », elle songeait à la maladie de sa mère, à la mort peut-être entrée sournoisement dans la maison. Et elle poursuivait, dans sa conscience mal au clair, la faute secrète qui aurait attiré des représailles sur elle et sur les siens. A la longue elle avait levé la frayeur qui enveloppait pour elle le nom de Dieu. Aujourd'hui, elle retrouvait, en pleine Grande-Allée, la crispation du cœur et le désir de fuir n'importe où, comme autrefois dans les corridors du couvent, ou sur la route du nord, à l'île, le soir, quand elle évitait de se retourner, pour ne pas voir le grand orme poussant dans la nuit étoilée ses bras sombres comme une croix. Tous les enfants de l'île connaissaient cet arbre qu'André lui avait montré du doigt un matin; son négligé lui donnait un faux air de bonhomie entre les massifs de cenel-lier. Jacques dirait adieu. Elle avait été coquette avec lui. Elle n'avait pensé qu'à elle dans ces attentions qui la flattaient (on le disait indépendant et légère-

ment dédaigneux; mais il n'était pas comme les autres, lui, on n'hésitait pas avant de le regarder).

Avait-elle été coquette? Était-ce de la coquetterie, le bonheur hérité d'un seul coup, pesant et sans fissure, au plus profond d'elle-même et pour toujours semblait-il? Elle avait cherché à plaire tout naturellement, sans y penser. Non, elle n'avait pas cherché à plaire; elle avait plu parce qu'elle se savait aimée. La joie qui sourdait d'un seul élan, à l'île, au cours de leurs promenades, épandait sa fraîcheur sur les autres et sur Jacques, comme le bouquet des ormes sur les champs. Elle n'avait cherché qu'à prolonger indéfiniment le plaisir de le rencontrer, de le perdre, de penser à lui, et de le retrouver, de jour en jour moins fermé, moins craintif et disposé de la sorte à renouveler la richesse des premières émotions.

Cependant (l'horloge à l'hôtel du gouvernement marquait trois heures moins dix, et il fallait plutôt songer aux paroles à dire ou à omettre), cependant elle avait constaté un jour, après une conversation avec sa mère, qu'elle était trop saine pour qu'une idylle la satisfît. Elle avait alors résolu, comme Jacques, de tout narrer à son confesseur. Puis elle avait remis à la semaine, puis au mois suivant. Si seulement elle avait connu un prêtre comme le Père Vincent! Et elle avait renoncé à parler sans renoncer à une résolution qui endormait son inquiétude. Elle n'avait pas honte, mais peur, peur d'une défense expresse et sans échappatoire.

Le bon Dieu n'est pas le Père Dreux et il ne mène pas ses enfants à coup de mauvaises notes, ou en les menaçant du cabanon. Louise avait conservé son

cœur pur, du moins elle le croyait. Jacques avait connu ces luttes avant elle et il lui avait dit, une fois qu'elle s'était montrée par trop candide, qu'un jour viendrait où elle demanderait à Dieu en pleurant de la délivrer du mal.

La vie méritait d'être vécue. Que s'il fallait ne plus se voir pour assurer l'avenir, elle était prête. Et puis elle en parlerait à son confesseur. Ne serait-il pas plus large qu'elle? Aimer Dieu ce n'était pas chose facile. Jusqu'où fallait-il aimer Dieu? Elle répète inconsciemment des phrases de Jacques.

Elle passa rue du Parloir, sous les tilleuls des Ursulines; elle aurait voulu dire sa joie aux petites filles qui sortaient du couvent par grappes roses. Elle retrouverait la joie, même si elle devait s'immoler. Qui serait le plus généreux de Jacques ou d'elle? Au cours d'une discussion dont elle n'avait jamais accepté les conclusions, Jacques et Maurice n'avaient-ils pas, dans leur suffisance, imputé aux jeunes filles le blasement que Louise reprochait aux jeunes hommes, et le peu de respect dont ils protégeaient les compagnes de leur avenir? Les faits seraient moins cruels que son imagination surexcitée; elle éprouvait toujours comme sa mère le besoin de souffrir. Elle saurait bientôt, car trois heures sonnaient à l'hôtel de ville.

CHAPITRE XV

LES MOTS DIFFICILES

Jacques feignit de ne pas la voir. . .

A mesure qu'elle approchait du jeune homme penché sur les livres, elle découvrait un visage qu'elle ne connaissait pas. Elle tendit sa main gantée; il sourit et son âme d'autrefois reprit possession de son front et de ses yeux noirs. Il ne dissimulait pas, c'était sûr, l'admiration pour la fraîche toilette de Louise, et le plaisir de retrouver la jeune fille après plus de sept mois. Mais elle n'osait espérer.

— Je suis un peu en retard, n'est-ce pas? Y a-t-il des livres intéressants? (Quelle sotte question!)

— Je savais que tu viendrais, Louise. J'avais à te parler.

Il lui semblait qu'en attaquant l'entretien sans tarder, il coupait les issues à la retraite. Elle baissa la tête et partit devant lui. Dans son embarras, elle regarda l'horloge de l'hôtel de ville, puis sa montre. Et Jacques dit:

— Ne sois pas inquiète, si tu es pressée; j'ai laissé la voiture de maman devant la basilique.

— Je suis libre, cher; je suis venue pour toi.

Elle disait ces paroles en pleurant presque.

Comme Jacques avait imaginé autrement cette rencontre qui menaçait de tourner à rien! Les mots préparés depuis des semaines, il ne pourrait pas les prononcer; il en fallait trouver d'autres, plus délicats. Il avait dressé des plans, écrit une lettre pour ne plus reculer; et depuis quelques jours, il abandonnait un à un les articles de son programme. Les expressions échappées à sa critique et recordées cinq minutes auparavant, s'étaient évanouies au seul contact de la main gantée. Le voilà de nouveau à lanterner; depuis qu'il a rabroué le petit, il a perdu le pouvoir de tourmenter qui que ce soit.

Ils marchaient sans trop savoir où ils allaient. Ils suivirent la rue Buade et se dirigèrent vers les Remparts. Des enfants couraient dans le parc Montmorency et, derrière le mur du Séminaire, on entendait les pas des grands séminaristes déambulant sous les préaux. Était-ce la négation de la vie que l'austérité devinée à la résonance des pas, aux voix couvertes des jeunes clercs? Louise n'avait jamais aimé à longer le mur du Séminaire; un prêtre, un séminariste, lui étaient un monde de mystère, et aujourd'hui une menace. Une balle roula vers les jeunes gens, et Jacques, aux acclamations des gamins, la lança au-dessus des fils télégraphiques, en plein ciel. Ah! que la joie était bonne quand on en était digne!

Les grands troncs défeuillés se déroberent et l'horizon se hissa au niveau du parapet. On ne pouvait résister à l'appel des paysages orientés vers ce point des Remparts comme vers le centre de leur stabilité;

de cet observatoire pas un plan de couleur, pas un détail du décor ne se dérobaient. Comme une intaille dont le connaisseur se repaît les yeux dans le plein jour d'une baie, la vallée s'expliquait dans la lumière crue de l'après-midi. Les Laurentides, qui dévalaient des hauts pays, fendaient les tentures bleues du ciel comme un flot compact, soulevaient à gros paquets l'écume des nuages, et refoulaient les guérets jusqu'à plonger là-bas, en plein Saint-Laurent, où elles s'engouffraient, les gueules abruptes de leurs promontoires. En face, les forts de Lévis chevauchaient les taudis charbonneux des chantiers maritimes, et les augets trapus des criques et des bassins de radoub où des navires en carénage reposaient leurs cheminées éteintes.

Ce pays membru, qui portait sans fléchir un immense bouclier granitique évidé de rivières et de lacs et la harde des monts velus alourdis par les ans, s'effondrait en son milieu sous le faix du Saint-Laurent. Rejetant l'étreinte des falaises et des quais, le fleuve étalait, au delà de la Pointe-à-Carcy, des nappes d'eau promises à la mer; la mer, on la devinait à peine devant ces perspectives définies; l'île, ancrée par ses deux pointes dans le va-et-vient de la marée, la proue vers le goulet de l'estuaire, berçait ses bords verdâtres de péniche embossée et chargée de légende; les débâcles avaient respecté cette aïeule. Là-bas, dans les lointains du fleuve et de l'après-midi, le cap Tourmente bleuissait comme une tour d'aquarelle à l'entrée d'un vieux port.

A la frontière du quartier ancien où ils avaient autrefois, en toute ignorance, posé les jalons d'une

voie aujourd'hui à son terme, Louise et Jacques contemplaient les royaumes de leur jeune passé; deux petits mondes à eux confiés pour la confrontation de leur liberté et de leur destin. Au confluent de leurs bonheurs, ils perçoivent, comme ils ne l'ont jamais fait jusqu'ici, le sens des courants et des remous, et les parfums de pays hâtivement visités.

Jacques n'a que rétrogradé depuis le début de l'entrevue, tel un navire désarmé dans le jusant.

— Vois-tu là-bas, derrière l'église (la façade dressait son clocher comme un grand mât), le coteau où aboutit notre première promenade? Estelle ne prisait pas mon lyrisme, te souviens-tu, Louise?

Pourquoi Jacques s'engage-t-il dans un chemin d'où ils ne sortiront pas sans douleur? Louise est avertie mais elle ne balance pas un instant. Même si elle doit en souffrir davantage, rien ne remplacera ces lambeaux de phrase arrachés au malheur. Ils mêlent jusqu'à la confusion les souvenirs, les gestes, les mots de leur enfance, et les gestes, et les mots répétés dans la ferveur de leur jeunesse sur la pointe de l'île.

Jacques avait perdu pied. Il ne dirait pas ce que, depuis une semaine, il avait arrêté d'avouer, et peut-être que, de remise en remise, il ne le dirait jamais. Ah! qu'il saisissait bien une fois de plus l'inanité de ses enthousiasmes cérébraux, fatras d'idées livresques, reliées entre elles, croyait-il, pour le mener à l'action, et qui n'avaient d'autre efficace que de blesser les autres et lui-même. Voilà que devant une petite main tendue vers les pays aimés, les sentiments renoncés

bousculaient tout devant eux et rentraient triomphalement dans son cœur.

Louise n'était pas dupe d'elle-même; Jacques s'en apercevait au ton de sa voix et à la couleur que les choses prenaient dans son imagination apeurée. L'idée lui vint de ranimer l'espérance à-demi éteinte et il n'y parvint pas, tant Louise mettait d'énergie dans son refus d'un bonheur trop facile. Ils l'avaient compris tous deux: ils goûtaient les fruits amers d'un arbre qui ne fleurirait plus.

La façade gris clair, dressée dans le bleu sur les bois et la terre brune, insistait comme une idée tenace.

Comment n'y avait-elle pas songé auparavant?

Jacques avait promis un soir de venir chercher Estelle et Louise, en auto, pour les conduire à la messe. En arrivant à la Saulaie avec Monique et Maurice, pas d'autre bruit que le froissement du cailloutis sous les pneus; Jacques avait lancé de petits graviers dans les volets rouges de l'étage, au nord. Estelle était descendue; Louise ne venait pas, elle dormait. Estelle l'avait éveillée à deux reprises; il n'y avait rien à faire quand Louise ne voulait pas entendre. Au retour Estelle avait dit à Louise: « Jacques Richard, tu devrais le voir à l'église; ce garçon-là fera un prêtre; tu n'as jamais songé à cela? Maurice m'a avoué que ce n'était pas impossible ». Louise avait oublié cette scène. Elle avait cru l'oublier, puisque la scène renaissait dans tous ses détails et si pleine de sens maintenant, lourde comme les sentiments qui avaient presque submergé Louise tout à l'heure. A parler franc, elle avait posé cette éventualité comme un possible, comme un possible

qui ne se réaliserait pas; Jacques avait déjà parlé de ses projets à Maurice, des projets concrets et temporels. Un amour qui vivait d'un passé commun et qui ennoblissait le présent et les visions d'avenir, était une vocation aussi, et qui pouvait s'y soustraire? La lettre du jeune homme, quelques jours auparavant, faisait allusion à Pierre Morand, le moineillon bénédictin revenu à Québec, mais Louise avait rejeté la pensée que la lettre suggérait. A supposer que Jacques eût brusquement opté pour une voie nouvelle, rien n'exigeait qu'il s'en ouvrit tout de suite; il attendrait juin.

Ces pensées qui l'avaient d'abord apaisée, ébranlaient son assurance; Louise ne cédait pas néanmoins. Son orgueil n'accepterait jamais qu'elle n'eût été qu'une comparse entre le jeune homme et Dieu. Jacques dit avec précaution:

— Je ne sais pas si nous reverrons ces lieux comme nous les avons vus l'an passé.

Elle tressaillit et le regarda.

— L'été prochain?

— L'été prochain, je voyagerai avec Maurice et Noël...

Il allait ajouter: « Je me détacherai d'un monde qui s'est montré débonnaire à mon endroit »; les mots s'emmêlèrent dans un balbutiement. Jacques sentit qu'il était perdu.

Le traversier de Lévis, en plein baissant, décrivait un arc vers l'île; les hauts pays se vidaient de leurs eaux. Un cargo, l'hélice immobilisée pour l'échange des pilotes, entraînait sans tracer de sillage, le canot-automobile agriffé à l'échelle de coupée. Louise le

voyait dériver comme dans un cauchemar. La vie pour les gens du commun n'était pas une montée continue, mais une série d'élans et de ressacs. Garder quelques instants dans sa main un reste de bonheur que l'amertume menaçait d'emporter, elle n'en demandait pas plus.

Ils revinrent par la rue Hébert. Ils atteignaient la basilique par la côte de la Fabrique, lorsque Jacques proposa :

— Nous prendrons une tasse de thé chez Kerhulu, si tu veux.

Et il poussa la porte devant la jeune fille.

Louise était pâle et tenait les dents serrées; elle ressemblait à Estelle, et ses yeux étaient durs. La serveuse leur présenta une carte qu'ils refusèrent. Ils burent leur thé sans mot dire, comme des écoliers avant de réintégrer le pensionnat. Louise éprouvait le besoin de rompre le silence et de couper court à l'acrimonie qui brouillait déjà ses résolutions :

— Jacques, tu voulais me parler. . .

Elle hésitait. Mais le sursis était expiré, et il ne servait à rien de s'illusionner plus longuement. Elle poursuivit :

— Tu vas te faire prêtre. . . C'est cela que tu voulais me dire ?

Il baissa la tête.

Alors la colère se déchaîna, que depuis deux jours Louise accumulait sans le savoir. Encore incertain de son avenir, il n'avait pas résisté au désir de se faire aimer. Il avait cueilli un fruit, et il le rejetait pour un autre qu'il ne rejetterait pas; moins d'un an avait suffi à ce dilettante qui mésusait de ses amis et de la

vie comme des livres. Vraiment l'égoïsme des hommes, elle ne croyait pas en faire une expérience si hâtive!

L'ironie froide est la seule réponse dont Louise soit capable. Pour avoir eu le dessous bien des fois avec Estelle, Louise sait que l'arme demande une main sûre. Elle se tait donc et attend l'accalmie. A mesure que la violence se retire de ses yeux, elle découvre un nouveau Jacques, un grand enfant, le front sur sa tasse, tournant la cuillère à thé entre ses doigts blêmes, et qui articule péniblement:

— Je te demande pardon, Louise, je te demande pardon. . .

Elle ne céderait pas à la pitié quoiqu'elle eût été injuste envers lui; impuissant certes, maladroit, mais sincère, comme en ce moment, tel avait été Jacques. Jacques faisait la moue d'un mioche au seuil des larmes et, dans sa détresse, il n'osait pas lever les cils. Ne l'aiderait-elle pas au lieu de se hérissier, comme si elle pouvait changer le cours de la grâce? Il tenait les yeux au fond de la tasse qu'il n'achevait plus de vider. Il n'avait pas besoin de violence et encore moins d'amertume; il attendait la douceur d'une main posée sur son bras, en signe de sympathie et d'affection. Il ne palliait pas ses torts, et le pli amer de sa lèvre disait assez qu'il en savait autant que Louise sur ses propres mécomptes.

La tendresse purifiait le cœur de Louise. Au recul de l'esprit mauvais, la jeune fille comprit que son amour ne mourrait pas. Elle avait été sincère elle aussi, et bien plus qu'elle pensait, quand elle avait rencontré les couventines, rue du Parloir, et qu'elle avait défié l'épreuve. Qu'était cet amour que la souf-

france enrichissait ? Moins un amour neuf qu'un nouveau visage de l'amour ; elle en percevait les traits apaisés, un reflet du visage de sa mère penchée sur elle en une nuit de fièvre. Elle s'était demandé tout à l'heure, à la suite de Jacques, jusqu'où devait aller l'amour de Dieu. Elle l'ignorait ; mais elle savait jusqu'où il devait aller aujourd'hui. Après, on verrait. Et ce jeune homme devant elle, l'âme indécise, recevrait-il la réponse qu'il avait cessé d'espérer ? Serait-elle, comme elle le lui avait promis un soir de septembre, où les noirs oiseaux d'automne s'ébattaient sur la grève avant le départ, capable, malgré tout, de la joie ? Dieu se servait de toute créature pour sa joie à Lui, et sans doute n'existait-il qu'une joie comme il n'existe qu'un amour ; le tout était de saisir le lien. Et peut-être que sa vie à elle n'était pas inutile.

Elle ne voyait plus très bien Jacques de ses yeux brouillés, et elle était à cent lieues de la chambre où elle murerait son déboire. Elle se leva. Jacques se disposait à la suivre :

— Je vais te conduire.

Il avait retrouvé ses gestes dégagés, une courtoisie innée qui le rendait charmant. De la tête elle fit signe que non. Comment parlerait-elle sans libérer le sanglot qui l'oppressait ?

— Nous nous reverrons. Je voudrais te parler. . . Je serai plus brave une autre fois. . . avant que tu regagnes le collège. . .

Elle était partie.

La serveuse s'activait devant le jeune homme affalé. Jacques avait allumé une cigarette qu'il écrasait sur le bord de la soucoupe, les yeux rivés stupide-

ment à l'addition. Il n'aurait jamais, méprisable comme il était, le courage de faire pleurer sa mère. Le vieux péché, réveillé, étirait en baillant une patte qui montrait des griffes, et tout pouvait être remis en question. Pour le moment c'était une défaite. L'affection, qu'il pensait apaiser par l'aveu brusqué de sa décision, avait trouvé un dangereux excitant dans la bravoure sans parade de Louise. Il cherchait la main qu'il avait abandonnée. Il était seul avec la honte qui lui tordait la figure. Et pourquoi ne pas mettre les choses au pire ? La serveuse, qui l'observait dans la glace, le regardait comme il avait fait l'oncle Paul au retour des funérailles. Ils avaient le même air désabusé qui signifiait : C'est tout. Je me croyais fort, j'ai perdu.

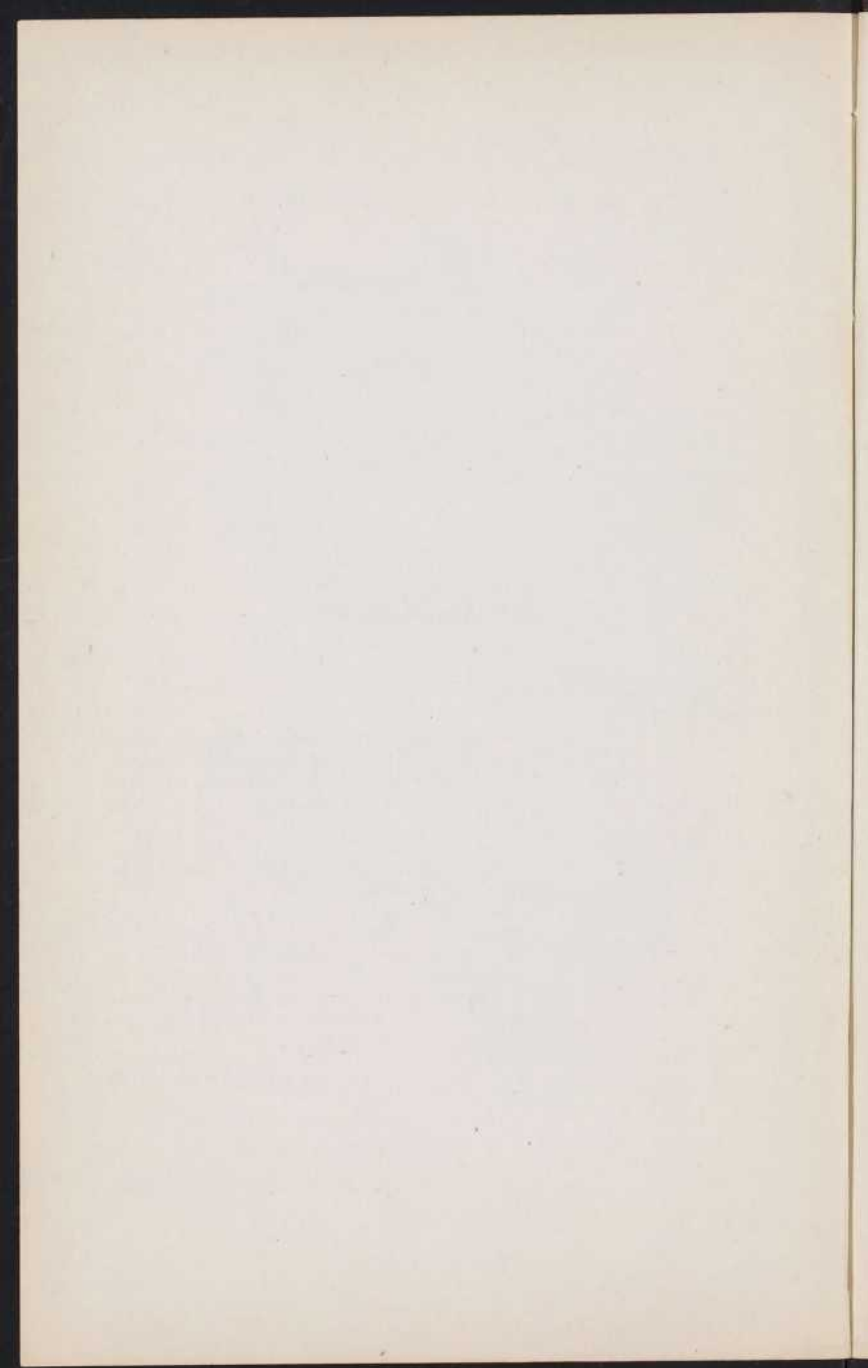
L'Angélus du soir tombait sur la rue Buade comme un glas.

Louise retournait chez elle par les petites rues. Les fillettes dansaient à la corde et traçaient de grands chiffres sur les trottoirs ; elle passait au milieu d'un bonheur qui ne l'offusquait pas. Elle fut soulagée de trouver désert le vestibule, et se précipita dans sa chambre. Estelle l'avait entendue entrer. Elle ouvrit la porte que Louise avait poussée sur elle. Le chapeau, les gants, la bourse, gisaient sur une chaise, et Louise étendue sur le lit, le visage dans un oreiller. La demi-obscurité de la pièce empêchait Estelle de voir les soubresauts des épaules. Elle se pencha vers Louise et sa joue toucha une joue que les larmes dévoraient.

EPILOGUE

On ne plante principalement la vigne que pour le fruit; et partant le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures; et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers et établie la succession de plusieurs générations, qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin.

FRANÇOIS DE SALES



CHAPITRE XVI

SEPTEMBRE

Le train était garé et respirait sans effort avant la course.

A dix heures moins le quart, on ouvrit les barrières, et une foule d'amis et de parents s'approcha du wagon-lit 233 scellé au cœur du convoi. Les trois missionnaires qui partent ce soir pour la Chine ont retenu leur lit dans le wagon 233. Ils n'en finissent plus de serrer la main à droite et à gauche. Ne pourrait-on leur concéder quelques minutes d'intimité avec leurs proches ?

Trois groupes se forment près du train.

Les parents du Père Jacques Richard sont là. Il ne manque que le père. Mais Jacques a hérité, en vieillissant, les traits et jusqu'aux allures de son père. Le Verger est là : Monique, redevenue la sœur aînée pour un soir ; Paule, toute raide, avec son mari Pierre Morand. Guy, voûté, oublie dans son émotion le mégot qui lui grille les lèvres ; et derrière un pilier de la marquise, ses gros doigts noués dans le dos,

André, le polytechnicien, pleure comme un petit pensionnaire. La mère de Jacques revient sans cesse à la charge; il n'est pas d'endroit de ce visage qu'elle n'ait couvert de ses baisers. Jacques compose de sa famille une dernière image, fidèle à ce qu'il sait du passé.

Il serre la main de Lucien Voilard, correct, maître comme toujours de la vie et des émotions inutiles.

Le temps est doux et humide et de grandes taches brunes rampent sur le ciment du quai. Le chef de train tire son chronomètre; de rapides frissons courent sur la foule.

— Regardez, il dit bonjour à son père.

Le Père Jean s'approche de son père; il est fils unique; deux colosses, l'air dégagé, campés fermement sur un sol qui se dérobe. Ils savent ce qu'ils font. Le Père Jean s'incline d'abord vers une dame au collet de fourrure, sa mère, qu'on ne voyait pas, et la baise en y mettant la douceur d'une femme qui se penche sur un berceau. Il embrasse son père brièvement, avec une vigueur où passe une longue affection et le voilà sur le marchepied. Il sourit près du Père Beaudry, le troisième partant. Le chef de train, aidé des contrôleurs, écarte les gens du convoi qui s'ébranle.

Le Père Beaudry, court et carré, les épaules engoncées dans son complet neuf, ne s'est pas reposé de la journée. On lui a dit, il n'a pas écouté; il n'écoutait plus personne. Et lorsque sa sœur, une enfant presque, échappe à la poigne du contrôleur et s'élance sur le marchepied pour l'embrasser encore une fois, de gros-

ses larmes roulent dans les yeux du jeune missionnaire et brillent sur ses joues terreuses. On entonne *l'Ave Maris Stella*, et le train glisse entre les versets de l'hymne que des centaines de voix clament mâlement sur un mode triomphal. On a vu, par une glace, Jacques qui envoyait la main à ses amis et, à sa mère, des baisers au bout des doigts.

Jésus-Christ compte trois missionnaires de plus.

Jacques ouvre une enveloppe que Monique lui a remise tout à l'heure. C'est l'écriture de Maurice. Il sort une carte où l'on a biffé les noms de Monsieur et Madame Legendre et écrit à la plume: « Estelle et Maurice; à Jacques, notre ami; écrirons à Vancouver »; puis un chèque qui porte la signature de Maurice (Maurice a toujours été prêt de ses sous, Jacques se le rappelle avec un brin d'émotion). Enfin une seconde enveloppe, adressée à Maurice, et qui présente sous la suscription: « Remettre à Jacques le jour de son départ, Noël A., des P. B. »

Jacques tourne et retourne entre ses doigts ces papiers venus de loin, du plus profond de leur jeunesse.

Il a renoncé à la terre et la terre le porte.

Il est heureux malgré les larmes qui tremblent au bout de ses cils. Comme il lui reste une heure de bréviaire à réciter, il se réfugie dans cette allée solitaire; il pénètre dans les conseils de son Maître:

Le malheur ne viendra pas jusqu'à toi,
Aucun fléau n'approchera de ta tente.
Car il ordonnera pour toi à ses anges
De te garder dans toutes tes voies.

Et ils te porteront sur leurs mains,
De peur que ton pied ne heurte la pierre.
Tu me réjouis, mon Dieu, par tes œuvres,
Et je tressaille d'allégresse devant l'ouvrage de tes
Que tes œuvres sont grandes, mon Dieu, [mains.
Que tes pensées sont profondes.
L'homme stupide n'y connaît rien,
Et l'insensé n'y peut rien comprendre.

On ne voit plus guère par les glaces, et le rapide
en pleine nuit, roule vers l'Orient.

LES FLEURS

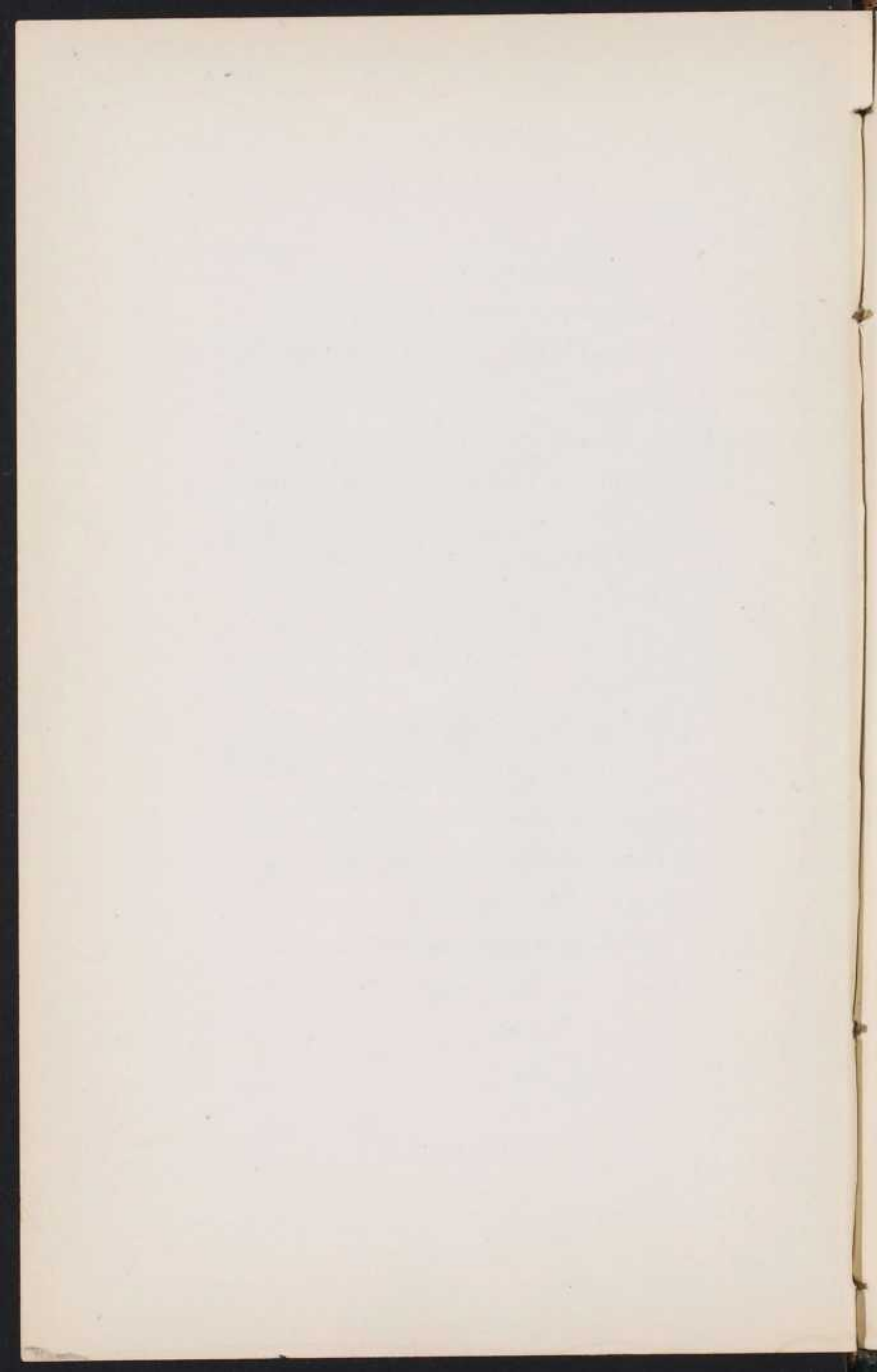
I. Le paradis perdu.....	7
II. Un dialogue impossible.....	17
III. Le feu de la Saint-Jean.....	27
IV. L'intrus.....	38
V. Promenades vers la Saulaie.....	47
VI. Si vous ne devenez comme les petits en- fants.....	57
VII. Trois amis regardent le monde.....	73

LES FRUITS

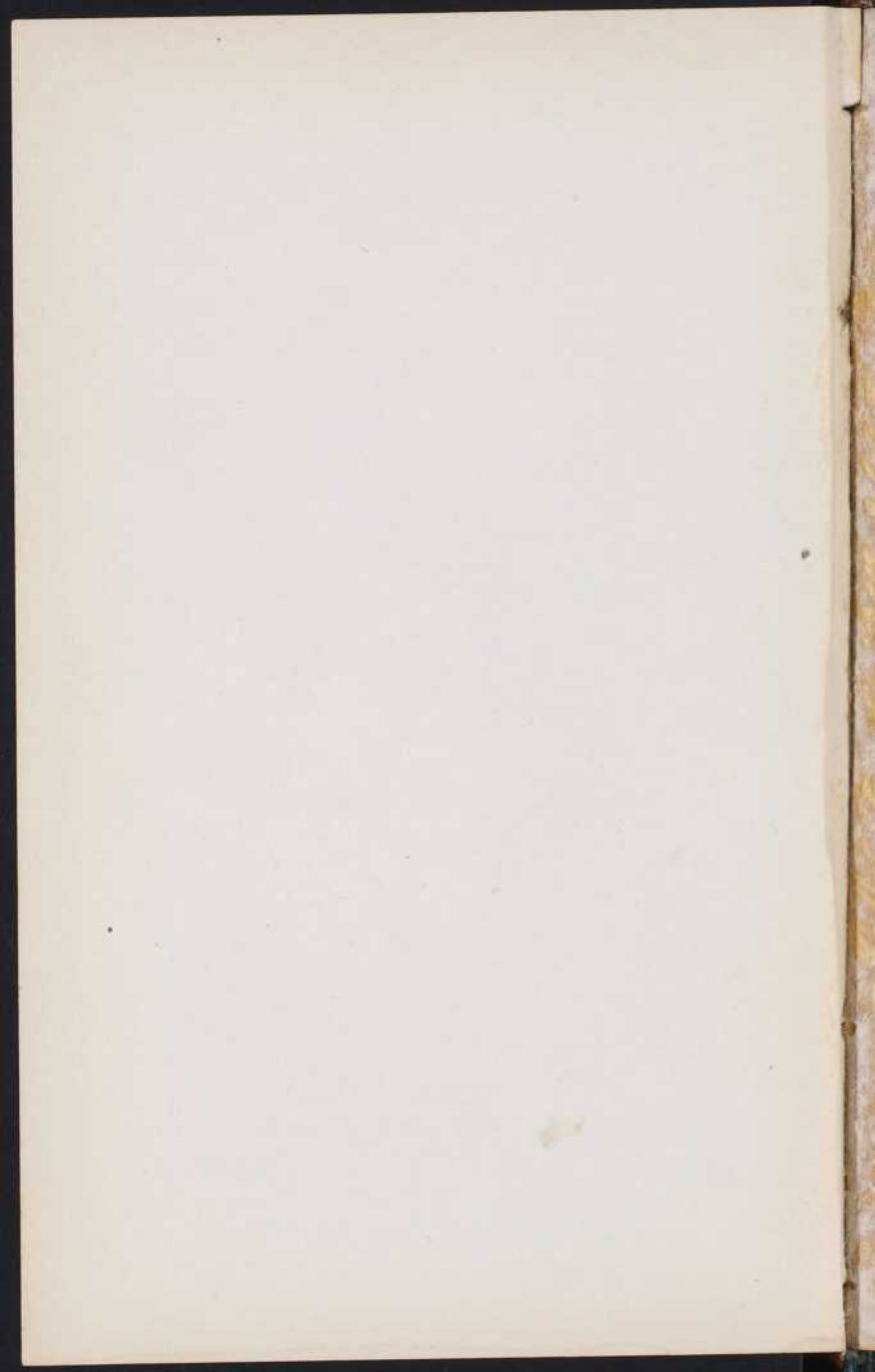
VIII. Double essai de compromission.....	101
IX. Le Concerto en ré.....	125
X. Un appel interurbain.....	135
XI. Connaître celui qui mérite d'être aimé....	143
XII. Faut-il haïr le monde ?.....	157
XIII. Trois jeunes hommes dans la fournaise...	166
XIV. Méditation sur le jeune homme riche.....	179
XV. Les mots difficiles.....	187

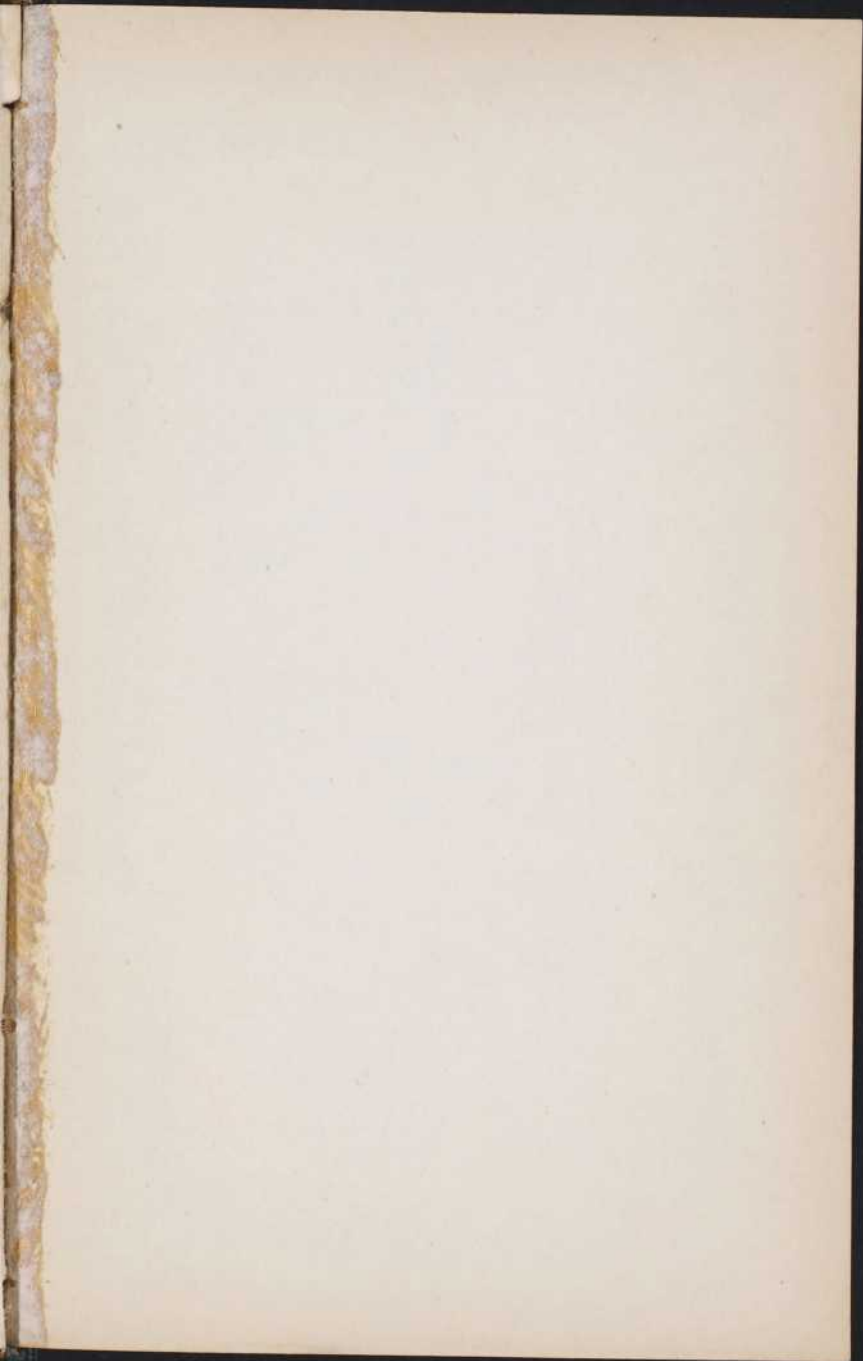
ÉPILOGUE

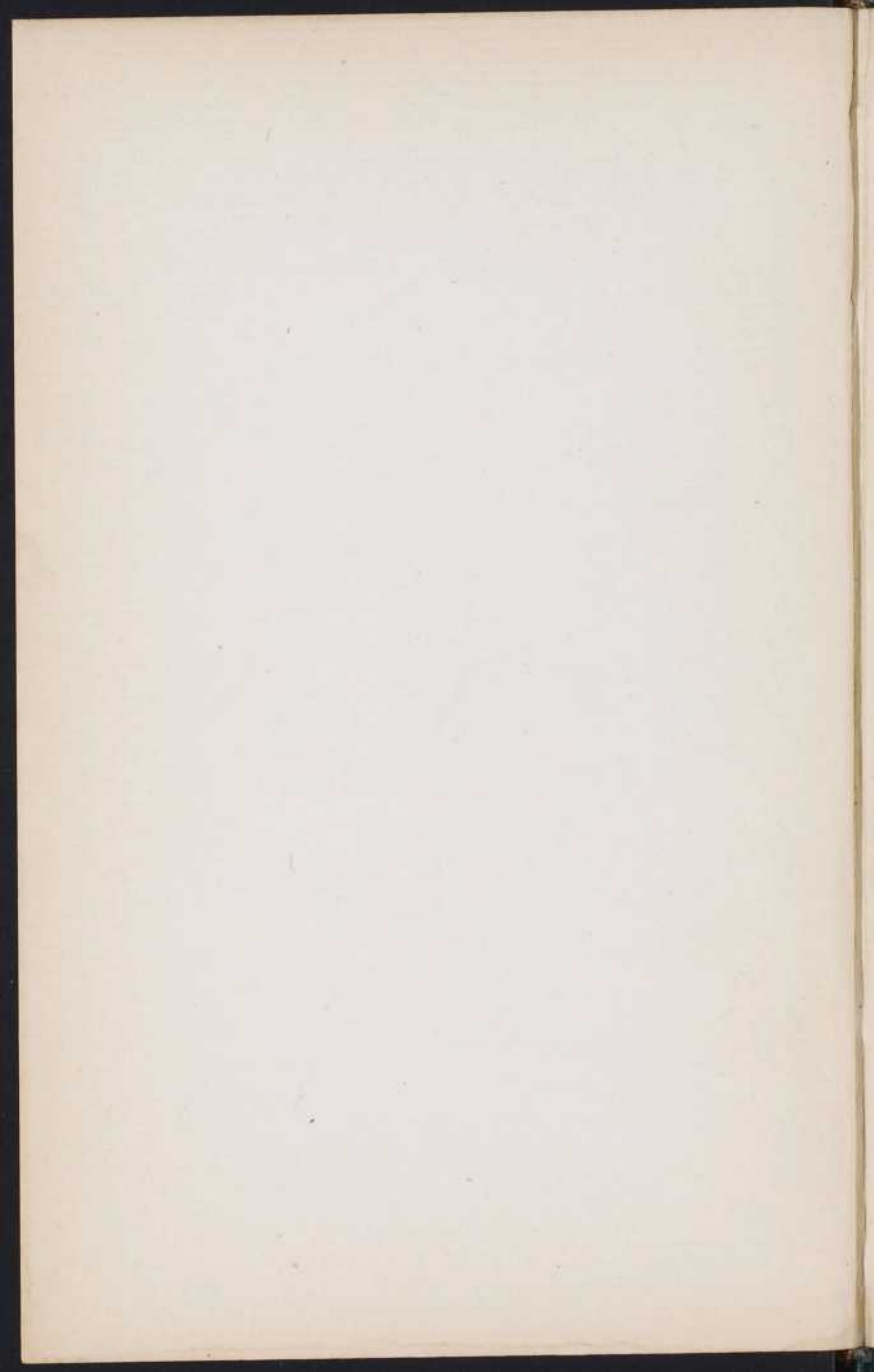
XVI. Septembre.....	199
---------------------	-----

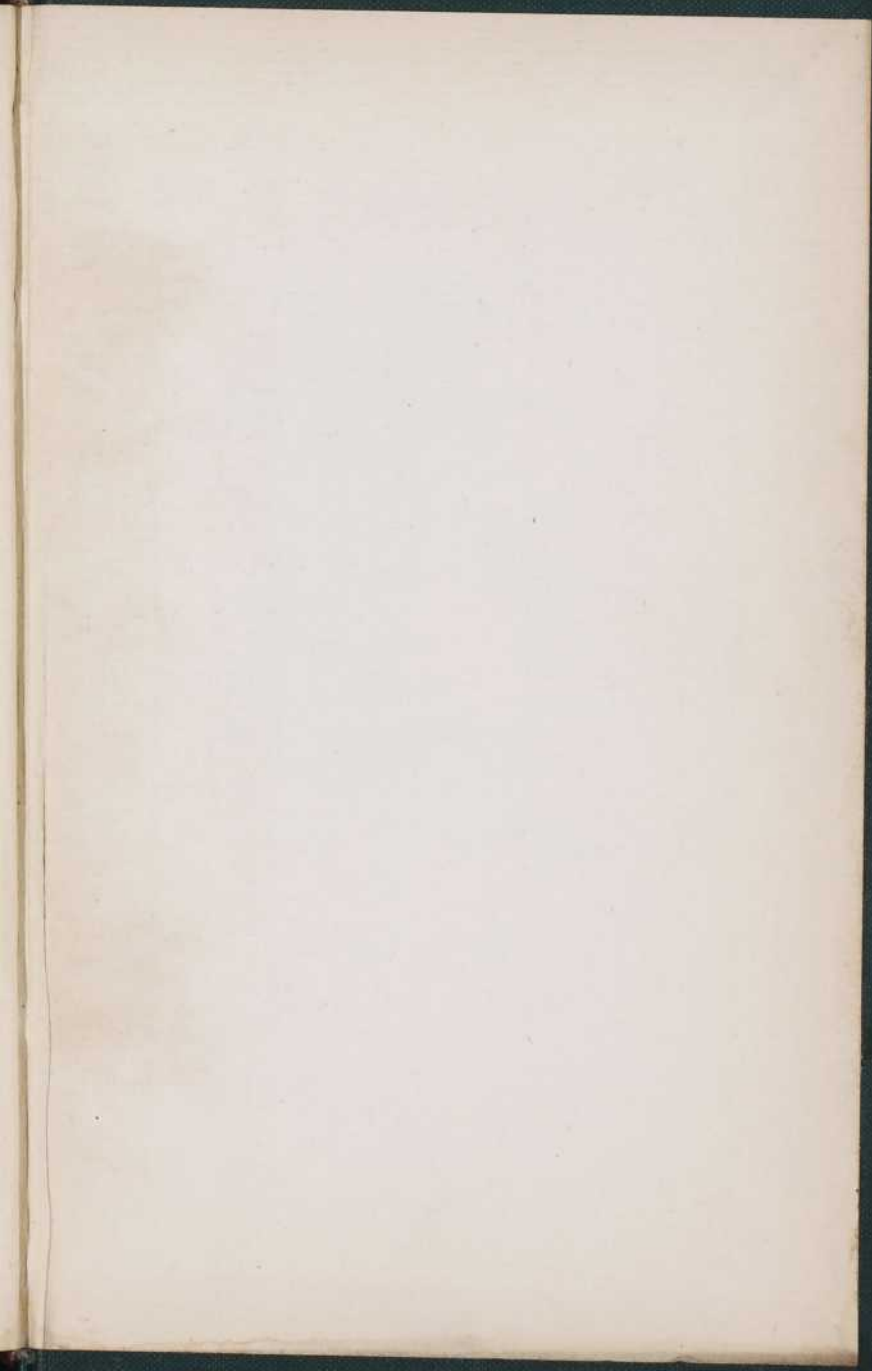


ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE
MESSAGER CANADIEN, LE TREIZE
DÉCEMBRE MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS, À MONTRÉAL, CANADA.









BNQ



000 428 743